
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01567119 1





rel sdez.

L. BOUVAT

LES BARMÉCIDES

D'APRÈS LES HISTORIENS ARABES ET PERSANS

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE (VIe)

1912

à Monsieur H. Cordier,
Membre de l'Institut,
respectueux hommage.
Lucien Bouvat

L. BOUVAT

LES BARMÉCIDES

D'APRÈS LES HISTORIENS ARABES ET PERSANS

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE (VIe)

1912

Sur l'avis de M. Hartwig Derenbourg, directeur de la Conférence de langue arabe, et de MM. Auguste Carrière et Joseph Halévy, commissaires responsables, le présent mémoire a valu à M. Lucien Bouvat le titre d'*élève diplômé de la Section d'histoire et de philologie de l'École pratique des hautes études.*

Paris, le 6 janvier 1902.

Le directeur de la Conférence de langue arabe,

Signé : Hartwig Derenbourg.

Les commissaires responsables,

Signé : Auguste Carrière, Joseph Halévy.

Le président de la Section,

Signé : G. Monod.

INTRODUCTION

I

LES BARMÉCIDES

Persans d'origine et, d'après une vieille tradition, pontifes du Nooubehâr de Balkh, temple bouddhique dont la légende fit plus tard un temple du feu, convertis à l'islamisme vers la fin du premier siècle de l'hégire et amenés à la cour des khalifes omeyyades à la suite de circonstances assez mal connues, les Barmécides, par leur mérite et leurs richesses, exercèrent une grande influence sous 'Abd Al-Malik (65-86 = 685-705) et ses successeurs. Cette influence ne fit que croître sous la dynastie abbaside, et, deux ans après l'avènement d'Aṣ-Ṣaffâḥ (132 = 749), un des principaux Barmécides, Khâlid ibn Barmek, parvenait au vizirat. Il resta en charge sous Al-Manṣoûr, frère et successeur d'Aṣ-Ṣaffâḥ, et vit ses fils arriver aux premières charges de la cour. L'aîné, Yaḥyâ ibn Khâlid, gouverneur de Hâroûn Ar-Rachîd, puis son vizir, fut pendant dix-sept ans le seul maître, le khalife, dont il avait pris peu à

peu tous les pouvoirs, ne comptant plus. Les deux fils de Yaḥyâ, Faḍl et Dja'far, suppléaient leur père au vizirat, et les premières dignités de la cour étaient réservées aux Barmécides, qui éloignaient du pouvoir quiconque n'était pas des leurs. Cette puissance excessive, jointe aux jalousies qu'elle ne pouvait manquer d'exciter, aux calomnies des courtisans de Hâroûn, à la désobéissance de Faḍl et de Dja'far aux ordres du khalife, amena leur ruine. En 187 (803) Hâroûn faisait mettre à mort Dja'far, ainsi qu'un grand nombre des parents, des alliés et des affranchis des Barmécides, Yaḥyâ et Faḍl étaient jetés en prison, où ils moururent quelques années plus tard, après avoir subi d'odieuses persécutions, et tous les biens des vizirs de Hâroûn étaient confisqués. La chute des Barmécides eut un immense retentissement dans tout l'Orient, qui conserva longtemps le souvenir de Khâlid et de ses mérites incomparables ; de Yaḥyâ, prudent et intelligent; de Faḍl, généreux et habile; de Dja'far, écrivain et orateur de talent; de Moḥammed, homme de sentiments nobles et de vues élevées; de Moûsâ, brave et énergique (1). Bien que rentrés en grâce sous le khalifat d'Al-Ma'moûn, les Barmécides ne retrouvèrent jamais leur ancienne puissance.

Tels sont, résumés en quelques mots, les renseignements que nous fournissent les historiens orientaux sur cette famille célèbre. Mais ce n'est que du vizirat de Khâlid ibn Barmek à la mort de Dja'far ibn Yaḥyâ que son histoire est à peu près certaine. Nous n'avons guère, sur ses origines et son rôle sous les khalifes omeyyades, que des légendes ou des récits vagues et contradictoires. Il en est de même après la catastrophe de 187, et nous savons fort peu de chose sur ceux des Barmécides qui échappèrent à la proscription et sur leurs descendants.

(1) Mas'oûdî, *Prairies d'or*, éd. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, VI, 361.

II

SOURCES DE L'HISTOIRE DES BARMÉCIDES

On ne possède aucun texte antérieur à la première moitié du neuvième siècle de notre ère relatif aux Barmécides. Les Mémoires sur les Contrées occidentales, *que Hiouen-Tsang (596-664) traduisit du sanscrit en chinois en 648, et qui contiennent le récit de ses voyages de 629 à 645 (1), l'*Histoire de Hiouen-Thsang et de ses voyages dans l'Inde *par Hoeï-Li et Yeng-Thsong (2), qui en est le complément indispensable, et* la Relation *de I-Tsing (634-713), qui voyagea dans les mêmes contrées que Hiouen-Thsang de 671 à 695 (3), nous donnent de précieux renseignements sur le Nooubehâr de Balkh et la Transoxiane avant la conquête arabe, mais nulle part il n'y est question des Barmeks.*

Nous ne possédons plus aujourd'hui l'Histoire chronologique, التأريخ على السنين, *d'Aboû ʿAbd Ar-Raḥmân ibn ʿAdî Al-Koûfî († 209 = 825)*; le Grand Ouvrage sur les khalifes, كتاب الخلفاء الكبير *(d'Aboû Bakr à Mouʿtaṣim), d'Aboû'l-Ḥasan Al-Madâ'inî († 225 = 840); le* Moudjîr, المجير

(1) *Mémoires sur les contrées occidentales, traduits du sanscrit en chinois en l'an 648, par Hiouen-Thsang, et du chinois en français,* par M. Stanislas JULIEN. Paris, Imprimerie impériale, 1858, 2 vol. in-8.

(2) *Histoire de la vie de Hiouen-Thsang et de ses voyages dans l'Inde depuis l'an 629 jusqu'en 645,* par HOEÏ-LI et YENG-THSONG, suivie de documents et d'éclaircissements géographiques tirés de la relation originale de Hiouen-Thsang, traduite du chinois par Stanislas JULIEN. Paris, Imprimerie impériale, 1853, in-8.

(3) *Les Religieux éminents qui allèrent chercher la loi dans les pays d'Occident.* Traduit en français par Ed. CHAVANNES, professeur au Collège de France. Paris, Leroux, 1894, in-8.

d'Aboû Dja'far ibn Ḥabîb An-Naḥwî Al-Baghdâdhî († *245 = 860*); les Annales des Abbasides *d'Ibn Abî Ya'ḳoûb Al-Kâtib* († *278 = 891*) *et* l'Histoire *d'Ibn Abî Khotaima* (*1*). *Perdu également*, le Livre des Vizirs, كتاب الوزراء, *d'Aboû Bakr Moḥammed ibn Yaḥyâ As-Soûlî* († *335 = 947*); *mais les emprunts faits à cet ouvrage par Ibn Aṭ-Ṭiḳṭaḳâ et* les Feuillets contenant l'histoire de la famille de 'Abbâs, الاوراق فى اخبار آل عبّاس, *du même As-Soûlî* (*2*),*compensent cette perte dans une certaine mesure. Perdue encore, la biographie des vizirs compilée par Fakhr ad-Daula Ismâ'îl ibn 'Abbâd* († *385 = 995*), *mais il nous reste d'importants fragments d'une* Histoire des Barmécides *écrite au neuvième siècle de notre ère par Aboû Ḥafṣ 'Omar ibn Al-Azrak Al-Kermânî, et que Ṭabarî et 'Abd ol-Djelîl Yezdî ont recueillis.*

Les plus anciens ouvrages qui nous soient parvenus sur la matière sont, d'abord, le Livre des Connaissances, كتاب المعارف, *d'Ibn Ḳoṭaiba* (*213-276 = 829-890*) *et* le Livre de l'Imamat et de la politique, كتاب الامامة والسياسة *attribué, à tort d'ailleurs, au même Ibn Koṭaiba. Le premier de ceux-ci, par les détails qu'il donne, permet de révoquer en doute la légende du mariage de Dja'far et de 'Abbâsa;*

(1) Ch. Schefer, *Chrest. persane*, II, pp. 3-4 des notes.

(2) Il existe au Caire, à la Bibliothèque Khédiviale, un manuscrit de cet ouvrage (Histoire, n° 595; voir le *Catalogue* imprimé, V, 16). Les premiers feuillets manquent. M. J. Horovitz en a donné l'analyse dans son étude : *Aus den Biblioteken von Kairo, Damaskus und Konstantinopel* (apud *Mitteilungen des Seminars für Orientalische Sprachen*, X, 1907, IIe partie, pp. 35-38); d'après lui, les *Feuillets* présenteraient de nombreux points de contact avec le *Livre des Vizirs*. Il y est question du poète Abân, protégé des Barmécides; à la fin du folio 1 r°, on trouve des détails sur ses relations avec les Barmécides, اخبار ابان متصلة مع البرامكة, et, fol. 26 r°, une rédaction en vers de *Calila et Dimna*, qui avait valu à Abân une généreuse récompense des vizirs ses protecteurs.

il consacre en outre quelques pages à la catastrophe des Barmécides, événement qui est raconté, tout au long, à la fin du Livre de l'Imamat.

Suivant l'ordre chronologique, nous trouvons ensuite la grande Chronique des envoyés d'Allâh et des rois, تاريخ الرسل والملوك, *d'Aboû Dja'far Moḥammed ibn Djarîr Aṭ-Ṭabarî (224-310 = 839-923) : c'est la plus précieuse de nos sources pour la période abbaside, mais elle ne dit à peu près rien des origines des Barmeks. Ṭabarî s'appuie sur l'autorité de Kermânî, qui avait recueilli les récits d'Al-'Abbâs ibn Bazî' et de Bachchâr ibn Bourd; — d'Ayyoub ibn Hâroûn ibn Solaimân ibn 'Alî; — de Bakhtichoû' et de son fils Djibrail; — de Dja'far ibn Moḥammed ibn Ḥakîm Al-Koûfî, qui a conservé un récit d'Ibn Châhik As-Sindî sur la catastrophe des Barmécides, à laquelle celui-ci fut mêlé; — de Moḥammed ibn Al-Faḍl ibn Sofyân; — de Moûsâ ibn Yaḥyâ ; — de Ya'ḳoûb ibn Isḥâḳ, s'appuyant sur Ibrâhîm ibn Al-Mahdî; — de Zobair ibn Bakkâr, s'appuyant sur Dja'far ibn Al-Ḥasan Al-Lahbî, etc. La version persane de Ṭabarî, faite vers 352 (963) par Bal'amî sur l'ordre du prince samanide Manṣoûr ibn Noûḥ, bien que moins étendue que l'original arabe, sert parfois à compléter celui-ci.*

Ibn Wâḍiḥ Al-Ya'ḳoûbî, contemporain de Ṭabarî (il écrivait en 278 = 891), a laissé une intéressante Chronique, تاريخ, *et un* Livre des Contrées, كتاب البلدان, *qui donnent de nombreux renseignements sur les Barmécides.*

Mas'oûdî († 345 = 956), dans ses Prairies d'or, مروج الذهب, *parle longuement du Nooubehâr et des premiers Barmécides; il y fait, de plus, une histoire assez complète et fort intéressante de cette famille sous les khalifes abbasides. Dans ses* Annales historiques, اخبار الزمان, *et son*

Livre moyen, الكتاب الاوسط, *ouvrages fort volumineux dont les* Prairies d'or *ne sont qu'un abrégé, Mas'oûdî avait réuni ce qu'on savait, de son temps, sur les Barmeks pontifes du Nooubehâr, leurs démêlés avec les rois turcs et leur rôle sous les khalifes omeyyades, en particulier sous Hichâm ibn 'Abd Al-Malik. La perte de ces deux ouvrages nous a privés de notre meilleure source pour l'histoire de cette période si mal connue. Dans ses* Prairies d'or, *Mas'oûdî cite entre autres Al-Aşma'î, Al-Anşârî As-Sâmarrî, s'appuyant sur Aboû'l-'Abbâs Al-Mobarrad, qui avait lui-même recueilli les traditions de 'Abd Allâh Al-Mâristânî et de Yaḥyâ ibn Aktham Al-Ḳâḍî († 258 = 871-872); Al-Djâḥiṭh († 255 = 868-869 âgé d'environ 90 ans), et dont il reste plusieurs ouvrages contenant des détails curieux sur les Barmécides : Isḥâḳ ibn Ibrâhîm Al-Mauşilî; Khalîl ibn Al-Haitham Ach-Cha'bî, qui fut chargé de la garde de Yaḥyâ ibn Khâlid et de son fils Faḍl ; enfin Moḥammed ibn 'Abd Ar Raḥmân Al-Hâchimî. Dans son* Livre de l'avertissement et de la révision, كتاب التنبيه والاشراف, *Mas'oûdî a peu parlé des Barmécides.*

Le Kitâb al-Aghânî, كتاب الاغانى, *d'Aboû'l-Faradj Al-Işfahânî (284-356 = 897-967) renferme une foule d'anecdotes sur les Barmécides, leurs libéralités envers leurs clients, poètes, musiciens et chanteurs, Danânîr, l'affranchie de Yaḥyâ ibn Khâlid, 'Ouraib et Djaḥṭha. Al-Işfahânî, qui mit cinquante ans à compiler le* Kitâb al-Aghânî, *recueillit sur les Barmécides les traditions d'Ibrâhîm Al-Mauşilî et de son fils Isḥâk, d'Aboû Bakr Aş-Şoûlî et de Djaḥṭha, sur lequel il avait composé un livre aujourd'hui perdu. Il donne en outre des récits d'Ibn Mounâdhir, le panégyriste attitré des Barmécides; de Moḥammed ibn Dja'far An-Naḥwî; d'Al-Yazîdî s'appuyant sur Faḍl; de Moḥammed ibn 'Imrân Aş-Şairafî; d'Al-Ḥasan ibn*

Yaḥyâ, descendant de Faḍl ibn Rabî'; de 'Alî ibn 'Omar An-Naufalî; de Moḥammed ibn Dja'far ibn Ḳoudâma, s'appuyant sur Al-Khouzâ'î et Masroûr; de Riḍwân ibn Aḥmed, s'appuyant sur Ibrâhîm ibn Al-Mahdî; d'Al-Aṣmâ'î, s'appuyant sur Yoûsouf ibn Ibrâhîm et Yaḥyâ ibn Ibrâhîm ibn 'Othmân ibn Nâhik.

Au septième siècle de l'hégire, un descendant des Barmécides, Ibn Khallikân (608-681 = 1211-1282), consacra, dans ses Décès des hommes illustres, وفيات الاعيان, *trois importantes notices à Yaḥyâ, Faḍl et Dja'far. Il donna en outre, dans cet ouvrage, une biographie assez complète de Djaḥṭha. Les sources d'Ibn Khallikân sont Djehichârî et Ibn Ḳâdisî, qui avaient écrit des histoires des vizirs aujourd'hui perdues, Ṭabarî, Mas'oûdî, Ibn Badroûn et Ibn 'Asâkir, auteur de* l'Histoire de Damas *(499-571 = 1105-1176). Il cite encore: Faḍl ibn Marwân (✝ 250 = 864, à 80 ans); Ibn Al-Labbân Al-Faradî (✝ 402 = 1011); Al-Khaṭîb Al-Baghdâdhî (✝ 462 = 1071), dont le regretté Georges Salmon a publié et traduit, il y a quelques années,* l'Introduction topographique à l'histoire de Bagdad, *et Aboû 'Obaid 'Abd Allâh ibn 'Abd Al-'Azîz Al-Bakrî (✝ 487 = 1094).*

Ziyâ ed-Dîn Baranî ou Barnî (✝ 757 = 1356), auteur de l'Histoire de Firoûz Châh, *traduisit en persan, sous le titre de:* Traditions relatives aux Barmécides, اخبار برمكيان *un ouvrage arabe dont l'auteur, dit-il, se nommait Aboû Moḥammed 'Obaid Allâh ibn Moḥammed Al-Ithrî, et qui se compose de soixante-douze récits anecdotiques. Baranî était âgé de plus de soixante-dix ans quand il commença ses travaux littéraires. Il dédia ses* Traditions relatives aux Barmécides *à Firoûz Châh, afin d'exercer sur l'esprit de ce prince une heureuse influence en mettant sous ses yeux le tableau des brillantes qualités et de la*

générosité des Barmécides (*1*). *Bien que cet ouvrage manque d'ordre et renferme des récits erronés, il nous a été fort utile. On y trouve des renseignements que l'on chercherait vainement ailleurs. Les principales sources de Baranî sont : ʿAboû'l-Ḳâsim Aṭ-Ṭâ'ifî, Aboû Moḥammed Al-Labarî, Ibrâhîm Al-Mausilî et son fils Isḥâḳ, ʿAbd Allâh Moslim Al-Djordjânî, Yaʿḳoûb ibn Isḥâḳ, Aboû Thamâma, Harthama ibn Aʿyan et Isḥâḳ ibn Solaimân.*

Quelques années après la mort de Baranî, un autre Persan, ʿAbd ol-Djelîl Yezdî, écrivit une Histoire de la famille de Barmek, تأريخ آل برمك, *avec les matériaux rassemblés par son père, Nizâm od-Dîn Yaḥyâ. Il dédia son ouvrage à Châh Choudjâʿ, le troisième des princes mozaffériens, qui avait de grandes connaissances littéraires et protégea toujours les savants et les littérateurs. Yezdî commença son travail le 1er moḥarram 762* (*11 novembre 1360*). L'Histoire de la famille de Barmek *donne de nombreux et intéressants détails sur le Nooubehâr, les Barmeks, leurs démêlés avec les rois turcs à la suite de leur conversion à l'Islamisme, l'arrivée de Barmek Aboû Khâlid à la cour de ʿAbd Al-Malik, les vies de Khâlid, Yaḥyâ, Faḍl et Djaʿfar, le mariage de ʿAbbâsa et la chute des Barmécides. Nous résumons ici l'analyse donnée par Ch. Schefer de cet ouvrage* (*2*). L'Histoire de la famille de Barmek *se compose de six chapitres. Le premier est consacré à l'origine des Barmécides et à l'arrivée de Barmek à la cour de ʿAbd Al-Malik* (*six récits anecdotiques*); — *le second, à Khâlid* (*trois récits, dont un relatif à la mort du khalife Al-Hâdî*); — *le troisième et le quatrième à l'éloge*

(1) Ch. Schefer, *opere citato*, II, p. 6 des notes. Les *Traditions* de Baranî ont été publiées à Bombay par Khan Sahib Mirza Mohammed Shirazi sous le titre de *Faveur faite aux humains, sur l'histoire de la famille de Barmek*, اكرام الناس فى تأريخ آل برمك.

(2) Ch. Schefer, *opere citato*, II, pp. 7-13 des notes.

de Yaḥyâ et de son fils Faḍl (vingt-trois et onze récits); — le cinquième à Dja'far, à son mariage avec 'Abbâsa, au voyage de Hâroûn en Khorassan, au palais de Dja'far, à la mort de celui-ci, à la ruine de sa famille et aux regrets de Hâroûn (dix-sept récits); — le sixième enfin, à la chute des Barmécides, au supplice des deux fils de 'Abbâsa, à l'exécution de Dja'far et aux remords de Hâroûn (vingt-quatre récits). Les traditions que Yezdî utilisa pour son livre étaient, dit-il, très nombreuses et dans un style fort simple, et il n'en prit qu'une sur mille. L'Histoire de la famille de Barmek *ne reçut pas la dernière main, et l'auteur y laissa de nombreuses lacunes. On y rencontre fréquemment des vers du* Châh Namè, *du* Gulistân, *de Ferroukhî, de Nizâmî, etc., et l'orthographe de Yezdî présente des particularités curieuses. Les principales sources de cet ouvrage sont: Kermânî, Aboû'l-Ḳâsim ibn Ghassân, 'Aun ibn Moḥammed, Moḥammed ibn Al-Ḥosain, Moḥammed ibn 'Omar, Al-Ḥosain ibn Sahl, Moḥammed ibn 'Abd Al-Wâḥid, 'Aboû 'Abd Allâh ibn Moḥammed ibn 'Abd Allâh, s'appuyant lui-même sur Al-Warrâḳ Al-Anṣârî As-Samarrî, 'Aboû'l-'Abbâs ibn Mobarrad, Aboû 'Abd Allâh Al-Mâristânî, Yaḥyâ ibn Aktham Al-Ḳâḍî et 'Îsâ ibn Moûsâ Al-Hâchimî. Ch. Schefer a publié, dans le tome II de sa* Chrestomathie persane *(pp. 1-54 du texte), une grande partie de* l'Histoire de la famille de Barmek *et a rejeté un certain nombre de récits dans les notes (pp. 41-43, 49-58, 63-64). Il s'est servi, pour cette publication, de deux manuscrits de son cabinet, entrés depuis à la Bibliothèque nationale (nos 1342 et 1351 du supplément persan) (1). Plusieurs des anec-*

(1) L'un de ces manuscrits (n° 1342) date de la seconde moitié du quatorzième siècle et comprend 172 feuillets in-4. Ch. Schefer pense qu'il a été écrit pour Chah Choudjâ'. L'autre manuscrit (n° 1351, 211 feuillets in-4, d'une belle écriture nesta'lîḳ) a été écrit par ordre du sultan Selîm et achevé pour son fils, le sultan Soleïmân, le 9 de dhoû'l-ka'da 926 (22 octobre 1520).



نسخة كتاب تواريخ آل برمك • رحمهم الله تعالى وتبارك •
من مؤلفات عبد الجليل اليزدي افاض الله سجال مغفرته •
على تربته ومقبرته • بدئت كتابته لسلطان الاقاليم •
السلطان سليم • نور الله مرقده • وفي عيش السعداء
ارغده • وختمت لولده الخاقان • باسط الامن والامان •
وارث ملك سليمان • السلطان سليمان • طول الله عمره •
ويسر امره • اللهم كما زينت صحايف العواطف بطغراء حمده الوافر
احفظ ساحة سرادق جلاله من عروض الوقايع
ووقوع المخاوف • آمين بحرمة محمد الامين • عليه افضل الصلوات
وعلى آله اجمعين • الى ساعة قيام يوم الدين • م

'Abdol-Djelîl Yezdî, « Histoire des Barmécides ».

Manuscrit 1351 du supplément persan de la Bibliothèque Nationale, commencé pour le sultan Selîm, en 926 (1520) et terminé pour le sultan Soleïmân, dont il porte le cachet, folio 1 recto.

dotes recueillies par Yezdî n'ont pas été publiées par Ch. Schefer. On peut citer entre autres celles de Faḍl et du jurisconsulte Az-Zinâdî, de Sa'îd ibn Mouslim Al-Bâhilî et de Dja'far, du mage Ziyâd ibn Chirvîn et de Yaḥyâ, de Faḍl et de Dabîr, de 'Oumâra ibn Ḥamza et de Khâlid, de Moundhir ibn Moghayyira.

Nous arrivons à des historiens de moindre importance. Sauf Ibn Khallikân, Baranî et Yezdî, qui nous ont conservé de nombreux passages d'ouvrages importants aujourd'hui perdus, les historiens postérieurs au quatrième siècle de l'hégire n'ont guère fait que copier leurs prédécesseurs (1), Ṭabarî surtout. Quelques-uns cependant nous ont fourni d'utiles renseignements sur les Barmécides, entre autres Al-Bîroûnî (362-440 = 973-1048), dans ses Monuments du passé, آثار الباقية ; *l'auteur du* Modjmel ot-tevârîkh, مجمل التوار يخ *(2), sorte d'histoire universelle compilée en 520 (1126) par un écrivain persan dont on ignore le nom, mais qui se dit petit-fils de Mohallab ibn Moḥammed ibn Châdî; Ibn Badroûn, qui écrivit, dans la seconde moitié du sixième siècle, un important* Commentaire sur le poème de Ibn 'Abdoûn, شرح قصيدة ابن عبدون , *commentaire auquel Ibn Khallikân fit de nombreux emprunts pour ses notices sur les Barmécides. Ibn Al-Athîr (555-630 = 1160-1233) a longuement parlé de cette famille dans* La plus parfaite des chroniques, الكامل فى التواريخ, *mais il n'indique pas ses sources, et la plupart de ses récits se retrouvent dans Ṭabarî. On peut en dire autant de l'*Abrégé de l'histoire des dynasties, مختصر

(1) Ch. Schefer, *Chrest. persane*, II, p. 4 des notes.
(2) Bibliothèque Nationale, nº 62 du fonds persan. Quatremère a consacré une notice à cet ouvrage demeuré inédit. (*Journal asiatique*, 2ᵉ série, 1839, t. I, pp. 246-285).

تأريخ الدول, *d'Aboû'l-Faradj, dit aussi Bar Hebrœus (1226-1286). Al-Makîn (1223-1273), dans son* Histoire musulmane, تأريخ المسلمين, *s'est généralement contenté de copier Ṭabarî.* Le Livre des sources et des vergers sur les traditions authentiques, كتاب العيون والحدائق فى اخبار الحقائق, *écrit dans la première moitié du treizième siècle par un auteur inconnu, ne renferme sur les Barmécides que des détails empruntés à des historiens dont les ouvrages nous sont parvenus.* Le Livre des avis sur l'histoire des khalifes, كتاب الانباء فى تأريخ الخلفاء *de Moḥammed Al-'Imrânî, contemporain du khalife Al-Mostandjid (555-566 = 1160-1171) (1), donne de nombreux renseignements sur la catastrophe des Barmécides. 'Alî ibn Andjab As-Sâ'î Al- Baghdâdhî († 684 = 1185) a consacré à cet événement quelques pages de son* Abrégé de l'Histoire des khalifes, كتاب مختصر اخبار الخلفاء *(peu important). Ibn Aṭ-Ṭikṭaḳâ, dans son ouvrage intitulé :* Al-Fakhrî, الفخرىّ, *histoire abrégée et fort intéressante du khalifat et du vizirat écrite en 702 (1302), a conservé une partie considérable de l'ouvrage perdu d'Aṣ-Ṣoûlî. L'ouvrage d'Ibn Aṭ-Ṭikṭakâ, rendu accessible à tous, il y a quelque temps, par la traduction française qu'en a donnée M. Émile Amar (2), est donc, bien que relativement récent, utile à consulter. En revanche,* l'Abrégé de l'histoire humaine, المختصر فى تأريخ البشر *d'Aboû'l-Fidâ († 732 = 1331), simple résumé d'Ibn Al-Athîr, nous a été à peu près inutile.*

Au quatorzième siècle, de nombreuses traditions relatives aux Barmécides ont été recueillies par Ḥamdollâh

(1) Bibliothèque Nationale, n° 4842 du fonds arabe, et Bibliothèque de Leyde, n° 789.

(2) *Archives marocaines*, t. XVI. Paris, Ernest Leroux, 1910, in-8.

ibn Abî Bekr Mostooufî Ḳazvînî († *750 = 1349*) *dans son* Histoire choisie, تاريخ گزيده, *et son* Agrément des esprits نزهت القلوب, *et par Ibn Châkir Al-Koutoubî* († *764 = 1362*) *dans ses* Sources des Histoires, عيون التواريخ.

Ibn Khaldoûn (*732-809 = 1332-1406*), *dans son* Livre des exemples, كتاب العبر, *donne quelques renseignements intéressants sur les Barmécides. Dans ses* Prolégomènes, مقدّمات, *Ibn Khaldoûn s'est efforcé de réhabiliter Hâroûn; il veut aussi démontrer que le mariage de Dja'far et de 'Abbâsa n'eut jamais lieu.*

Mirkhond (*né en 836 ou 837 = 1433 ou 1434*, † *903 = 1498*) *donne quelques détails sur les Barmécides dans l'histoire universelle qu'il publia sous le titre de* Jardin de la Pureté, روضت الصفا. *Au commencement du seizième siècle, Khondémir fit paraître son* Manuel des vizirs, دستور الوزراء, *mais il se contenta de réunir les notices éparses dans son* Ami des Biographies, حبيب السير, *et n'eut recours, pour les Barmécides, qu'à des documents relativement modernes* (*1*).

Un texte arabe plus récent et demeuré inédit est : La meilleure des voies pour arriver à la connaissance de l'histoire des Barmécides, احسن المسالك لاخبار البرامك, *du cheikh Yoûsouf ibn Moḥammed Al-Mîlawî* (2). *Cet ouvrage, dont*

(1) Ch. Schefer, *Chrest. persane*, II, p. 5 des notes.

(2) Il existe, à notre connaissance, deux manuscrits de l'ouvrage de Mîlawî. Le premier, conservé à la Bibliothèque Nationale sous le n° 2107 du fonds arabe, est daté de 1019 (1610-1611). Le second, écrit au dix-huitième siècle, se trouve au British Museum (Suppl. arabe, n° 1286). Sous ce titre : *Un trait de générosité des Barmécides*, مأثرة برمكية, le P. Cheikho a publié, dans la

les principales sources sont Ṭabarî, Mas'oûdî, Aboû'l-Faradj Al-Iṣfahânî, Mouḥassin ibn 'Alî Tanoûkhî († *384* = *994*), *auteur du* Plaisir après la peine, الفرج بعد الشدّة, *Aḥmed ibn Al-Ḳâsim An-Nadîm Ar-Raḳîḳ* († *340* = *951*), *auteur du* Pôle de la joie, قطب السرور, *et Ibn Khallikân, comprend une préface qui n'est qu'une dissertation étymologique sur le mot* vizir, *trois chapitres consacrés, le premier à Khâlid et à son fils Yaḥyâ, le second à Faḍl et le troisième à Dja'far, et une conclusion,* خاتمة, *où sont énumérés les motifs qui amenèrent la chute des Barmécides. Il se termine par quelques poésies élégiaques composées sur cette catastrophe. Dans sa préface, Mîlawî, après avoir fait l'apologie de son sujet, prétend avoir le premier écrit une histoire des Barmécides* (1).

On trouve encore des renseignements sur les Barmécides dans le Kitâb al-Fihrist, كتاب الفهرست, *d'Ibn Abî Ya'ḳoûb An-Nadîm* († *235* = *849*, *ou 236* = *850*). *Balâdhorî* († *279* = *892*) *donne, dans sa* Conquête des pays, كتاب فتوح البلدان, *d'intéressants détails sur les premières expéditions arabes en Khorassan, ainsi que sur Moûsâ ibn*

revue arabe *Al-Machriq* (I, 1898, pp. 544-547), une anecdote tirée de cet ouvrage, d'après le manuscrit de Paris.

(1) ممن وصف بها فى دولة الاسلام* وتليت مآثرهم فيها على السنة الايام* واجمع على اجتماعها فيهم اجناس الناس* بنو برمك وزراء بنى عبّاس* ومع ذلك لم يفردهم احد بتاليف* ولا اعرفهم التصنيف* انما ذكر لهم المؤخّرون اخبارا متمدّدة* وآثارا غير منضدّة* Manuscrit de Paris, fol. 2 v°.

بسم الله الرحمن الرحيم

الحمد لله الكريم الوهاب • الحليم التواب • المنزه

عن التشبيه والنظير • الغني في ملكه عن الظهير والوزير

والصلاة والسلام على اكرم مبعوث للامم • واعظم

منعوت بمحاسن الاخلاق والشيم • محمد النبي شرفت

به الوجود • وفضله على كل موجود • وعلى آله جمال

الايام • واصحابه ثمال الايتام وبعد فلما

كان الكرم احسن غريزة في الانسان • وهو والحلم

فرسا رهان • بهما تصاد المفاخر • وتخلد على صفحات

الايام محاسن الماثر • وتنشر المدايح • وتستر

القبايح • وكان ممن وصف بهما في دولة الاسلام

وثبتت ماثرهم فيهما على السنة الايام • واجمع

على اجتماعهما فيهم اجمعين الناس • بنو برمك

وزرا بني العباس • ومع ذلك لم يفردهم احد

بتاليف ولا عرفهم حق التعريف • انما ذكرهم

المورخون اخبارا متبددة • وآثارا غير

منضدة • لا يظفر بها الا من تتبع كتب الاخبار

وطالع تواريخ الاعصار • فخطر لي ان اجمع ما

تفرق من اخبارهم • واحرر ما اخلقه الدهر

Al-Mîlawî, « La meilleure des voies pour arriver à la connaissance de l'histoire des Barmécides ».

Manuscrit arabe 2107 de la Bibliothèque Nationale, daté de 1019 (1610-1611), folio 2 verso.

Yayḥâ et son fils ʿImrân. Quant aux Longues histoires, كتاب الاخبار الطوال, *d'Aboû Ḥanîfa Ad-Dînawarî* (*† 281 = 894*), *elles se composent « de monographies « longues » et disproportionnées* (*1*) », *et l'on y trouve à peine quelques lignes sur la fin de Djaʿfar ibn Yaḥyâ. Plusieurs géographes arabes du dixième siècle : Ibn Al-Faḳîh Al-Hamadhânî dans son* Livre des contrées, كتاب البلدان, *écrit vers 290* (*902*), *Al-Moḳaddasî, contemporain de Hamadhânî, Istakhrî* (*340 = 951*) *et Ibn Ḥauḳal* (*360 = 976*), *ont parlé plus longuement des Barmécides.*

Le poète persan Firdoousî (*né aux environs de Ṭoûs en 328 = 939, mort à Ghazna en 411 = 1020*) *a inséré dans son* Châh Nâmè, شاه نامه, (2) *un long fragment du Zoroastrien Daḳîḳî* (*† 341 = 952*) *sur le règne de Lohrâsp et la fondation du Nooubehâr. Mais Daḳîḳî et Firdoousî ne disent rien des Barmeks.*

Ḥamza Al-Iṣfahânî ne donne dans sa Chronique sublime des rois de la terre et des prophètes, كتاب تأريخ سنى ملوك الارض والانبياء, *que quelques lignes sur le gouvernement de Faḍl ibn Yaḥyâ et de son frère Djaʿfar en Khorassan.*

De nombreuses traditions relatives aux Barmécides ont été recueillies par Niẓâm ol-Molk, vizir des sultans seldjoukides Alp Arslân et Melik Châh de 455 (*1069*) *à 485* (*1092*), *dans son* Siyâset Nâmè, سياست نامه; *par Zamakhcharî* (*467-538 = 1075-1144*) *dans son* Rabîʿ al-Abrâr, ربيع الابرار; *par le géographe Yâḳoût* (*574-626 = 1179-1229*) *dans son* Mouʿdjam al-bouldân, معجم البلدان; *par Ṣafî*

(1) Hartwig Derenbourg, *Al-Fakhrî*, note des pp. 26-27 de l'Introduction.
(2) Ed. Mohl, IV, 358-448.

ad-Dîn Aboû Bakr ʿAbd Allâh ibn ʿOmar ibn Dâwoud, dans ses Mérites de Balkh, فضائل بلخ, *ouvrage arabe écrit en 610 (1214), dont une version persane nous a été conservée* (1) *(quelques détails sur le Nooubehâr et sur l'administration de Faḍl ibn Yaḥyâ en Khorassan); par le géographe Ḳazvînî (600-682 = 1203-1283) dans sa* Cosmographie *(quelques mots sur le Nooubehâr); par Ibn Tagrîberdî Aboû'l-Maḥâsin, qui vivait dans la première moitié du quinzième siècle; par Taḳî Ad-Dîn Aboû Aḥmed ibn Moḥammed Al-Maḳrizî († 845 = 1442), par Djemâl ed-Dîn Moḥammed El-ʿOûfî († 854 = 1450), le vizir de Nizâm ol-Molk; par Ibn Chiḥna († 883 = 1478); dans sa* Réunion des Anecdotes, جامع الحكايات *par l'auteur du* Diwân al-Inchâ', ديوان الانشاء *(vers 841 = 1538), par Aḥmed Râzî dans les* Sept Climats, هفت اقليم *(traité de géographie composé en langue persane au seizième siècle), et enfin par le ḳâḍî Aḥmed ibn Moḥammed El-Ghaffârî († 975 = 1567) dans son* Nigâristân, نگارستان.

Un grand nombre de recueils d'anecdotes et de romans plus ou moins historiques furent compilés sur les Barmécides. Ces ouvrages sont perdus pour la plupart. On a vu qu'au neuvième siècle de notre ère Aboû Ḥafṣ ʿOmar ibn Al-Azraḳ Al-Kermânî avait écrit une histoire des Barmécides. Il n'en reste que des fragments conservés par Ṭabarî, Ḥamadhânî, Yaʿḳoubî, Yâḳoût et Yezdî. Les Traditions sur les Barmécides, كتاب اخبار البرامكة, *écrites vers la même époque par Al-Marzoubânî, que cite l'auteur du* Fihrist, *sont également perdues, ainsi que l'ouvrage de Moḥam-*

(1) Bibliothèque Nationale, nº 115 du fonds persan. Ch. Schefer en a publié les deux premiers chapitres dans le premier volume de sa *Chrestomathie persane*, pp. 64-103.

med ibn Al-Laith Al-Khatîb intitulé : Yaḥyâ ibn Khâlîd, recueil littéraire, كتاب يحيى بن خالد فى الادب, *que la vie de Djaḥtḥa par Aboû'l-Faradj Al-Iṣfahânî. Les* Traditions relatives aux Barmécides, اخبار البرامكة, *d'Ibn Ad-Djoûzî* († *597 = 1200*), *semblent également perdues. Il n'est rien resté d'une histoire anecdotique des Barmécides compilée vers le douzième siècle par l'auteur du* Modjmel ot-tevârîkh (*1*).

La Bibliothèque de Berlin possède, sous le titre de Choix de traditions relatives aux Barmécides, نبذة من اخبار البرامكة(*2*), *un recueil d'anecdotes sur les vizirs de Hâroûn et leur catastrophe. Cet ouvrage renferme un long poème, dans lequel le vieux Yaḥyâ cherche à fléchir la rigueur du khalife. La même bibliothèque possède encore une histoire romanesque des Barmécides intitulée* تأريخ سيرة البرا مكة, *qui est, dit M. Ahlwardt, absolument différente de l'ouvrage de Mîlawî* (*3*).

A une époque assez récente (*1100 = 1688-1689*), *le cheikh Moḥammed Diyâb Al-Itlîdî écrivit, sous le titre d'*Avertissement aux humains sur ce qui advint aux Barmécides avec les fils de ʿAbbâs, اعلام الناس فيما وقع للبرامكة مع بنى العبّاس, *une histoire abrégée du khalifat dont vingt pages environ sont consacrées à la chute des Barmécides* (*4*). *Cette*

(1) Voici ce que dit l'auteur du *Modjmel* (fol. 223 v°) : « Il existe de nombreuses traditions depuis l'origine de Barmek jusqu'à la chute de sa famille. J'ai écrit sur ce sujet un livre que j'ai disposé d'après un certain ordre chronologique. J'ai narré la manière dont ils se sont comportés à l'égard de leurs contemporains, j'ai fait connaître l'époque de leur disgrâce, les motifs qui la provoquèrent et les malheurs qui fondirent sur eux. » Nous donnons ici la traduction de Ch. Schefer (*Chrest. persane*, II, p. 5 des notes).

(2) Manuscrit arabe 8987, de Berlin, fol. 102 v°-105 r°.

(3) Manuscrit arabe 9076, de Berlin. Il manque plusieurs feuillets à cet ouvrage. Le catalogue de M. Ahlwardt mentionne encore deux fragments relatifs aux Barmécides (manuscrits 9508, fol. 139, et 8480, fol. 139 r°).

(4) Il existe de l'*Iʿlâm an-Nâs* un certain nombre de manuscrits, dont on

compilation, qui est « du genre des romans historiques (1) », est dénuée d'importance. On peut en dire autant de l'Histoire de Soliman et de Djafar (*sur Barmek Aboû Khâlid*) (2) *et de* l'Histoire de Ḳâsîm le Barmécide (3).

Au temps des derniers souverains Mamlouks les compilateurs des Mille et une Nuits, الف ليلة وليلة, *réunirent de nombreuses traditions sur les Barmécides; mais leur valeur est très discutable. Le Hâroûn des* Mille et une Nuits *n'est pas le Hâroûn de l'histoire, tant s'en faut; bien des fois il n'est que la personnification du temps passé, et l'on ne peut juger ses vizirs d'après ce livre célèbre, mais relativement moderne, souvent remanié, et contenant des récits d'origines très diverses* (4).

Quant aux poésies composées sur les Barmécides, elles

trouvera l'énumération dans la *Geschichte der arabischen Literatur* de M. Carl Brockelmann, t. II, p. 303; la Bibliothèque Nationale en possède trois pour sa part (nos 2108, 2109 et 2110 du fonds arabe). M. Godfrey Clerk a donné une traduction anglaise de la plus grande partie de cet ouvrage (*'Ilâm en-Nâs, historical Tales and Anecdotes of the early Khalifahs, translated from the Arabic and annotated*, London, Henry S. King, 1873, in-12 de XVI-293 p.), qui, très répandu en Orient, a eu cinq éditions au Caire dans l'espace d'une trentaine d'années, de 1279 à 1310 de l'hégire (1862-1893). Cf. Van Dyck, *Kitâb Iktifâ' al-Kounoû' bi-mâ houwa matboû'*, p. 291.

(1) De Slane, *Catalogue des manuscrits arabes de la Bibliothèque Nationale*, p. 374.

(2) Voir le chapitre Ier, page 35.

(3) C'est un petit roman, incomplet de la fin, qui occupe les feuillets 133-170 d'un manuscrit arabe d'Afrique, peu ancien et d'une écriture défectueuse, conservé à la Bibliothèque de Grenoble sous le n° 2806. Son héros, Kâsim ibn Faraḥ (ou plutôt Faradj) Al-Barmekî, personnage probablement imaginaire et que nous n'avons vu nommé nulle part ailleurs, avait eu une existence mouvementée, et le khalife Al-Hâdî lui demanda de lui raconter ses aventures. Cette copie, la seule que nous connaissions, contient des erreurs grossières, comme جعفر بن خالد, pour جعفر بن يحيى (fol. 133 v°).

(4) Voir le chapitre IX. Pendant ces dernières années, les littérateurs arabes ont plusieurs fois cherché, dans l'histoire des Barmécides, des sujets d'inspiration : témoins *'Abbâsa, sœur d'Ar-Rachîd*, عبّاسة اخت الرشيد, œuvre de M. George Zaïdan, formant le tome X de ses *Romans historiques*

sont très nombreuses. Les vizirs des Abbasides eurent, au temps de leur puissance, quantité de panégyristes, qu'ils récompensaient généreusement, et dans le nombre desquels figurent Aboû Nowas, dont le témoignage permet de réfuter la légende du mariage de Dja'far avec 'Abbâsa; Ibn Mounâdhir, Bachchâr ibn Bourd, Manṣoûr An-Nimrî, 'Attâbî, Achdja', Abou Moḥammed Al-Yazîdî, Ibn Abî Omayya, Ibn Walîd Al-Anṣârî et Aboû Chamâma. « Les poètes, dit le traducteur persan de Ṭabarî (1), composèrent plus d'élégies sur les Barmécides qu'ils n'avaient composé de panégyriques pendant leur vie. » Beaucoup de ces poésies ont été recueillies dans le Kitâb al-Aghânî, *et les historiens (Ṭabarî, Mas'oûdî, Ibn Khallikân, etc.) en citent fréquemment des passages.*

Voilà les sources que nous avons utilisées, et qui sont les principales sources de l'histoire des Abbasides, celles auxquelles ont eu recours, en Europe, les De Hammer, les Kremer, les Müller, les Weill, les Sédillot, les Huart, et, en Orient, M. George Zaïdân, l'auteur de cette admirable Histoire de la civilisation musulmane, *que l'on s'étonnerait à juste titre de ne pas voir citée ici (2). Nous avons*

de l'Islam (Le Caire, 1906, in-8); une traduction française, intitulée : *La Sœur du Calife*, œuvre de MM. Charles Moulié et M. Y. Bitar, en a été publiée tout dernièrement en feuilleton dans *Le Figaro* (juin-juillet 1912), et *Ar-Rachîd et les Barmécides*, الرشيد والبرامكة, drame en quatre actes du P. A. Rabbath, paru dans *Al-Machriq* (XII, 1910, pp. 8-24, 100-118, 191-202, 252-263, 344-357, 408-435, 498-515). Plus récent est le *Livre des perles assemblées sur l'histoire des Barmécides et la famille d'Al-Mohallab*, كتاب اللؤلؤ المرتب فى اخبار البرامكة وال المهلب, de Seyyed Moḥammed Rezâ, fils de Seyyed Moḥammed 'Alî Châh 'Abd ol-'Azîmî En-Nedjefî (Nedjef, 1328, in-8, 188 p.), dont M. Louis Massignon nous a aimablement signalé la publication.

(1) *Chronique*, trad. Zotenberg, IV, 469.

(2) تاريخ التمدن الاسلامى, Le Caire, 1902-1906, 5 vol. in-8; sur les

tenté d'écrire en détail l'un des chapitres de cette civilisation; puisse cette monographie rendre, après les travaux d'ensemble qui viennent d'être énumérés, quelques services aux études orientales (*1*).

Barmécides, voir notamment t. IV, pp. 137-140. Plusieurs traductions de cet ouvrage ont été entreprises; l'une, en français, a commencé à paraître en 1910 dans la *Revue tunisienne;* une autre, en turc, est en cours de publication à Constantinople. Sous le titre : *Umayyads and Abbasids*, M. D. S. Margoliouth en a donné une version anglaise abrégée, qui forme le tome IV du *E. J. W. Gibb Memorial* (Leyden and London, 1907, gr. in-8). Un autre ouvrage historique récent, en langue arabe, qui atteste, chez son auteur, une solide érudition, est la *Civilisation de l'Islam à Bagdad*, حضارة الاسلام فى دار السلام, de Djamîl Nahlat Al-Moudawwar (Le Caire, 1905, gr. in-8), brillant tableau de l'époque des Abbasides et de leurs vizirs.

(1) Il nous reste à remercier tous ceux qui, pour notre travail, nous ont aidé de leur savoir ou de leurs conseils, et dont plusieurs, hélas, ne sont plus là. Nous devons particulièrement remercier M. Hartwig Derenbourg, sous la direction de qui nous avons préparé cette monographie; MM. Auguste Carrière et Joseph Halévy, à qui incombait le soin de l'examiner; M. Barbier de Meynard, qui en a suivi la préparation avec intérêt et nous a aidé de son érudition. MM. A. Le Chatelier, professeur au Collège de France, Cl. Huart, A. Cabaton, Ed. Specht, E. Blochet, Mirza Moḥammed Khan, de Kazvin, Miguel Asín et Edouard Huber, aujourd'hui professeur à l'École française d'Extrême-Orient, nous ont, eux aussi, fourni des renseignements utiles. Au moment où nous rassemblions nos matériaux, l'Index du *Kitâb al-Aghânî* était encore en partie inédit : M. Heerzsohn, qui en surveillait la publication, a eu la très grande obligeance de copier, pour un travailleur qu'il ne connaissait pas, les passages non encore publiés de cet Index concernant les Barmécides, nous évitant de la sorte de longues et fastidieuses recherches; qu'il nous permette de lui adresser, ici, notre plus cordial remerciement. Nous remercions également MM. Stanley Lane Poole, le célèbre historien et numismate, le colonel Allotte de la Fuÿe et G. F. Hill, conservateur adjoint au British Museum, à qui nous sommes redevables de plusieurs des illustrations qui accompagnent ce travail.

CHAPITRE PREMIER

LES ORIGINES — LE NOOUBEHÂR, LES BARMEKS, LEUR CONVERSION A L'ISLAMISME ET LEUR RÔLE SOUS LES KHALIFES OMEYYADES VIE DE BARMEK ABOÛ KHÂLID

Persans d'origine, les Barmeks étaient, disent de vieilles traditions arabes, pontifes du Nooubehâr, célèbre temple d'idoles fondé à Balkh bien des siècles avant l'islamisme. ʿOmar ibn Al-Azraḳ Al-Kermânî (1), qui semble avoir vécu dans la première moitié du neuvième siècle de notre ère, dit qu'avant le temps des chefs des satrapies (*mouloûk aṭ-ṭawâ'if*) les Barmeks, qui étaient idolâtres et avaient le premier rang parmi les habitants de la contrée, entendirent parler de la Mecque, de la Kaʿba et du culte professé par la tribu de Ḳoraich. Ils élevèrent alors, dans l'enceinte sacrée, à Balkh, un temple pareil à celui de la Mecque, le

(1) Le récit de Kermânî a été conservé par Ibn Al-Faḳîh Al-Hamâdhâni (sans indication de source), Yaḳoût et Yezdî. Il y a quelques différences entre ces trois versions. Celle de Hamadhânî (*Kitâb al-Boldân*, éd. De Goeje, pp. 232-235) est à peu près la même que celle de Yâḳoût, qui en a seulement retranché quelques détails (*Geogr. Wörterbuch*, éd, Wüstenfeld, IV, 817-821 ; Barbier de Meynard, *Dict. de la Perse*, 569-570). En revanche, Yezdî s'écarte assez des deux versions antérieures. Il nomme Kermânî ʿOmar ibn ʿAbd Ar-Razzâḳ, au lieu de ʿOmar ibn Al-Azraḳ, et Telkhân, le roi turc qui fit assassiner le père de Barmek Aboû Khâlid, au lieu de Tarkhân. D'après Hamadhânî et Yaḳoût, Barmek aurait épousé la fille du roi de Saghanian, et, d'après Yezdî, une fille des mages remarquable par sa beauté. (*Tarîkh-é âl-é Barmek*, dans Ch. Schefer, *Chrest. persane*, II, 2-3.)

peuplèrent d'idoles et couvrirent ses murs de soie, de brocart et de pierres précieuses. Pour Kermânî, le mot *Nooubehâr* signifie « nouveau printemps (1) », et il en donne cette bizarre explication : quand on construisait un édifice remarquable, on couronnait, ou, selon d'autres, on enduisait ses murs de basilic (*raiḥân?*). Cette cérémonie avait lieu au printemps, au moment où le basilic sort de terre. Le Nooubehâr était en grande vénération chez les Persans. Les pèlerins, fort nombreux et venus souvent de contrées lointaines, revêtaient ses murs d'étoffes précieuses et plaçaient des drapeaux sur sa coupole (2). Son dôme, nommé *Al-Oust* (3), de 100 coudées de circonférence et de plus de 100 coudées de hauteur, était entouré d'anneaux circulaires. Le temple renfermait trois cent soixante chambres pour les prêtres, dont un était de service chaque jour. Aux environs se trouvaient de nombreuses fondations pieuses (*auḳâf*) et des fermes dépendant du temple. Les rois de Perse, de l'Inde, de la Chine, du Caboul, du Sind, du Zaboulistan et de la Transoxiane venaient en pèlerinage au Nooubehâr. Ils se prosternaient devant l'idole principale et baisaient la

(1) C'est Rawlinson qui a identifié le nom du Nooubehâr avec le sanscrit *Nava Vihâra* (*Monograph on the Oxus*, apud *Journal of the Royal Geographical Society*, t. XLII, année 1872, p. 510). Les auteurs chinois le nomment *Sin-sse*. Yâḳoût (*Geogr. Wörterbuch*, éd. Wüstenfeld, IV, 817) donne la prononciation *Noûbehâr*, pour *Naubehâr* ou *Nooubehâr*, qui est la forme persane. Ce nom se retrouve à Boukhara (Ibn Hauḳal, *Viæ et regna*, éd. De Goeje, 385, et Istakhrî, *Viæ regnorum*, éd. De Goeje, 308-309) ; il désigne aussi une localité à deux *menzils* de Rey (Yâḳoût, *loco citato*). Balkh, Boukhara et Samarkand avaient chacune leur porte du Nooubehâr. On peut rapprocher ce nom de celui de Châh Behâr, localité où se trouvait *un temple d'idoles* qu'Ibrâhîm ibn Djibrâîl, envoyé par Faḍl ibn Yaḥyâ, détruisit en 176 (792). Cf. Ya'ḳoûbî, *Kitâb al-Boldân*, éd. De Goeje, 291.

(2) On retrouve, dans les descriptions du Nooubehâr faites par les auteurs arabes, les caractères distinctifs des *vihâras* bouddhiques; les bannières ou drapeaux en sont un. L'*Avesta*, nous a fait remarquer M. Cl. Huart, donne à Balkh l'épithète de *eredwô-drafcha* « aux hautes bannières » (voir *Vendidad*, I, 8), qu'il faut rapprocher pour le sens du pehlvi *bâmîk* (pour *bâmi*) « la brillante », autre surnom de Bakhdhi et équivalent de l'avestique *çrîra* (*Vendidad*, I, 7) ; le *Yaçna* donne *bakhdhim çrîrâm* (cf. Marquardt, *Erânsahr*, 87).

(3) Peut-être le turc *Ustun*, d'après M. Barbier de Meynard.

main du grand-prêtre. Le sacerdoce était héréditaire chez les Barmeks. Ils possédaient tout le territoire autour du temple, sur une superficie de sept parasanges carrés (1), et avaient sur ce fief un pouvoir absolu. Tous les habitants étaient leurs esclaves, et la piété des pèlerins leur avait valu d'immenses richesses.

Au siècle suivant, nous trouvons d'autres légendes sur le Nooubehâr. D'après Daḳîḳî Lohrâsp, le quatrième des Keïaniens (2) (que quelques auteurs regardent comme le fondateur de Balkh) quitta son ancienne capitale, Istakhar ou Chadyâkh de Nichâpoûr, pour la ville de Balkh, où il construisit le Nooubehâr. Ayant abdiqué en faveur de son fils Gouchtâsp, il se retira dans ce temple célèbre, « pour lequel les adorateurs de Yezdân avaient, à cette époque, la même vénération que les Arabes pour la Mecque », et y passa les trente dernières années de sa vie dans la prière et la méditation. Pour Dakîkî, Persan demeuré fidèle à la religion des Mages, le Nooubehâr ne pouvait être qu'un temple du feu. Firdoousî, qui reprit l'œuvre de Daḳîḳî, ajoute que Lohrâsp, plein de zèle pour le culte des Mages, fit construire à Balkh un grand temple du feu nommé Berzin, et ménagea dans chaque carrefour de cette ville un endroit pour célébrer la fête de Sedè (3).

Le Nooubehâr, dit Mas'oûdî, était un temple consacré à la Lune par Menoutchehr, d'une hauteur et d'une solidité remarquables, et sur le faîte duquel on avait placé des banderolles de soie verte longues de 100 coudées. Son mur

(1) Ou, selon d'autres, 8 de long sur 4 de large, soit, dit M. Barthold, 1.568 kilomètres carrés.

(2) Lohrâsp, successeur de Keï-Khosrô, régna, dit la légende, pendant cent vingt ans. Son amour pour sa nouvelle résidence lui valut le surnom de *Balkhî*. Il y fit venir un grand nombre d'Indiens, et donna à un château fort qu'il fit construire à Balkh le nom de *Château des Indiens*. Lohrâsp fut tué par les Turcs lors de la prise de Balkh par Ardjâsp.

(3) *Châh Nâmè*, éd. Mohl, IV, 278-281.

d'enceinte avait plusieurs milles de circuit. Sur la porte du Nooubehâr on lisait l'inscription suivante, en langue parsie : « Boûdâsp a dit : Il faut à la cour des rois trois qualités : l'intelligence, la patience et la richesse. » Au-dessous, une autre main avait écrit, en arabe : « Boûdâsp a menti. Quand un homme possède une de ces trois qualités, il doit fuir le séjour des rois. » Le grand prêtre gardien (*sâdin*) du Nooubehâr portait le titre de Barmek. Il avait l'administration des richesses du temple, et les rois eux-mêmes lui obéissaient (1).

Ces légendes sont également inexactes. Les relations de Hiouen-Thsang et de I-Tsing, qui séjournèrent à Balkh au septième siècle de notre ère, nous apprennent que le Nooubehâr (en sanscrit, *Nava Vihâra* « le nouveau temple », ou *Nava Sãnghârâma* « le nouveau couvent ») était un lieu de culte bouddhique (2). On sait que, bien avant les Sassanides, l'Inde avait envoyé des missionnaires bouddhistes jusqu'en Bactriane « et étendu ses conversions parmi les fils des lieutenants d'Alexandre (3) ». Le premier roi du pays, dit la légende bouddhique, d'accord sur ce point avec la légende persane, fonda à Balkh un temple célèbre, où il renonça au monde et termina sa vie (4).

D'après Hiouen-Thsang, il y avait à *Po-Ho* (Balkh) cent

(1) *Prairies d'or*, éd. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, IV, 48.

(2) D'après Abel Rémusat, le bouddhisme dominait dans cette partie de l'Asie dès le commencement du cinquième siècle. Quand la religion bouddhique se fut répandue en Chine, de nombreux pèlerins se rendirent dans l'Inde, soit pour y vénérer les reliques du Bouddha Çakyamouni, soit pour y chercher les textes sacrés de leur nouvelle religion. Dans leurs voyages ils parcoururent toute l'Asie centrale et ne s'arrêtèrent qu'aux frontières du royaume de *Po-la-se* (Perse).

(3) James Darmesteter, *Coup d'œil sur l'histoire de la Perse*, 31.

(4) I-Tsing rapporte cette légende d'une manière un peu différente : « Il y eut encore un homme de la suite de l'envoyé, par le chemin du nord. Arrivé dans le pays de Fo-ko'-louo (Balkh), il renonça au monde dans le Nouveau-Temple, au Na-po-pi-ho-lo (Nava Vihâra). » (*Les Religieux éminents*, trad. de M. Chavannes, p. 48.)

couvents, avec trois mille religieux suivant la doctrine du *petit véhicule* (Hinayana). En dehors de la ville, au sud-est, se trouvait le couvent de *Na-po-seng-kia-lan* ou *Na-fo-kia-lan* (Nava Sañghârâma). Il contenait, dans une salle richement ornée, une statue du Bouddha, faite de matières précieuses. Les richesses du Nava Sañghârâma tentèrent souvent les princes voisins. Quelques années avant le voyage de Hiouen-Thsang, on y voyait une statue du dieu *Pi-Cha-Men* (Vâiçvraṇa), « qui, avec sa pénétration divine, lui offrait un sûr appui, et l'entourait d'une protection secrète » ; mais Sse-che-hou-khan, fils de Che-hou, roi des Turcs, envahit le couvent pour s'emparer des objets précieux qu'il renfermait. D'après la légende, le roi turc, dans la nuit qui suivit son arrivée, vit en songe le dieu Pi-Cha-Men, qui, après lui avoir reproché son audace, le perça de sa lance. A son réveil, le khan, rempli de douleur, voulut quitter Balkh et envoya chercher les religieux pour leur exprimer son repentir ; mais il mourut avant le retour du messager.

Dans le Nava Sañghârâma, dit Hiouen-Thsang, au milieu de la salle méridionale du Bouddha, se trouvait la cuvette dont celui-ci se servait pour ses ablutions. Elle était faite d'une pierre et d'un métal inconnus, mais de couleurs éblouissantes. On conservait dans le couvent une dent du Bouddha et son balai fait de la plante *Kiache* (Kaça). Chacun des six jours de jeûne, religieux et laïques venaient vénérer ces reliques. Au nord du couvent était un *Stoupâ* d'environ 200 pieds de haut, brillant comme le diamant et orné de pierres précieuses. Il renfermait des *Che-li* (çarinas, reliques) et répandait sans cesse un éclat divin.

« Au sud-ouest du couvent il y a un Vihâra. Depuis sa fondation, il s'est écoulé bien des années. C'est le rendez-vous des peuples lointains et des hommes d'un talent supérieur. Il serait difficile de citer complètement tous ceux qui y ont obtenu les quatre degrés de sainteté.

« Maintenant il y a environ cent religieux qui montrent nuit et jour un zèle infatigable (1). »

Autour du couvent on avait élevé, en mémoire des religieux qui y avaient obtenu les quatre degrés de sainteté, une centaine de *stoupâs*, dont les antiques fondements étaient presque contigus. Hiouen-Thsang vit encore deux *stoupâs* élevés par les hôtes du Bouddha et, à 70 *li* à l'ouest, un *stoupâ* haut de 20 pieds, construit par *Kia-che-fo* (Kâcyapa), bouddha du temps passé.

Hiouen-Thsang, qui reçut à Balkh le meilleur accueil, vit dans le Nava Vihâra un religieux de Tchêka ayant étudié le *petit véhicule*, nommé *Pouan-jo-hie-lo* (Pradjñâkara), qui était venu dans cette ville pour honorer les monuments sacrés. Homme fort remarquable, maître dans les quatre *Han* (Âgamas) et célèbre dans l'Inde entière par son vaste savoir, Pradjñâkara reçut avec joie le voyageur qui le consulta sur des points difficiles.

Hiouen-Thsang passa un mois dans le Nava Vihâra. Il s'y lia avec deux autres religieux : *Ta-mo-pi-li* (Dharmapriya) et *Ta-mo-kie-lo* (Dharmakara), qui lui témoignèrent beaucoup de respect (2).

Les pèlerins bouddhistes ne disent rien d'une famille de Barmeks, pontifes héréditaires du Nooubehâr. D'où vient ce nom de Barmek ? Diverses étymologies persanes, arabes ou syriaques ont été proposées, et on les trouvera réunies à la fin de ce travail : certaines ne méritent pas l'examen, et les autres sont peu satisfaisantes. M. H. Kern voit dans Barmek la déformation du sanscrit *paramaka* « supérieur ». Ce nom se rattacherait donc à la période où le bouddhisme s'était implanté à Balkh. Les plus anciennes traditions musulmanes font du Nooubehâr un temple d'idoles, dont

(1) HIOUEN-THSANG, *Mémoires*, trad. St. Julien, I, 30-32.
(2) HOEÏ-LI et YENG-THSONG, *Histoire de la vie et des voyages de Hiouen-Thsang*, trad. St-Julien, 6-7.

elles donnent une description qui rappelle singulièrement celle des *vihâras* bouddhiques : M. Barthold explique la transformation du Nooubehâr en temple du feu par le désir de rattacher à l'empire sassanide les Barmeks, qui auraient été les successeurs de ses ministres, tandis que M. Kern admet que le Nava Sañghârâma, détruit par la conquête musulmane, serait devenu, une fois reconstruit, un pyrée zoroastrien (1).

D'après Ṭabarî, Chirouï, parvenu au trône, prit pour vizir un Barmek, qui fut l'aïeul des Barmécides. Nizâm ol-Molk dit que, depuis Ardéchir, les Barmeks étaient de père en fils vizirs des rois de Perse. Ils avaient composé « des traités sur les règles administratives et sur la conduite que doivent tenir les rois », que leurs enfants apprenaient par cœur. Le khalife Solaimân, parvenu à l'apogée de sa grandeur et de sa puissance, voulut avoir un vizir digne de lui et, sur les conseils de ses familiers, envoya chercher à Balkh Khâlid fils de Barmek. Il ne faut pas oublier que Khâlid, né vers 710 de notre ère, ne peut avoir été le vizir de Solaimân qui mourut en 99 (717) (2). D'après le *Nouzhat al-Ḳouloûb*, Dja'far de Balkh, aïeul des Barmécides, descendait de Goûderz, *destoûr* ou vizir d'Ardéchir Bâbegân, et devint en 96 (714-715) vizir des Omeyyades. Il fit frapper des monnaies d'or et d'argent d'un excellent titre, et ce fut à lui que l'or *dja'farî* dut son nom. Pendant quatre-vingts ans la dignité de vizir resta dans sa famille, et cinq de ses descendants en furent revêtus (3). Khondémir enfin

(1) *Histoire du bouddhisme dans l'Inde*, II, p. 434; cf. Mas'oûdî, *Prairies d'or*, éd. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, IV, 48. — Barthold, art. *Barmakides*, dans l'*Encyclopédie de l'Islam*, 11e livr., pp. 680-681 ; voir aussi le *Siasset Nameh*, éd. Ch. Schefer, 151. Pour les étymologies du nom de Barmek, se reporter à l'Appendice I.

(2) Ch. Schefer, *Chrest. persane*, II, pp. 17-18 des notes.

(3) Quatremère, *Note sur les Barmécides*, dans *le Journal asiatique*, 5e série, t. XVII, année 1861, p. 111.

fait des Barmécides les descendants des anciens rois de Perse.

La même incertitude règne sur la conversion des Barmeks à l'islamisme et leur arrivée à la cour des khalifes. On sait que sous Mouʿâwiya, en 42 (663-664) le Khorassan fut envahi par ʿAbd Allâh ibn ʿAmr ibn Ḳoraith, qui envoya contre Balkh Kais ibn Al-Haitham As-Salmî et ʿAṭâ ibn Ṣâ'ib, qui s'emparèrent de la ville et détruisirent le Nooubehâr (1). Mais Barmek, dit Ṣoûlî, citant ʿAlî ibn Moḥammed An-Naufalî, répara le temple et l'habita (2).

Kermânî dit que sous le khalifat de ʿOthmân ibn ʿAffân (entre 23 = 644 et 35 = 656), Aḥnaf ibn Ḳais ayant conquis le Khorassan, le grand prêtre du Nooubehâr alla trouver le khalife avec des otages, se convertit à l'islamisme et reçut le nom de ʿAbd Allâh. Mais, à son retour, les habitants de Balkh lui reprochèrent son abjuration et donnèrent sa dignité à l'un de ses fils, qui d'ailleurs se convertit comme lui (3). Un roi turc du voisinage, Ṭarkhân Nezîk (ou Telkhân) (4), ayant appris cette nouvelle conversion, écri-

(1) Balâdhorî, *Liber expugnationis regionum*, 408-409. En 175 (791) Cheref oz-Zemân Naṣr Khân fit enlever les trois portes de fer du Nooubehâr, qui furent transportées à son château de Kondouz. Ṣafî ad-Dîn, *Fezâ'il-i Balkh*, apud Ch. Schefer, *Chrest. persane*, II, 21-26. D'après un autre récit (*ibid.*, 76), le Nooubehâr avait une porte d'argent. Une tradition peu vraisemblable fait venir à Bagdad, vers la même époque, Ziyâd ibn Chirvîn, « mage » du Nooubehàr. Yaḥyâ ibn Khâlid, dit Yezdî, le reçut avec sa générosité habituelle et lui servit d'introducteur à la cour de Hâroûn. (*Tarîkh-é âl-é Barmek*, manuscrit 1342 du supplément persan de la Bibl. Nationale, fol. 46 r°-52 r°. Il faut cependant observer que, d'après Ṭabarî (*Chronicon*, éd. De Goeje, II, 120), un prince de la région, Nîzak (ou Nezîk ?) aurait prié dans le Nooubehâr en 90 de l'hégire (708-709). Cf. Marquardt, *Erânšahr*, 69. Relevé de ses ruines, le Nooubehâr aurait-il subsisté jusqu'à la fin du huitième siècle ?

(2) Barbier de Meynard, *Dict. de la Perse*, 571.

(3) Kermânî *apud* Hamadhânî, Yâḳoût et Yezdî.

(4) Le roi turc Nezîk Tarkhân, ou Telkhân, est cité plusieurs fois, dans *l'Histoire de Boukhara*, de Nerchakhî, parmi les souverains du Turkestan qui s'unirent à ceux de la Sogdiane pour résister à l'invasion arabe. Ch. Schefer, *Chrest. persane*, II, p. 17 des notes. Cf Yâḳoût, *Geogr. Wörterbuch*, éd. Wüstenfeld, II, 411, et Balâdhorî, *Liber expugnationis regionum*, 315.

vit au Barmek pour l'engager à revenir à l'ancien culte. Mais, converti de son plein gré et n'ayant que du mépris pour la religion des idoles, le Barmek refusa. Ṭarkhân menaça de marcher contre lui. Le Barmek, à son tour, menaça le roi turc d'une intervention musulmane, puis fit appel à sa générosité. Un certain temps se passa en pourparlers. Finalement Ṭarkhân eut recours à la ruse. Ayant feint de s'éloigner, il conspira contre le Barmek, qui fut tué avec dix de ses enfants, et dont tous les biens furent pillés. Seul Barmek Aboû Khâlid échappa au massacre. Sa mère, qui avait réussi à le soustraire aux Turcs, se réfugia avec lui dans le Kachmîr. Barmek reçut dans ce pays une brillante éducation, étudia la médecine, l'astrologie, les mathématiques et les sciences naturelles. Il avait gardé la religion de ses ancêtres.

Une maladie contagieuse s'étant déclarée à Balkh, les habitants se crurent punis de leur apostasie et quittèrent l'islamisme pour revenir à l'ancien culte. Ils rappelèrent Barmek et lui rendirent le sacerdoce. Revenu à Balkh, celui-ci épousa la fille du roi de Saghanian, dont il eut trois fils : Al-Ḥasan (de là le nom d'Aboû'l-Ḥasan donné quelquefois à Barmek), Khâlid, ʿAmr, et une fille, Oumm Khâlid. Il eut encore, d'une femme originaire de Boukhâra un fils, Solaimân, et, d'une esclave qui lui fut donnée par le souverain de cette ville, un cinquième fils, nommé Kâl, et deux filles, dont l'une se nommait Oumm Ḳâsim.

Quelques historiens ont prétendu que, le premier de sa famille, Khâlid ibn Barmek se convertit à l'islamisme. Ses frères Al-Ḥasan et Solaimân auraient suivi son exemple. Pour Kermânî, Barmek Aboû Khâlid, ayant abjuré sa religion vers la fin de sa vie, se rendit avec une suite nombreuse à la cour du khalife ʿAbd Al-Malik, qui le nomma gouverneur des deux Iraks. Il guérit le khalife Hichâm « d'un mal épouvantable dont il vaut mieux ne pas rappeler

le nom », dit Yezdî, et que tous les médecins déclaraient incurable. Barmek voulut ensuite retourner en Khorassan, mais le khalife lui dit : « Il vaut mieux que tu restes constamment auprès de nous, et nous pourvoirons à ta subsistance », et lui donna en fief deux villes dans la montagne de Soumâḳ : Mâr Ḥannâ et Ḥibâl (*sic*, peut-être Djibâl). Barmek ayant déclaré que les revenus de ces villes ne pourraient couvrir ses dépenses, Hichâm lui abandonna en outre l'impôt prélevé sur le couvent de Mâr Ḥannâ, qui rapportait chaque année deux millions de dirhems (1).

Il existe d'autres traditions sur la conversion de Barmek Aboû Khâlid à l'islamisme et sur son arrivée à la cour des khalifes omeyyades, mais elles ne méritent aucune confiance. D'après Baranî et le *Djâmi'al-ḥikayât*, Barmek (que Baranî et quelques autres historiens nomment Dja'far), peu après l'avènement de 'Abd Al-Malik, quitta Balkh pour Damas, où il entra en déployant un luxe extraordinaire et devint l'ami des courtisans du khalife, qui inspirèrent à celui-ci le désir de voir le fastueux étranger; mais les détails plus qu'invraisemblables que donnent les deux écrivains persans sur l'entrevue de Barmek et de 'Abd Al-Malik, ne permettent pas d'ajouter foi à leurs récits (2).

(1) Yezdî, *apud* Ch. Schefer, *Chrest. persane*, II, pp. 16-17 des notes. Le récit est de Moḥammed ibn Abî'l-Ḳâsim ibn 'Oyaina, d'après un muezzin, témoin oculaire, qui avait été au service d'Al-Hâdî et avait accompli sa cent vingtième année. Pour Ch. Schefer, ce récit s'appliquerait plutôt à Khâlid, qui, comme son père, avait des connaissances médicales, mais il ne faut pas oublier que Barmek (seul nommé dans ce récit) vivait encore sous Hichâm. Ṭabarî lui attribue la guérison de Maslama ibn 'Abd Al-Malik (*Chronicon*, éd. De Goeje, II, 1181, et trad. Zotenberg, IV, 153-154). Dans tous les cas, c'est à tort que l'on a voulu voir dans Barmek un vizir d'As-Saffâḥ. Cf. De Hammer, *Litteraturgeschichte der Araber*, III, 49.

(2) D'après Baranî, Dja'far, l'ancêtre des Barmécides, contraint de quitter Balkh, vint à la cour de Damas sous le khalifat de 'Abd Al-Malik ou, selon d'autres, de son fils Solaimân. Le khalife, voyant Dja'far, changea de couleur et ordonna qu'on le fît sortir, car il avait du poison sur lui. Le frottement de deux pierres attachées à son bras l'en avait averti, et ce signe était infaillible. Dja'far avoua qu'en effet il portait du poison dans le chaton de sa

Une légende qui semble avoir été inventée pour faire des Barmécides les alliés d'une famille désireuse de profiter de leur crédit, au temps de leur puissance, se trouve dans Ṭabarî. En 85 (705-706), dit cet historien (1), Balkh s'étant révoltée contre les Musulmans, Ḳotaiba ibn Mouslim, alors gouverneur du Khorassan, vint la soumettre. La femme du pontife du Nooubehâr, prise par les Musulmans, fut donnée à ʿAbd Allâh ibn Mouslim, frère de Ḳotaiba, qui eut commerce avec elle. La femme du Barmek, rendue à son mari, déclara à ʿAbd Allâh qu'elle était enceinte de ses œuvres. Avant de mourir, ʿAbd Allâh demanda que l'on réclamât en son nom l'enfant qui naîtrait. Cet enfant, au dire de Ṭabarî, fut Khâlid ibn Barmek qui, étant venu à Reï longtemps après, y trouva les fils de ʿAbd Allâh ibn Mouslim, qui réclamèrent les droits de la parenté. Mouslim ibn Ḳotaiba leur dit : « Interrogez la femme ; si elle avoue le fait elle-même et se réclame de vous, vous aurez la femme et son fils... » D'après la loi, pareille réclamation ne pouvait être admise que sur le témoignage et avec le consentement de la personne qui en était l'objet. Les fils de ʿAbd Allâh se retirèrent alors. Il est nécessaire d'ajouter que Kermânî et Balâdhorî ne disent rien de pareil.

Quoi qu'il en soit, Barmek et son fils Khâlid, par leurs mérites et leurs richesses, exercèrent une grande influence à la cour des khalifes omeyyades. En 107 (725-726), dit Ibn Al-Athîr (2), Hichâm chargea Barmek de faire reconstruire

bague pour le cas où il lui arriverait malheur, et dit, en langue persane : برمکم, *bermekem*, ce qui signifie à la fois « je suce » et « je suis Barmek ». Le khalife, rassuré, témoigna dès lors beaucoup de bienveillance à Djaʿfar. Celui-ci dut à cette circonstance le nom de Barmek, qui resta à ses descendants. — *Akhbâr-é Barmekiyân*, éd. de Bombay, pp. 6-9, d'après Aboû'l-Kâsim Aṭ-Ṭâ'ifi). Il existe de ce récit une rédaction arabe intitulée : *Histoire de Soliman et de Djaʿfar*, dont un manuscrit, accompagné d'une traduction française par un jeune-de-langues, est conservé à la Bibliothèque Nationale (nº 282 des traductions in-4). Voir l'Appendice I.

(1) *Chronicon*, éd. De Goeje, II, 1181. — Trad. Zotenberg, IV, 153-154.

(2) *Kâmil*, éd. Tornberg, V, 102-103.

Balkh. D'après Aboû'l-Mahâsin cette ville fut reconstruite par Asad ibn 'Abd Allâh Al-Ḳasrî, et Barmek en fut nommé gouverneur (1).

On ignore à quelle époque il mourut.

De toutes ces traditions il semble résulter que les Barmeks, dont l'origine persane n'est pas douteuse, occupaient un rang élevé parmi les habitants de la Transoxiane avant la conquête musulmane. Peut-être exerçaient-ils des fonctions religieuses à Balkh. Leur conversion à l'islamisme et leur soumission aux vainqueurs, qui eurent lieu dans la seconde moitié du septième siècle de notre ère, lors de l'invasion du Khorassan, leur valurent les persécutions des rois turcs. Sous le khalifat de 'Abd Al-Malik ou de son fils Solaimân, à la fin du septième siècle de notre ère ou au commencement du huitième, le chef de cette famille, qui reçut peut-être le nom de Dja'far après s'être converti à l'islamisme comme ses ancêtres, vint à la cour de Damas, où il jouit d'un grand crédit auprès des khalifes omeyyades. Les successeurs de 'Abd Al-Malik conservèrent leur faveur aux fils de Barmek.

(1) Quatremère, *Note sur les Barmécides*, 111.

CHAPITRE II

KHÂLID IBN BARMEK — LES BARMÉCIDES SOUS LES DERNIERS KHALIFES OMEYYADES ET LES PREMIERS ABBASIDES

Ibn ʿAsâkir place la naissance de Khâlid ibn Barmek en 92 (709) (1). Les historiens font le plus brillant éloge de ses qualités. Masʿoûdî déclare que ses descendants ne purent jamais l'égaler, et, d'après Aboû'l-Ḳâsim ibn Ghassân conservé par Yezdî (2), il était généreux, fidèle à sa parole, pieux, humain, ferme et habile. Il avait reçu une brillante éducation et possédait des connaissances aussi profondes que variées, notamment en médecine.

Khâlid, jouit d'une grande faveur auprès des khalifes omeyyades. En 129 (747), il accompagna Ḳaḥṭaba ibn Chabîb Aṭ-Ṭâʿî envoyé contre Yazîd ibn ʿAmr ibn Hobaira, gouverneur des deux Iraks, révolté contre le khalife Marwân. Khâlid commandait dans cette expédition un corps de vingt mille hommes, et Ḳaḥṭaba lui confia la garde du butin (3). La même année, Ḳaḥṭaba se

(1) *Apud* Ibn Khallikân, *Biogr. Dictionary*, trad. De Slane, I, 306. D'après Ibn ʿAsâkir, Khâlid, qui était soupçonné de magisme, se convertit à l'islamisme le premier de sa famille. Ses frères, Al-Ḥasan et Solaimân, suivirent son exemple. Il était opposé aux prétentions de l'imam Moḥammed ibn ʿAlî et de son fils Ibrâhîm.

(2) *Tarîkh*, dans Ch. Schefer, *Chrest. persane*, II, 8.

(3) Ṭabarî, *Chronicon*, éd. De Goeje, II, 1964. — Ibn Al-Athîr, *Kâmil*, éd. Tornberg, IV, 276, 295, 296, 305.

joignit à Aboû Moslim, qui agissait dans le Khorassan en faveur des Abbasides. Khâlid et probablement aussi ses frères combattirent avec Kaḥṭaba (1), mirent au service des Abbasides leur influence et leurs richesses, et obtinrent ainsi la faveur d'Aṣ-Ṣaffâḥ et de ses successeurs. Les Barmécides, disent les historiens, avaient beaucoup de crédit auprès des Omeyyades, et leur influence ne fit que croître après l'avènement de la dynastie abbaside.

Au début du khalifat d'Aṣ-Ṣaffâḥ, en 132 (749), Khâlid prit part avec Al-Mousayyib ibn Zohair à l'expédition du Dair Founnâ (2). Dans une autre expédition, dont nous ne connaissons pas la date, il assiégea et prit Oustounavend, dont il détrôna le souverain. Les deux filles de celui-ci, dit Yâḳoût (3), amenées par le vainqueur à Bagdad, y furent achetées par Al-Mahdî, le futur khalife. L'une de ces esclaves, connue seulement sous le surnom d'Ad-Djariyya, fut la mère d'Al-Manṣoûr ibn Al-Mahdî.

Ce fut dans cette même année 132 (749) qu'Aṣ-Ṣaffâḥ prit pour vizir Khâlid, en remplacement d'Aboû Salama Ḥafṣ Al-Khallâl, assassiné, croit-on, à l'instigation du khalife parce qu'il penchait vers les Alides (4). On a prétendu que Khâlid, tout en exerçant le vizirat, n'eut jamais le titre de vizir : après la mort d'Aboû Salama, on évitait, paraît il, de se servir de ce mot (5). Deux ans plus tard, en 134 (751), Aṣ-Ṣaffâḥ confia à Khâlid l'administration des finances (*diwân al-kharâdj*). Devenu vizir, Khâlid fit changer le terme de *ṭoullâb* (quémandeurs), par lequel on désignait les personnes qui venaient le solliciter, en *wâfidîn* (visiteurs) ou *mou'ammalîn* (ceux qui espèrent),

1) Ṭabarî, *loco citato.*

(2) Ṭabarî, *opere citato*, III, 21. — Ibn Al-Athîr, *Kâmil*, éd. Tornberg, IV, 310.

(3) *Geogr. Wörterbuch*, éd. Wüstenfeld, I, 244.

(4) Ibn At-Ṭiḳṭaḳâ, *Al-Fakhrî*. éd. Derenbourg, 211.

(5) *Aghânî*, III, 36. Le récit est d'Al-'Abbâs ibn Khâlid. Cf. *Al-Fakhrî*, 211-212.

trouvant la première de ces expressions peu digne des personnes, pour la plupart d'un rang élevé, qui fréquentaient son palais.

Khâlid resta en charge sous Al-Manṣoûr. Lors de la fondation de Bagdad, en 146 (763), Aboû Ayyoûb Al-Mouryanî conseilla au khalife de faire démolir le palais (*Eïvân*) des Chosroès pour en utiliser les matériaux. Al-Manṣoûr ayant demandé l'avis de Khâlid, celui-ci s'opposa énergiquement à cette démolition. « La dépense, dit-il, serait énorme, et d'ailleurs ce palais n'avait-il pas servi d'oratoire à 'Alî fils d'Aboû Ṭâlib (1)? — Si tu parles ainsi, c'est que tu penches vers les Persans! répliqua le khalife irrité. » La démolition fut donc commencée, mais elle entraîna des frais tels qu'Al-Manṣoûr voulut y renoncer. Khâlid s'y opposa. « Il fallait achever; devait-on laisser dire que les Arabes étaient incapables de détruire ce que les Persans avaient édifié? » Mais le khalife passa outre (2).

L'année suivante, Al-Manṣoûr, voulant faire proclamer son fils Al-Mahdî héritier présomptif du khalifat (*walî al-'ahd*) à la place de 'Îsâ ibn Moûsâ, essaya d'obtenir la renonciation de celui-ci. Il consulta Khâlid, alors chef de la chancellerie, qui le pria de le charger des négociations; si elles échouaient, on serait libre d'avoir recours à la force. Accompagné de trois personnages renommés pour leur intégrité, Khâlid se présenta chez 'Îsâ et fit tous ses efforts pour obtenir sa renonciation. Mais prières et menaces furent inutiles.

(1) IBN AṬ-ṬIKṬAKA, *Al-Fakhrî*, éd. Derenbourg, 212.

(2) Dans un récit de Mas'oûdi, Hâroûn, voulant faire démolir l'Eïvân, demande conseil à Yaḥyâ, emprisonné après sa disgrâce, et Yaḥyâ fait à Hâroûn les mêmes réponses que Khâlid à Al-Manṣour; mais cela n'a aucune vraisemblance. Le khalife, apprenant que Yaḥyâ, après avoir désapprouvé cette démolition, en était devenu partisan, s'écria : Qu'Allâh maudisse cet homme! il a toujours raison! et défendit de démolir le palais des Chosroès. (*Prairies d'or*, éd. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, V, 444).

Khâlid savait Al-Manṣoûr entier et violent. Après l'échec de sa mission, il avait tout à craindre de lui. Aussi proposa-t-il aux témoins de son entrevue avec 'Îsâ de déclarer que celui-ci avait abandonné ses prétentions au trône. « Mais, firent observer ceux-ci, il faut que le khalife sache quel service nous lui rendons de la sorte. — Il le saura, répondit Khâlid. » Tous les quatre se présentèrent devant Al-Manṣoûr et témoignèrent comme Khâlid l'avait proposé. Puis celui-ci, prenant le khalife à part, lui déclara ce qui s'était passé. Al-Manṣoûr voulut que Khâlid témoigna publiquement contre 'Îsâ avec les témoins de l'entrevue. « Si ces hommes refusent, on leur coupera la tête », dit Khâlid, qui réclama d'eux le témoignage dont avait besoin le khalife, les menaçant de mort en cas de refus.

On convoqua les membres de la famille de 'Abbâs, les généraux et le peuple, et devant eux Al-Manṣoûr remercia 'Îsà de l'empressement qu'il avait mis à satisfaire ses désirs. Surpris et furieux, 'Îsâ voulut protester, mais on s'indigna en le voyant s'élever contre le témoignage formel d'hommes aussi respectables, et Al-Mahdî fut déclaré héritier du khalife. Ce fut là, ajoute Ṭabarî, l'origine de la fortune de Khâlid auprès d'Al-Manṣoûr et d'Al-Mahdî (1).

En 148 (765), les Kurdes se révoltèrent à Mossoul. Mosayyib ibn Zohair conseilla au khalife de donner à Khâlid le commandement des troupes envoyées contre les révoltés. Al-Manṣoûr y consentit. Les troubles furent promptement réprimés, et Khâlid, nommé gouverneur de Mossoul, se distingua par sa bonne administration. Gouverneur du Tabaristan, à une date que nous ne pouvons préciser (entre 148 = 765 et 152 = 769), il aurait détruit le petit État de Maṣmoughân, voisin du Démavend; à la suite de ce

(1) *Chronicon*, éd. De Goeje, III, 331 et 346. — Trad. Zotenberg, IV, 425-427.

succès, les administrés de Khâlid auraient reproduit son image et celles des machines de guerre employées dans cette campagne, sur leurs boucliers (1).

A la fin de cette année, naissait son petit-fils Faḍl ibn Yaḥyâ, peu de jours avant Hâroûn Ar-Rachîd, dont il fut le frère de lait. Le khalife montra une fois de plus son attachement pour les Barmécides en nommant le fils de Khâlid, Yaḥyâ (2), qui avait déjà occupé des postes importants, gouverneur de Hâroûn. Des deux autres fils de Khâlid, l'un, Moḥammed, devait plus tard devenir chambellan de ce même Hâroûn, qui l'épargna lors de la proscription de sa famille; l'autre, Al-ʿAbbâs, nous est à peu près inconnu (2).

Oumm Khâlid bint Yazîd, femme de Khâlid ibn Barmek, dit Ṭabarî (3), allaita Raiṭa, fille du khalife Aṣ-Ṣaffâḥ, tandis que Oumm Salama, femme de celui-ci, allaitait la fille de Khâlid, Oumm Yaḥyâ.

On sait fort peu de chose sur les autres Barmécides aux débuts du khalifat abbaside. Ibn Al-Athîr nous apprend seulement que deux des frères de Khâlid, Al-Ḥasan et Solaimân, furent ses suppléants dans le gouvernement de Mossoul (158 = 774) et firent partie de l'expédition envoyée contre les Grecs en 162 (779), que commandaient Khâlid et Yaḥyâ. Ar-Rabîʿ chargea Solaimân d'intercéder pour lui auprès d'Al-Mahdî.

(1) Ibn Al-Faḳîh Al-Hamadhânî, *Kitâb al-Boldàn*, éd. De Goeje, p. 314. Cf. Marquardt, *Erânšahr*, 128.

(2) Nous n'avons vu le nom d'Al-ʿAbbâs cité que dans l'*Aghânî*, III, 36.

(3) Ṭabarî, *opere citato*, III, 840. Ibn Aṭ-Ṭiḳṭaḳâ rapporte l'anecdote suivante : On a raconté qu'As-Saffâḥ lui dit un jour : « Khâlid, tu ne seras pas satisfait tant que tu n'auras pas fait de moi ton serviteur ». Khàlid eut peur et répondit : « Comment cela, ô Émir des croyants ? c'est moi qui suis ton serviteur et ton esclave. » As-Saffâḥ lui dit en riant : « Ma fille Raiṭa et ta fille dormaient dans le même lit; m'étant levé la nuit, j'ai vu que leur couverture était tombée, et je l'ai replacée sur elles. » Khâlid baisa la main d'As-Saffâḥ en disant : « Un maître recevoir le salaire de son serviteur et de sa servante! » (*Al-Fakhrî*, éd. Derenbourg, 211).

Destitué en 155 (771) de ses fonctions de gouverneur de Mossoul, Khâlid les reprit deux ans plus tard, après la disgrâce de Moûsa ibn Kaʿb, qui lui avait succédé (157 = 773), et les conserva jusqu'à sa mort, non sans avoir dû passer par une dure épreuve. En 158 (774), Al-Manṣoûr exigea de Khâlid trois millions de dirhems, le menaçant de mort si cette somme n'était pas versée dans un délai de trois jours. Khâlid eut recours à tous ses amis, qui lui prêtèrent des sommes importantes, mais ne put trouver de quoi satisfaire le khalife. « Mon fils, dit-il à Yaḥyâ, on veut ma mort. » Il venait de faire ses dernières recommandations à Yaḥyâ, quand celui-ci pensa à s'adresser à ʿOumâra ibn Ḥamza, homme aussi riche que généreux, bien qu'il parût peu favorable aux Barmécides. ʿOumâra reçut très froidement le fils de Khâlid, qui sortit plein de désespoir; mais, en rentrant chez son père, Yaḥyâ y trouva la somme dont Khâlid avait besoin, et que ʿOumâra lui avait envoyée en toute hâte (1).

Khâlid eut ensuite, dit Ṭabarî, une fortune rapide. En 163 (780), il fut l'un des principaux chefs de l'expédition contre les Grecs, et se distingua au siège de Samâloû (2). A sa mort, arrivée en 163 (780) d'après Ibn Ḳâdisî, en 165 (781-782) d'après Ibn ʿAsâkir (3), il laissa sa famille plus puissante que jamais.

La générosité de Khâlid est restée célèbre. Le poète Bachchâr ibn Bourd, ayant fait le panégyrique du vizir des Abbasides et de sa famille, reçut, dit-on, 1.000 dirhems de Khâlid pour chacun de ses vers (4). Une autre fois, Bachchâr, rencontrant Khâlid qui se rendait à la mosquée, lui récita quelques vers à son éloge. Khâlid, s'étant arrêté, fit

(1) Tabarî, *opere citato*, III, 381.
(2) *Ibid.*, III, 497.
(3) *Apud* Ibn Khallikân, *Biogr. Dictionary*, trad. De Slane, I, 306.
(4) *Aghânî*, III, 36.

donner 10.000 dinars au poète (1). D'après d'autres récits, Bachchâr, à qui Khâlid donnait 5.000 dirhems à chaque audience (*wifâda*), en aurait obtenu en une seule fois 30.000 dirhems pour ses panégyriques (2).

(1) *Opere citato*, III, 42.
(2) *Opere citato*, III, 45.

CHAPITRE III

YAHYÂ IBN KHÂLID — LES BARMÉCIDES SOUS AL-MAHDÎ ET AL-HÂDÎ — VIZIRAT DE YAḤYÂ ET DE SES FILS FAḌL ET DJA'FAR SOUS HÂROÛN AR-RACHÎD

Aboû Alî Yaḥyâ ibn Khâlid était né sous le khalifat de Yazîd, en 115 selon les uns, en 119 selon les autres (733 ou 737). Gouverneur de l'Azerbaïdjân en 158 (774), puis de l'Arménie, il fut nommé par le khalife Al-Mahdî gouverneur de son fils Hâroûn Ar-Rachîd, dont il surveilla l'éducation pendant quatre ou cinq ans. Al-Mahdî, qui avait la plus grande estime pour Yaḥyâ, recommanda à son fils une soumission absolue aux ordres de son gouverneur (1). Celui-ci, bien qu'il contrastât par son austérité (2) avec Hâroûn, qui fut toujours très porté aux plaisirs, sut gagner l'affection du futur khalife. En 162 (779), Yaḥyâ, intendant de l'armée et chargé de la correspondance officielle, fut avec Khâlid ibn Barmek le véritable chef de l'expédition contre Byzance (3) : Hâroûn, à qui Al-Mahdî avait remis le commandement des troupes, étant trop jeune pour diriger effectivement cette expédition, qui se termina par la prise de la forteresse de Samâloû après trente-huit jours de siège. La même année, Hâroûn ayant reçu l'inves-

(1) Yezdî, *Tarîkh*, 9.
(2) *Opere citato*, 16.
(3) Ibn Al-Athîr, *Kâmil*, éd. Tornberg, VI, 41.

titure de tout le Maghrib et de l'Azerbaïdjân, eut Yaḥyâ pour chef de correspondance (1).

A la mort d'Al-Mahdî (169 = 786), une sédition militaire éclata à Bagdad. Les soldats, réclamant l'arriéré de leur solde, assiégèrent le palais de Rabîʿ ibn Yoûnis et en brûlèrent les portes. La mère de Hâroûn, Kheïzourân, ayant chargé Yaḥyâ d'apaiser la révolte, celui-ci distribua aux soldats deux années de solde et envoya son fils Faḍl au devant d'Al-Hâdî, le nouveau khalife, pour hâter l'arrivée de celui-ci à Bagdad. Sur les conseils de Yaḥyâ, Hâroûn envoya à Al-Hâdî les insignes du khalifat avec une lettre des plus amicales et ramena l'armée à Bagdad. Mais le nouveau khalife, hostile à Hâroûn, fut peu touché de ces prévenances. Rabîʿ, mal vu d'Al-Hâdî, voulait fuir. Sur les instances de sa femme et de Yaḥyâ, il resta, et l'un des premiers actes du khalife fut de le prendre pour son vizir (2).

Al-Mahdî avait désigné Hâroûn Ar-Rachîd comme successeur éventuel d'Al-Hâdî. Celui-ci, voulant assurer après lui le trône à Djaʿfar ibn Al-Mahdî, ordonna de lui prêter serment. Yazîd Ach-Chaibânî, ʿAbd Al-Malîk ibn Mâlik, ʿAlî ibn ʿÎsâ et quelques autres reconnurent Djaʿfar. Mais Yaḥyâ, qui agissait avec Kheïzourân en faveur de Hâroûn, ne voulut pas se joindre à eux et refusa 20.000 dinars que lui offrait Al-Hâdî en échange de son serment. « Djaʿfar est trop jeune, répondit Yaḥyâ aux propositions du khalife, et il faut respecter la volonté d'Al-Mahdî (3). »

Yaḥyâ et Hâroûn furent jetés en prison. Accablé de mauvais traitements, Yaḥyâ, que l'on accusa plus tard d'avoir agi par ambition, sachant qu'il serait le seul maître le jour

(1) Ṭabarî, *Chronicon*, éd. De Goeje, III, 500.
(2) *Opere citato*, III, 548.
(3) Ibn At-Ṭiḳṭaḳâ, *Al-Fakhrî*, éd. Derenbourg, 271.

où Hâroûn parviendrait au trône, montra autant d'énergie que de résignation. Al-Hâdî lui donna l'ordre de sommer Hâroûn de renoncer à ses prétentions. « Qui suis-je donc, répondit Yaḥyâ, pour enlever le trône au khalife?... » Tout en protestant de son dévouement envers Al-Hâdî et Hâroûn, il envoya dire secrètement à ce dernier : « Garde-toi bien de renoncer à tes droits ! » et Kheïzourân agissait en faveur de son fils préféré (1).

La mort de Yaḥyâ fut décidée. Al-Hâdî chercha, par des menaces, à amener Hâroûn à renoncer publiquement à ses droits au trône. L'exécution de Yaḥyâ aurait suivi cet acte.

Hâroûn ayant énergiquement refusé, le khalife envoya à la prison son chambellan Yaḳṭîn, le prévenant que s'il n'en revenait pas avec la renonciation écrite (*khal'namè*) de Hâroûn et la tête de Yâḥyâ, il serait aussitôt mis à mort. Kheïzourân avait vainement supplié Al-Hâdî en faveur de son fils (2).

Mais, la même nuit (14 rabî 'al-awwal 170 = 25 septembre 786), le khalife mourut, étouffé, dit-on, à l'instigation de sa propre mère. Yaḳṭîn s'empressa de mettre en liberté Yaḥyâ, et tous deux allèrent à la prison de Hâroûn. Celui-ci, voyant entrer le chambellan d'Al-Hâdî, crut qu'on venait le mettre à mort; mais Yaḳṭîn le salua du titre d'*émir des croyants* (3).

(1) Yezdî, *Tarîkh*, 15. D'après Mas'oûdî, Yaḥyâ seul fut mis en prison. Hâroûn ayant, sur les conseils de celui-ci, demandé au khalife la permission d'aller à la chasse, s'enfonça dans le désert du côté de Samawa, qù Al-Hâdî, malade, ne put le poursuivre. (*Prairies d'or*, éd. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, VI, 280-283.) D'après Tabarî, Hâroûn serait resté pendant quarante jours caché au Ḳaṣr Mouḳâtil (*Chronicon*, éd. De Goeje, III, 575).

(2) Yezdî, *Tarîkh*, 12.

(3) On a donné deux autres versions de la mort d'Al-Hâdî. L'une le fait mourir d'une chute de cheval à la chasse; d'après l'autre, il serait mort après avoir mangé une poire empoisonnée, que son esclave Ḥasana destinait à une rivale. D'après Ibn Wâḍiḥ Al-Ya'ḳoûbî Kheïzoûrân, aussitôt après la mort du khalife, se rendit à la prison de Yaḥyâ, qu'elle fit mettre en liberté. Ils allèrent ensuite délivrer Hâroûn. *Historiæ*, éd. Houtsma, II, 490.

Le nouveau khalife prit Yaḥyâ pour vizir et le chargea de recevoir les serments de fidélité. Il lui donna le titre d'imam avec autorité civile (*ḳalam*) et judiciaire (*'adl*) et prééminence sur les émirs de Perse et de Touran. Plus tard, Yaḥyâ confia l'intendance du palais et les sceaux (*diwân az-zimâm wa'l-khâwâtim*) à Abbas Ṭoûsî, l'administration de l'armée (*divân-é sipâh*) à Manṣoûr ibn Ziyâd et l'administration du harem (*serây-é ḥaram*) à son fils Faḍl (1).

De l'arrivée de Yaḥyâ au pouvoir date la période la plus brillante du khalifat. Le temps des conquêtes est passé; celui de la civilisation commence (2). Ce furent les Omeyyades qui fondèrent l'empire, et les Abbasides qui l'organisèrent. Dans cette tâche ils n'eurent pas de meilleurs auxiliaires que les Barmécides. Grâce à eux, jamais l'empire ne fut aussi riche que sous Hâroûn, et jamais la rentrée des impôts ne fut aussi facile ni aussi régulière. Le service de la poste, *barîd*, puissamment organisé, muni d'un personnel relevant directement du pouvoir central, fournissait au souverain des informations précises sur tout ce qui se passait en province (3). L'administration des Barmécides fut à la fois active et libérale, intelligente et forte. Avec Yaḥyâ et ses fils, la civilisation arabe atteignit son apogée, et ce fut sous les vizirs barmécides que la cour des khalifes eut le plus de splendeur.

Tout cela, il faut le reconnaître, fut l'œuvre d'étrangers, de Persans surtout. Non seulement Yaḥyâ et sa famille étaient d'origine persane, mais la plupart de leurs familiers et de leurs créatures étaient des Persans. La révolution qui avait élevé les Abbasides au khalifat, peut être considérée comme une réaction de l'Asie orientale contre l'Asie occiden-

(1) Yezdî, *Tarîkh*, 10-12.
(2) Sédillot, *Hist. des Arabes*, 2e éd., I, 223.
(3) Cl. Huart, *Histoire des Arabes*, I, 290.

tale; elle avait été faite par les habitants du Khorassan et de l'Irak : ce furent eux aussi qui en profitèrent (1). Nombre de courtisans du khalife, de dignitaires de sa cour et de gouverneurs de province, étaient des Persans convertis depuis peu à l'islamisme. On peut en dire autant de la plupart des artistes, des grammairiens, des jurisconsultes et des savants de cette époque. Faḍl ibn Sahl, le vizir d'Al-Ma'moûn, d'abord intendant (*ḳahramân*) de Yaḥyâ, était un descendant des anciens rois de Perse, et sa famille avait depuis peu embrassé l'islamisme (2). Ibrâhim Al-Mauṣilî, le célèbre virtuose de la cour de Bagdad, était également d'origine persane. Guèbres et Chrétiens recevaient le meilleur accueil à la cour des khalifes, et l'aristocratie arabe avait perdu sa suprématie. On avait pour elle du respect, mais rien que du respect. Le khalife lui-même avait cessé d'être le chef de la communauté musulmane : il était devenu le successeur des anciens rois de Perse, être mystérieux et redoutable soustrait, le plus souvent, aux regards de ses sujets (3). Pour tous les détails de la vie journalière, comme pour ceux de la vie religieuse et administrative, on prenait modèle sur la Perse. On observait la fête du Nauroûz, par laquelle commence l'année solaire des Zoroastriens (4).

Kheïzourân, mère de Hâroûn, avait conservé un ascendant extraordinaire sur son fils, et Yaḥyâ partagea d'abord le pouvoir avec elle. Il faut ajouter que Kheïzourân témoigna toujours la plus grande bienveillance aux Barmécides. A sa mort, arrivée en 173 (789), Yaḥyâ devint tout-puissant (5).

(1) Sédillot, *opere citato*, I, 220.
(2) Ibn At-Ṭiḳṭaḳâ, *Al-Fakhrî*, éd. Derenbourg, 305.
(3) Cl. Huart, *opere citato*, I, 290.
(4) Browne, A *literary History of Persia*, 259; voir Al-Bîroûnî, traduit par M. Sachau (*Chronology of Ancient Nations*, 37), et Von Kremer, *Culturge-schichtliche Streifzüge*, 16, 32-33.
(5) Ṭabarî, *Chronicon*, éd. De Goeje, III, 604.

Son fils Faḍl le suppléa pendant quelque temps, puis fut remplacé par son frère Djaʿfar, le favori de Hâroûn, qui resta peu de temps en charge. Les deux autres fils de Yaḥyâ, Mousâ et Moḥammed, ne furent jamais vizirs, mais avaient, ainsi que leurs fils et que les cousins de Yaḥyâ, le titre d'émir et une grande influence à la cour de Bagdad (1). En 176 (792), Moûsâ devint gouverneur de Ṣyrie, en remplacement de son homonyme Moûsâ ibn ʿIsâ, assassiné par les Nizarites (2). Moḥammed, ami intime de Hâroûn, avait un rang élevé à sa cour. Enfin, le frère de Yaḥyâ, Moḥammed ibn Khâlid, fut chambellan du khalife jusqu'en 179 (795), époque à laquelle il fut remplacé par Faḍl ibn Rabîʿ. Entre temps (178 = 794) avait eu lieu la révolte de ʿAbdawaih en Ifriḳiya. Elle prit bientôt de grandes proportions. Yaḥyâ envoya contre ʿAbdwaih Yaḳṭîn ibn Moûsâ et son propre secrétaire, Manṣoûr ibn Ziyâd, et entretint une correspondance suivie avec le chef des révoltés, s'efforçant, par des promesses, d'obtenir sa soumission. Une amnistie ayant été accordée, ʿAbdawaih se soumit et vint à Bagdad, où Yaḥyâ, tenant parole, le combla de bienfaits (3). La même année, Hâroûn confiait tous les pouvoirs à Yaḥyâ, qui devint ainsi le chef absolu de l'empire (4).

Yaḥyâ, qui protégea toujours les artistes, les savants et les philosophes, aimait les discussions théologiques et réunissait volontiers chez lui les théologiens musulmans, les libres-penseurs et les docteurs des diverses sectes. Tous les sujets de métaphysique ayant été épuisés dans ces conférences, Yaḥyâ demanda un jour aux philosophes réunis dans sa maison de définir l'amour d'une façon sommaire et sans discussion. Parmi ceux qui prirent la parole, se trou-

(1) Ṭabarî, *Chronique*, trad. Zotenberg, IV, 463.
(2) Ṭabarî, *Chronicon*, éd. De Goeje, III, 625.
(3) *Opere citato*, III, 630.
(4) *Opere citato*, III, 631.

vaient 'Alî ibn Al-Haitham, docteur imamite célèbre chez les Chiites; Mohammed ibn Al-Houdhail, cheikh de l'école de Baṣra; Hichâm ibn Al-Ḥakam Al-Koûfî, cheikh des imamites et théologien renommé; Mou'tamir ibn Solaimân et son fils Bichr, motazélites célèbres; Ibrâhîm ibn Mâlik, jurisconsulte de Baṣra et l'un des plus habiles controversistes de son temps; enfin un *mobed* ou juge de la secte des mages (1). D'après l'auteur du *Fihrist* (2), Yaḥyâ envoya dans l'Inde un savant chargé de lui rapporter les simples (*'aḳâḳîr*) de ce pays et d'écrire pour lui un traité sur les religions des Indiens. Les Barmécides, qui prenaient un vif intérêt aux choses de l'Inde, firent souvent venir en leur présence les savants, les philosophes et les médecins de ce pays.

Le célèbre grammairien Sibouwaih recevait une pension de 10.000 dirhems, de Yaḥyâ, qui encouragea les traductions arabes d'ouvrages grecs, persans et indiens, qui se multiplièrent sous le khalifat de Hâroûn. Ce fut pour lui, ou sur ses ordres, que 'Abd Allâh ibn Hilâl Al-Ahwâzî traduisit les fables de Bidpaï; Ḥadjdjâdj ibn Makar Al-Koûfî, l'*Almageste* de Ptolémée; et Sallâm Al-Abrach, plusieurs traités d'Aristote (3).

Ce fut à Yaḥyâ que le célèbre médecin chrétien Bakhti-

(1) MAS'OÛDÎ, *Prairies d'or*, éd. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, VI, 362.

(2) *Kitâb al-Fihrist*, éd. Flügel, 345. Le même ouvrage (p. 355) mentionne encore un livre écrit pour les Barmécides, intitulé: اسطقس الاس, *La Base des principes*.

(3) DE HAMMER, *Litteraturgeschichte der Araber*, III, pp. 3 et 343. La version de Bidpaï, qui fut faite pour les Barmécides, comprenait, dit-on, quatorze mille vers dont les hémistiches rimaient ensemble. Yaḥyâ et ses fils récompensèrent généreusement le traducteur. Cf. SILVESTRE DE SACY, *Calila et Dimna*, éd. de 1816, pp. 30-31. Aṣ-Soûlî (voici l'Introduction) donne un certain nombre de détails sur la rédaction de *Calila et Dimna* faite pour eux par le poète Abân. Ḥadjî Khalifa dit que ce fut sur l'ordre de Yaḥyâ que l'on traduisit en arabe l'*Almageste* (*Lexicon*, éd. Fluegel, V, 386). Plusieurs autres ouvrages de Ptolémée furent traduits par Sam'ân pour Moḥammed ibn Khâlid. (DE HAMMER, *opere citato*, III, 345.)

choû' dut sa fortune. Au début de son khalifat, Hâroûn, malade, dit à son vizir : « Ces médecins-là ne comprennent rien ; il faut que tu me trouves un médecin habile. » Yaḥyâ recommanda alors Bakhtichoû', que l'on alla chercher à Djoundisâpoûr. Comblé d'honneurs et de bienfaits par le khalife, Bakhtichoû' devint son premier médecin (*ra'îs al-aṭibba*) (1).

Les générosités de Yaḥyâ envers les poètes et les musiciens sont restées célèbres (2). Le fameux Ibrâhîm Al-Mauṣilî, son protégé, désirait vivement une ferme dont on demandait 100.000 dirhems; mais, étant fort avare, ne pouvait se décider à donner cette somme. Il composa une mélodie et, l'ayant apprise à son élève Moukhâriḳ, envoya celui-ci chez Yaḥyâ, en lui recommandant expressément de demander à être reçu avant tous les autres visiteurs. Moukhâriḳ, après avoir parlé de la ferme, dirait au vizir que son maître lui réservait la primeur d'une mélodie qu'il venait de composer, et que seule une esclave qu'il désignerait pouvait apprendre. Moukhâriḳ reviendrait ensuite rendre compte de sa mission.

Yaḥyâ fit donner 10.000 dirhems à Moukhâriḳ et en envoya 100.000 à Ibrâhîm, afin que celui-ci pût acheter la ferme qu'il convoitait. Le lendemain Moukhâriḳ trouva son maître fort triste. « N'avait-il donc pas reçu les 100.000 dirhems ? — Il les avait reçus, et les montra à son élève, mais ne pouvait se résoudre à s'en défaire. Aussi avait-il composé une nouvelle mélodie pour Faḍl ibn Yaḥyâ. » Celui-ci, tout en flétrissant l'avarice d'Ibrâhîm, lui fit donner, à lui et à son élève, le double de ce que leur

(1) Aboû'l-Faradj, *Moukhtaṣar*, éd. de Beyrouth, 225-226.

(2) Yaḥyâ disait du chant : « C'est ce qui excite la joie et les transports, ou bien ce qui exprime la tristesse et l'accablement. Tout le reste n'est que peine et ennui. » — Mas'oûdî, *Prairies d'or*, éd. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, VIII, 95.

avait donné son père. Une troisième mélodie destinée à Djaʿfar ibn Yaḥyâ leur valut le triple; mais Ibrâhîm ne pouvait toujours se séparer de son argent. Yaḥyâ, informé, acheta la ferme pour la donner à Ibrâhîm (1).

Yaḥyâ se montra non moins généreux envers Isḥâk, fils d'Ibrâhîm Al-Mauṣilî, et le poète Achdjaʿ. Un autre poète, ʿAttâbî, que Yaḥyâ déclarait incomparable, obtenait de lui tout ce qu'il demandait (2).

La chanteuse Danânîr avait été achetée par Yaḥyâ, qui l'affranchit et la combla de bienfaits. Danânîr était, dit l'*Aghânî* (3), une esclave de sang mêlé, au teint basané et d'une beauté régulière. Un Médinois qui fut son premier maître lui fit donner une brillante éducation, et elle fut instruite dans le chant par Badhl, Foulaiḥ, Ibrâhîm Al-Mauṣilî, Ibn Djâmiʿ et Isḥâḳ ibn Ibrâhîm. Son chant ressemblait à s'y méprendre à celui de son maître Ibrâhîm (4). Très habile musicienne et chanteuse, Danânîr jouit d'une grande réputation. Hâroûn, dont les attentions pour Danânîr excitèrent la jalousie de Zobaida, venait souvent chez Yaḥyâ pour l'entendre. Il lui donna une fois un collier valant 30.000 dinars. Après la chute des Barmécides, ce collier fut rendu au khalife.

Hâroûn, ayant fait venir Danânîr peu de temps après la mort de Yaḥyâ, la pria de chanter (5). « Les Barmécides,

(1) *Aghânî*, V, 15-17. Le récit est de Moukhâriḳ lui-même.
(2) *Opere citato*, XII, 50.
(3) *Opere citato*, XVI, 136. Atteinte d'une faim canine, ajoute Iṣfahânî, Danânîr ne pouvait rester une heure sans manger; il lui était donc impossible d'observer le jeûne du Ramaḍân. Chaque année, au commencement de ce mois, Yaḥyâ lui faisait un présent de 1.000 dinars.
(4) دنانير أخذت عن ابرهيم الموصلى حتى كانت تغنى غناءه فتحكيه فيه حتى لا يكون بينهما فرق
(5) *Aghânî*, XVI, 137. On trouve un récit analogue dans Yâḳoût (*Geogr.*

dit-il, avaient trahi la confiance de leur maître et mérité par là un châtiment terrible; l'affranchie de Yaḥyâ devait les oublier et songer que d'autres seraient heureux de lui prodiguer des récompenses bien supérieures à celles qu'elle recevait de ses anciens protecteurs. » Danânîr répondit qu'elle devait tout aux Barmécides, même l'honneur d'approcher le khalife, et qu'elle ne pouvait plus chanter depuis la catastrophe de ses bienfaiteurs, les larmes étouffant sa voix. Hâroûn, appelant Masroûr, lui ordonna d'infliger toutes sortes de mauvais traitements à Danânîr, jusqu'à ce qu'elle se décidât à chanter. Elle prit enfin son luth et, pleurant à chaudes larmes, chanta les vers suivants:

« O demeure de Salmâ! tu es loin de nous, mais ton image est toujours gravée dans mon cœur. Lorsque j'ai vu les maisons tombées en ruines, j'ai été convaincue que les temps heureux ne reviendraient jamais (1). »

Profondément ému, Hâroûn renvoya Danânîr, qui, d'après les uns, ne survécut que peu d'années à la mort de ses protecteurs. Selon d'autres, elle leur survécut longtemps et resta toujours attachée à leur mémoire. ʿAḳil, affranchi de Ṣâliḥ ibn Ar-Rachîd, demanda Danânîr en mariage. Il lui adressa les vers suivants:

« O Danânîr! mon esprit est éperdu et je suis troublé, me sachant entre une promesse et un refus. Mon amour intercède auprès de toi; s'il n'est point heureux, tue-moi, si tu préfères ma mort. J'invoque Dieu, je fais appel à l'émir et j'espère en l'effet des promesses de Hosain et de

Wörterbuch, éd. Wüstenfeld, III, 492-493, et Barbier de Meynard, *Dict. de la Perse*, 378-379).

(1)

يادار سلمى بنازح السند * بين الثنايا ومسقط اللبد
لما رأيت الديار قد درست * ايقنت ان النعيم لم يعد

Nous donnons, pour ces vers et pour les suivants, la traduction de Ch. Schefer.

Badhl. Je n'ai aucun amour de la vie, ô ma sœur, si Dieu ne consent pas à nous unir sans retard (1). »

Tout entière à sa douleur, Danânîr ne voulut pas écouter les supplications de 'Akil, et l'intervention de Ṣâliḥ en faveur de son affranchi fut inutile (2).

La générosité de Yaḥyâ et de ses fils passa en proverbe. Les habitants de Médine appelèrent « année des largesses » l'année dans laquelle ils firent le pèlerinage qui précéda leur chute (3). Yaḥyâ ne sortait jamais sans avoir fait préparer plusieurs bourses renfermant chacune 200 dirhems, destinées aux personnes qu'il rencontrerait (4). Sofyân Ath-Thaurî, à qui il faisait une pension annuelle de 1.000 dirhems, s'écriait : « O Dieu ! Yaḥyâ m'a délivré des soucis de cette vie, délivre-moi des peines de l'autre (5) ! » Manṣoûr ibn Ziyâd, disgracié, fut sommé par le khalife de verser au trésor un million de dirhems. Il ne put se procurer cette somme et se croyait perdu, quand il rencontra Yaḥyâ sortant de la mosquée. Celui-ci, voyant la tristesse de Manṣoûr, lui en demanda le motif. Manṣoûr lui ayant appris son embarras, il fit aussitôt réunir sept millions de dirhems, tant de ses propres biens que de ceux de ses fils, et les envoya au khalife, qui, sur les instances du vizir, rendit sa faveur à Manṣoûr (6).

(1)

يادنانير قد تفكر عقلى * وتحيرت بين عهد ومطل
سغفى شافعى اليك والا * فاقتلتينى ان كنت تهوين قتلى
انا بالله والامير وما * آمل موعد الحسين وبذل
ما احبا لحياة يا اخت ان لم * يجمع الله عاجلا بك شملى

(2) *Aghânî*, *loco citato*.

(3) Ibn Aṭ-Ṭiḳṭaḳâ, *Al-Fakhrî*, éd. Derenbourg, p. 374.

(4) *Ibid.*, 275.

(5) Ibn Khallikân, *Biogr. Dictionary*, trad. De Slane, IV, 112. On a aussi attribué ces paroles à Sofyân ibn 'Oyaina.

(6) Baranî, *Akhbâr-é Barmekiyân*, éd. de Bombay, 43-47.

Le désintéressement de Yaḥyâ égalait sa générosité. Un marchand étranger était mort, laissant une grande fortune, une belle esclave et son enfant. Tout cela revenait au vizir. Mais Yaḥyâ ne voulut rien s'approprier. « Qu'Allâh maudisse, dit-il, celui qui nous conseillerait de le faire (1) ! »

Devenu vieux, Yaḥyâ voulut se retirer à la Mecque, pour y terminer sa vie dans la dévotion. Le khalife s'y opposa, laissant à son vizir la faculté de se faire suppléer par tel de ses fils qu'il voudrait. Yaḥyâ désigna Faḍl, le plus âgé et, à son avis, le plus capable de tous. Mais Hâroûn préférait Dja'far auquel, deux ans plus tard, il confia le sceau repris à Faḍl. Peu après le khalife le rendait à Yaḥyâ, l'autorisant à le confier à celui de ses fils qu'il préférerait. Mais Yaḥyâ le garda désormais pour lui seul (2).

Avant la catastrophe des Barmécides, un oncle de Hâroûn vint trouver Yaḥyâ. « Le khalife, dit-il, aime les richesses et veut doter ses nombreux enfants en biens fonciers. Il te trouve trop riche, toi et tes amis. Si tu veux sauver ta vie et conserver la faveur de Hâroûn, dresse un inventaire des biens de tes amis en argent et en terres pour les abandonner au khalife. — Plutôt la ruine, répondit Yaḥyâ, que la spoliation des biens de ceux dont la fortune est mon ouvrage (3) ! »

Yaḥyâ, qui avait pris le pouvoir à une époque troublée, laissa l'empire plus puissant et plus tranquille que jamais. Les Alides, très influents au début du khalifat de Hâroûn, furent soumis. Les révoltes de Yaḥyâ ibn 'Abd Allâh en Deïlem, de 'Abdawaih en Ifriḳiya, plusieurs soulèvements

(1) Ibn At-Ṭiktaḳâ, *Al-Fakhrî*, éd. Derenbourg, 89.
(2) Ṭabarî, *Chronique*, trad. Zotenberg, IV, 463.
(3) Mas'oûdî, *Prairies d'or*, éd. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, VI, 406-408.

à Damas et à Mossoul, grâce à l'habileté du vizir, furent promptement réprimés. Les Khazars, qui avaient envahi l'Arménie, en furent chassés. Mais Yaḥyâ ne put s'opposer aux progrès des Aghlabites, qui devaient enlever l'Égypte aux Abbasides. Malgré des luttes heureuses contre les Grecs, la défaite et la mort de Diogène, gouverneur de Syrie, le tribut imposé à Irène et la destruction de la flotte grecque chargée de défendre Chypre, le pouvoir des khalifes s'affaiblit sur la frontière du Bas-Empire (1). Yaḥyâ veilla du moins à sa sûreté. Les places de guerre furent fortifiées et occupées, une nouvelle province dite « les territoires prohibés » (*Al-'Awâṣim*), qui eut pour capitale Antioche, fut créée sur la frontière grecque. L'empire arabe garda son prestige aux yeux des étrangers. Deux ans avant la disgrâce de Yaḥyâ, Charlemagne envoyait une ambassade à Hâroûn Ar-Rachîd, « empereur d'Orient » (2), et les Abbasides étaient considérés partout comme les souverains les plus puissants de l'univers.

(1) SÉDILLOT, *Histoire des Arabes*, 2e éd. I, 242.

(2) « Les Francs Carolingiens envoyèrent trois ambassades en Orient : la première sous Pépin le Bref et el-Mançoûr (148-765), la seconde et la troisième sous Charlemagne et Hâroûn (797-801 = 180-184).» (CL. HUART, *opere citato*, I, 296.)

CHAPITRE IV

FAḌL IBN YAḤYÂ

Aboû'l-ʿAbbâs Faḍl ibn Yaḥyâ était né à Médine le 23 de dhoû'l-hidjdja 148 (25 février 765), sept jours avant Hâroûn Ar-Rachîd. Ce fut Kheïzourân, mère de Hâroûn, qui allaita Faḍl, et la mère de celui-ci, Zobaida bint Mounîr ibn Barma, allaita Hâroûn (1).

Yaḥyâ étant parvenu au vizirat (170 = 786), Faḍl, qui avait été chargé de l'administration du harem, fut nommé par Hâroûn gouverneur de son fils Moḥammed, plus tard khalife sous le nom d'Al-Amîn. De nombreux Abbasides prétendaient succéder à Hâroûn, et on trouvait généralement Moḥammed trop jeune. ʿÎsâ ibn Djaʿfar, petit-fils d'Al-Manṣoûr et oncle de Moḥammed par sa mère Zobaida, supplia Faḍl de faire reconnaître son neveu comme héritier présomptif du khalife et de lui prêter serment. « Mohammed est pour toi un fils, dit-il; son khalifat sera le tien (2). »

(1) Yezdî, *Tarîkh*, 16. Hâroûn fit élever à Zobaida un tombeau sur les bords de l'Euphrate, au Dair Mâ Sardjabis. Ce tombeau était connu sous le nom de « la coupole des Barmécides » قبة البرامكة. Yâḳoût, *Geogr. Wörterbuch*, éd. Wüstenfeld, II, 293-294. Cf. Baranî, *Akhbâr-é Barmekiyân*, éd. de Bombay, 134-135.

(2) فانه ولد لك وخلافته لك. Ṭabarî, *Chronique*, éd. De Goeje, III, 610.

Faḍl venait alors (176 = 792) d'être nommé gouverneur du Khorassan, avec autorité sur les provinces de Djordjân, Ṭabaristân, Djibâl, Arménie, Ḳoûmes, Reï et Demavend, et se préparait à rejoindre son poste. Il distribua des sommes considérables à l'armée, qui prêta serment à Moḥammed, et Hâroûn dut reconnaître celui-ci pour son successeur. Faḍl partit ensuite pour le Khorassan (1).

Il venait de prendre possession de son gouvernement, quand l'alide Yaḥyâ ibn 'Abd Allâh se révolta en Deïlem. La sédition fit des progrès très rapides et donna de grandes inquiétudes au khalife, qui envoya contre Yaḥyâ ibn 'Abd Allâh une armée de cinquante mille hommes, commandée par Faḍl. Celui-ci, arrivé à Nehrbîn où il séjourna quelque temps, chargea Al-Mouthannâ ibn Al-Ḥadjdjâdj ibn Ḳotaiba ibn Mouslim du Ṭabaristân, et 'Alî ibn Al-Ḥadjdjâdj Al-Khouzâ'î du Djordjân. Il avait laissé à Bagdad un homme de confiance, Manṣoûr ibn Ziyâd, pour le représenter auprès de Hâroûn. Celui-ci, pendant toute la durée de la campagne, prodigua à Faḍl des marques d'estime et d'affection. Yaḥyâ ibn Khâlid entretenait une correspondance suivie avec son fils, qu'il aidait de ses conseils.

Faḍl passa par Ṭâleḳân, Reï et Debesteï, puis arriva à Âchab où l'hiver, très rigoureux, le contraignit de séjourner. Il entra en pourparlers avec Yaḥyâ ibn 'Abd Allâh et lui offrit un million de dirhems pour sa soumission. Yaḥyâ accepta, mais exigea une lettre d'amnistie écrite de la main du khalife. Celui-ci l'accorda. En présence des jurisconsultes, des ḳâḍîs, des notables et des cheikhs hâchimites, Hâroûn pardonna solennellement à l'alide révolté, à qui il fit beaucoup de promesses et envoya des présents.

Yaḥyâ ibn 'Abd Allâh et Faḍl partirent ensemble pour Bagdad, où une magnifique réception les attendait. L'alide,

(1) Ṭabarî, *Chronique*.

logé d'abord chez Yaḥyâ ibn Khâlid, puis dans un palais que lui donna Hâroûn, fut comblé d'honneurs et de richesses (1). Mais cinq mois plus tard, le khalife, au mépris de sa parole, le fit jeter en prison (2).

Ibrâhîm, fils du célèbre médecin Bakhtichoû', était commandant des gardes de Faḍl, qui lui fit faire une expédition dans le Caboul. Ibrâhîm s'empara de Châh Behâr, où se trouvait un temple d'idoles qu'il brûla, et dont les habitants firent leur soumission (176 = 792) (3). Faḍl lui confia ensuite l'administration du Sedjistân. Ayant levé les impôts de cette province, il en apporta le montant à Faḍl, qui lui en fit don après y avoir ajouté 500.000 dirhems. D'après un autre récit, Ibrâhîm, devenu fort riche, se fit construire à Bagdad une maison, qu'il pria Faḍl de visiter. De magnifiques présents y attendaient le vizir, et dans un coin de la maison avaient été déposés 4.000.000 de dirhems, produit des impôts de sa province. Faḍl donna cet argent à Ibrâhîm et, malgré les instances de celui-ci, ne voulut accepter qu'un fouet du Sedjistân (4).

Faḍl envoya encore Moḥammed ibn Al-Mouzâḥim contre Ghoûravend, ville forte au sud-est de Balkh, dont il s'empara. Moḥammed reçut de Faḍl le gouvernement de Bâmyân, auquel, en souvenir de son aïeul, il donna le nom de Chîr Bâmyân (5).

Faḍl, qui avait été envoyé en Khorassan pour y faire prêter serment à Hâroûn, fut remplacé dans cette province par Khâlid ibn Ghiṭrîf et alla recevoir les serments des habitants de l'Irak (6). En 177 (793) il devenait, pour la

(1) *Op. cit.*, III, 612-614.
(2) *Op. cit.*, III, 619-620.
(3) Ya'ḳoûbî, *Kitâb al-Boldân*, éd. De Goeje, 291.
(4) Ṭabarî, *Chronicon*, éd. De Goeje, III, 635.
(5) Ya'ḳoûbî, *Kitâb al-Boldân*, éd. De Goeje, 289.
(6) Ṭabarî, *Chronique*, trad. Zotenberg, IV, 459.

seconde fois, gouverneur du Khorassan, avec autorité sur Reï et le Sedjistân, en remplacement de Ḥamza ibn Mâlik. Il prit possession de son gouvernement l'année suivante et l'occupa un an, d'après les uns, sept mois, d'après les autres. D'après Ḥamza Al-Iṣfahânî, Faḍl eut pour lieutenant Yaḥyâ ibn Moʿâdh qui arriva le 13 ramaḍân 177 (21 décembre 793) à Merv. Le nouveau gouverneur vint y rejoindre Yaḥyâ le 7 ṣafar 178 (13 mai 794) (1). Masʿoûdî prétend qu'au début Faḍl négligea ses devoirs pour la chasse et les plaisirs. Le directeur des postes du Khorassan s'en plaignit à Hâroûn, qui montra la lettre à Yaḥyâ ibn Khâlid. Celui-ci, après avoir écrit quelques lignes d'admonition au verso, l'envoya à son fils, qui, de ce moment jusqu'au jour où il quitta ses fonctions, passa ses journées à la mosquée (2).

D'après Aboû'l-Ḳâsim ibn Ghassân conservé par Yezdî (3), Hâroûn, en envoyant Faḍl en Khorassan, avait pour but de préparer les voies du vizirat à son favori Djaʿfar ibn Yaḥyâ, qu'il s'efforçait de rendre populaire. Faḍl étant un obstacle à la réalisation de ce projet, Hâroûn résolut de l'éloigner de Bagdad. Bien supérieur à son frère sous tous les rapports, plus généreux et mieux vu, Faḍl fut toujours le rival de Djaʿfar, et Yaḥyâ, qui, tout en préférant Faḍl, voyait avec douleur l'animosité de ses fils, chercha vainement à les réconcilier. Cette rivalité fut une des causes de la disgrâce des Barmécides. On avait surnommé Faḍl *le petit vizir* (4). D'après Ibn Aṭ-Ṭiḳṭaḳâ, Hâroûn, choqué d'entendre désigner ainsi le gouverneur du Khorassan, alors que personne ne donnait un tel titre à son favori Djaʿfar, en fit la remarque à Yaḥyâ. Celui-ci, pour satisfaire le kha-

(1) *Annales*, éd. Gottwaldt, p. 224 du texte et p. 174 de la traduction.
(2) *Prairies d'or*, éd. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, VI, 362.
(3) *Tarîkh*, 27-29.
(4) الوزير الصغير.

life, donna à Dja'far l'administration du palais: on put de la sorte le nommer, lui aussi, *vizir* (1).

A peine installé, Faḍl eut à diriger une expédition contre Kharâkhâra, prince turc d'Osrouchna, fort puissant en Transoxiane. Il prit Ṭâlekân, battit le prince turc, dont il dispersa l'armée, faisant un butin considérable (2), puis leva en Khorassan des troupes persanes dites « les Abbasides (3) », dont un passage de Ṭabarî, visiblement altéré, porte l'effectif à cinq cent mille hommes. Vingt mille de ces soldats, envoyés par Faḍl à Bagdad, y étaient appelés « les Karanbites (4) ».

Faḍl, par sa bonne administration, sa générosité et sa justice, obtint une immense popularité en Khorassan, où il fit oublier jusqu'au nom de Hâroûn. Un jour, sortant de son palais, il entendit une femme donner à son fils le nom de Faḍl. Il lui en demanda la raison. Cette femme répondit que le pays avait un « roi » généreux, juste et bienfaisant dont elle avait voulu donner le nom à son fils. Heureux de se voir si populaire, le gouverneur du Khorassan donna à cette femme 3.000 dirhems, la priant d'inscrire le nom de Faḍl dans son calendrier (*roûznâmètchèyè se'âdet*) : ce serait pour lui un grand bonheur si, une fois dans l'année, chaque mère se souvenait de ce nom pour le bénir. Voyant alors à qui elle avait affaire, elle tomba aux pieds de Faḍl, se confondant en excuses et en remerciements. On a prétendu que pendant le gouvernement de Faḍl en Khorassan, vingt mille enfants reçurent son nom en reconnaissance de ses bienfaits (5).

(1) Ibn Wâḍih Al-Ya'koûbî, *Historiæ*, éd. Houtsma, II, 492.
(2) *Al-Fakhrî*, éd. Derenbourg, 281.
(3) العبّاسيّة.
(4) الكرنبيّة. Ṭabarî, *Chronicon*, éd. De Goeje, III,631.
(5) Yezdî, *Tarîkh*, 27-29.

Dès son arrivée en Khorassan, Faḍl, dit Djehicharî (1), fit brûler les registres des impôts arriérés, augmenta la solde des troupes et, dans l'espace d'un an, distribua 10.000.000 de dirhems aux fonctionnaires et aux personnes qui vinrent lui rendre visite. La mosquée de Boukhârâ étant devenue trop petite, les habitants décidèrent d'en construire une nouvelle entre le château et la cité intérieure (2). Faḍl donna pour cette construction des sommes considérables. Ce fut lui qui, le premier, fit placer des lampes dans la mosquée pendant les nuits du ramaḍân. Ayant réuni devant la porte du Nooubehâr les docteurs de Balkh, rapporte Ṣafî ad-Dîn, il leur dit : « C'est par la construction du Nooubehâr, *ḳibla* des Mages (*sic*), que mon ancêtre s'est rendu célèbre ; dites-moi par quel moyen je pourrai m'affranchir de cette honte. » Sur les conseils de ces docteurs, Faḍl fit creuser un canal au milieu de Balkh (3). Il fit encore construire en Khorassan un grand nombre de mosquées et de caravansérails.

Les succès de Faḍl exaspérèrent Djaʿfar ibn Yaḥyâ, qui demanda au khalife le rappel de son frère, le disant incapable et s'offrant à le remplacer (4). Hâroûn, tout en écrivant au gouverneur du Khorassan une lettre des plus élogieuses, lui ordonna de revenir et nomma à sa place ʿAmr

(1) *Apud* Ibn Khallikân, *Biogr. Dictionary*, trad. De Slane, II, 460.
(2) Cette mosquée ne fut achevée qu'en 184 (800).
(3) وفضل بن يحيى كه از آل برمك است علماى بلخ بر در دروازهٔ نوبهار طلب كرده است وفرموده كه جد من بدين مشهوريت كه از نو بهار كه قبلهٔ مغان است كردهٔ اوست مرا كارى فرمايید كه از آن عار بيرون آيم علما وزهاد بلخ جمله اتفاق كردند كه در ميان شهر جويى بيرون آرد
Feẕâ'il-i Balkh, dans Ch. Schefer, *Chrest. persane* I, 71.
(4) Yezdî, *Tarîkh*, 20.

ibn Chouraḥbîl (7 rabîʿ al-awwal 179 = 30 mai 795). Péniblement surpris à cette nouvelle, Yaḥyâ essaya de ramener Djaʿfar à de meilleurs sentiments. — Les Barmécides, lui dit-il, avaient de nombreux ennemis, et leur élévation avait fait bien des jaloux. La rivalité des deux frères était donc aussi absurde que dangereuse. Quel tort d'ailleurs pouvait faire à Djaʿfar son frère, si éloigné de la cour du khalife? Yaḥyâ enfin éprouvait une vive douleur en voyant, à la fin de sa vie, une pareille animosité entre ses deux fils. Mais toutes ces exhortations furent inutiles (1).

Revenu à Bagdad, Faḍl y reçut le meilleur accueil du khalife et des habitants. Il suppléa quelque temps son père au vizirat; mais en 180 (796) Hâroûn lui enleva le sceau pour le donner à Djaʿfar, qui lui-même ne le garda que quelques mois.

Faḍl devait épouser la fille du Khâḳân, roi des Khazars, mais elle mourut à Bardhaʿa avant d'arriver à Bagdad (182 = 798). L'escorte revint auprès du roi des Khazars et lui dit que sa fille avait été tuée par trahison. Furieux, le Khâḳân se prépara à la guerre contre les Musulmans, et, l'année suivante, les Khazars envahissaient l'Arménie, où ils firent de nombreux captifs. Yazîd ibn Mazyad et Khouzaima ibn Khâzim les en chassèrent (2).

(1) On cite, entre autres, l'anecdote suivante sur l'animosité de Faḍl et de Djaʿfar. Saʿîd ibn Wahb, célèbre poète originaire de Basra, mort sous Al-Ma'moûn et qui dut sa fortune aux Barmécides, était le familier de Faḍl. Etant allé un jour chez Djaʿfar, il s'efforça vainement de distraire celui-ci par ses saillies. Djaʿfar, qui regardait dédaigneusement Saʿîd, ne lui adressa pas la parole et, une fois le protégé de Faḍl sorti, demanda : « Quel est ce radoteur? — Saʿîd ibn Wahb. — Je ne vois en lui que froideur et que choses inspirant le dégoût et l'aversion, » dit Djaʿfar. Anas ibn Abî Chaikh, l'un des familiers de Djaʿfar, étant allé chez Faḍl, celui-ci le reçut comme Djaʿfar avait reçu Saʿîd et porta sur lui le même jugement (*Aghânî*, XXI, 108-109).

(2) Ṭabarî, *Chronicon*, éd. De Goeje, III, 648. D'après Moḥammed ibn ʿAbd Allâh, rapportant le récit de son père, le gouverneur d'Arménie Saʿîd ibn Salm ayant fait mettre à mort l'astrologue Soulamî, le fils de celui-ci se réfugia chez les Khazars, qu'il excita contre Saʿîd dans le désir de venger son père, et ce fut là le véritable motif de l'invasion de l'Arménie. *Ibid.*

Deux des fils de Faḍl : Al-ʿAbbâs qui, d'après Yezdî, épousa une fille de Djaʿfar ibn Yaḥyâ (1), et ʿAbd Allâh, jouirent de la faveur du khalife Al-Ma'moûn et occupèrent de hautes situations. Le *Kitâb al-Imâma*, attribué à Ibn Ḳotaiba (2), a conservé les noms de plusieurs autres fils de Faḍl : ʿAbd Al-Malik, Al-ʿÂṣî, Mazyad, Khâlid et Maʿmar.

Le plus libéral des Barmécides, Faḍl, mérita d'être surnommé « Ḥâtim de l'islamisme et sceau des hommes généreux (3) » ; mais il était orgueilleux et d'un abord moins facile que son frère Djaʿfar. Plus austère que lui, il s'abstenait de vin et refusa d'être le compagnon de plaisir de Hâroûn (4). Nous citerons sur lui quelques anecdotes caractéristiques.

On a rapporté que Moḥammed ibn Ibrâhîm Al-Imâm étant venu demander à Faḍl un million de dirhems qu'il n'avait pu se procurer, offrit en gage une perle d'un grand prix. Faḍl renvoya le gage avec la somme et fit donner à Moḥammed par le khalife un autre million de dirhems (5). Isḥâḳ ibn Ibrâhîm Al-Mauṣilî lui offrit une esclave d'une grande beauté, à laquelle il avait fait donner une brillante éducation. « Un envoyé du gouverneur d'Égypte, dit Faḍl, est arrivé, me demandant une faveur pour son

(1) *Tarîkh-é âl-é Barmek*, manuscrit 1342 du supplément persan de la Bibliothèque Nationale, fol. 41 r°.

(2) Manuscrit arabe 4835 de la Bibliothèque nationale, fol. 523. On a prétendu que le poète Moḥammed Dimachḳî reçut pour des vers composés à l'occasion de la naissance d'un des fils de Faḍl, 10.000 dirhems. Après la disgrâce des Barmécides, Moḥammed, se trouvant au bain, récita quelques-uns de ces vers. Le garçon qui le servait, et qui n'était autre que le fils de Faḍl, s'évanouit. Touché d'une telle misère, Moḥammed, qui était vieux et sans enfants, voulut faire une donation de ses biens au fils de son ancien protecteur ; mais celui-ci ne voulut rien accepter. — (D'Herbelot, *Bibl. orientale*, éd. de 1783, II, 416-417. — *Contes du cheikh El Mohdy*, trad. Marcel, 379-381.)

(3) حاتم الاسلام وخاتم الكرام.

(4) Ṭabarî, *Chronicon*, éd. De Goeje, III, 676.

(5) Ibn Aṭ-Ṭiḳṭaḳâ, *Al-Fakhrî*, éd. Derenbourg, 279-280.

'Abd ol-Djelîl Yezdî, « Histoire des Barmécides ».

Manuscrit 1342 du Supplément persan de la Bibliothèque Nationale, exécuté au XVIe siècle et provenant de la collection Ch. Schefer, folio 87 verso. (Histoire de Faḍl, d'Isḥâḳ ibn Ibrâhîm Al-Mauṣilî et de l'esclave.)

maître. J'exigerai de lui qu'il me fasse présent de la jeune fille; mais je te défends de la donner à moins de 50.000 dinars. »

Après un long débat avec l'envoyé du gouverneur d'Égypte, Isḥâḳ céda son esclave pour 30.000 dinars. Faḍl lui en fit des reproches et, lui rendant la jeune fille, lui dit qu'il l'exigerait une seconde fois en présent de l'ambassadeur de Byzance; mais Isḥâḳ devrait s'en faire donner 50.000 dinars. Cette fois encore, on conclut pour 30.000. Faḍl ayant, une troisième fois, demandé cette esclave à l'envoyé du gouverneur du Khorassan, Isḥâḳ en reçut 40.000 dinars. Faisant venir la jeune fille, Faḍl dit à Isḥâḳ : « Prends ton esclave et emmène-la. » Le protégé du vizir épousa cette esclave, à laquelle il devait sa fortune (1).

Faḍl combla de bienfaits le poète Aboû'n-Naḍîr, qui, toute sa vie, resta attaché aux Barmécides (2). Un autre poète, Faḍl Ar-Raḳâchî, recevait de lui 1.000 dinars par an (3). Ce fut à une poésie à l'éloge de Faḍl que Manṣoûr An-Nimrî dut sa fortune (4).

Un poète indien venu du Sind et ne connaissant que sa langue maternelle se présenta un jour devant Faḍl et lui récita des vers dans lesquels il vantait sa générosité (5). Le

(1) *Aghânî*, V, 21. Cf. *Al-Fakhrî*, 276-279.
(2) *Aghânî*, X, 100.
(3) *Op. cit.*, XV, 36.
(4) *Op. cit.*, XII, 17.
(5) Voici ces vers, tels que les donne Yezdî avec leur traduction arabe :

ارة برّ كنكرة
كرامى كراى مندرة

c'est-à-dire :

اذا المكارم فى آفاق ذكرت
فانما بك فيها يضرب المثل

« Quand on mentionne les actions généreuses telles qu'on ne peut les sur-

vizir, d'un ton dédaigneux, demanda ce que cela signifiait. Un Arabe lui ayant traduit les vers de l'Indien, Faḍl fit aussitôt donner à celui-ci 1.000 dinars, un chameau de course et une robe. L'interprète, de son côté, reçut 500 dinars (1).

passer, c'est de toi seul qu'il s'agit, de toi dont la générosité passe en proverbe. » — Le *Modjmel ot-tevârîkh,* qui renferme aussi cette anecdote, donne une autre leçon (fol. 223) :

أَرَه بَرَه كَشْكَرَه
كَرَا كِرَى مَنْدَرَه

Cf. Ch. Schefer, *Chrest. persane*, II, p. 38 des notes.

(1) Yezdî, *Tarîkh*, 26. — Baranî, *Akhbâr-é Barmekiyân*, éd. de Bombay, 29-30.

CHAPITRE V

DJA'FAR IBN YAHYÂ

Aboû'l-Faḍl Dja'far ibn Yaḥyâ était né à Médine en 150 (767). Sa mère se nommait, selon Mas'oûdî, 'Abbâda ; selon Ibn Khallikân, 'Attâba ; selon d'autres, enfin, Fâṭima, et était la fille de Moḥammed ibn Ḥosein ibn Ḳaḥṭaba. Ce fut le jurisconsulte hanéfite Aboû Yoûsouf que Yaḥyâ chargea de l'éducation de Dja'far (1).

Dja'far était généreux, sans l'être toutefois autant que son frère Faḍl, beau, éloquent, instruit, habile administrateur, calligraphe remarquable. Ses rédactions étaient célèbres par leur correction et leur élégance. On lui prête aussi des connaissances astrologiques. Il était de plus, à Bagdad, un *arbiter elegantiarum :* Djâḥiṭh dit que c'est lui qui, désireux de dissimuler la longueur de son cou, mit les cols à la mode (2). Sa carrière fut brillante. Il débuta en 176 (792) comme gouverneur de l'Égypte, mais ne resta qu'un an en charge. Le khalife, dans un moment d'humeur, délégua dans cette province 'Omar ibn Mahrân, puis en donna le gouvernement à Isḥâḳ ibn Solaimân (3). Dja'far qui, après le rappel de son frère Faḍl, avait vainement essayé d'ob-

(1) Ibn Khallikân, *Biogr. Dictionary,* trad. De Slane, I, 302.
(2) Cf. le *Bayân*, II, 151.
(3) Ṭabarî, *Chronicon,* éd. De Goeje, III, 625 et 629.

tenir le gouvernement du Khorassan, reçut en 180 (796) le commandement des troupes chargées de soumettre la Syrie révoltée. Ses lieutenants étaient Moḥammed ibn Mousayyib et Chabîb ibn Ḳaḥṭaba. Il montra une grande rigueur envers les révoltés et en fit mettre à mort un grand nombre.

Les troubles étant apaisés, Dja'far laissa en Syrie Ṣâliḥ ibn Solaimân et 'Îsâ ibn Al-'Akkî, et revint à Bagdad, où Hâroûn, qui le combla d'honneurs et de richesses (1), lui remit, la même année, le sceau retiré à Faḍl ibn Yaḥyâ. D'après Ibn Khaldoûn, on aurait donné à Dja'far le titre de *sultan*, pour montrer qu'il avait « la direction générale du gouvernement et l'entière administration de l'empire » ; mais au bout de quelques mois Hâroûn reprenait le sceau à Dja'far pour le rendre à son père, Yaḥyâ ibn Khâlid. Dja'far obtint alors le gouvernement du Khorassan et du Sedjistân, mais ne resta en charge que vingt nuits (2) et revint à Bagdad, où le khalife lui donna le commandement des gardes (3). Son nom figura aussi sur les monnaies (180 = 796).

Une nouvelle faveur lui fut accordée en 182 (798) : Hâroûn ayant désigné pour son héritier présomptif Al-Amîn et, après lui, Al-Ma'moûn, celui-ci, nommé gouverneur du Khorassan jusqu'à Hamadân, fut confié à Dja'far. Trois ans après, en cha'bân 185 (août-septembre 801), Dja'far obtenait la permission de faire le pèlerinage. Il se rendit d'abord à Djadda, où il passa trois mois dans une ardente piété.

S'appuyant sur Ṭabarî, M. Barthold est d'avis que Dja'far n'exerça pas de gouvernement effectif, et se fit remplacer par des mandataires dans les diverses provinces dont

(1) *Op. cit.*, III, 641.

(2) *Ibid.*, 644 : فكانت ولاية جعفر بن يحيى اياها عشرين ليلة.

(3) *Chronique*, trad. Zotenberg, IV, 465-467.

l'administration lui fut confiée. Il n'aurait jamais quitté Hâroûn, sauf pour l'expédition de Syrie, et aurait témoigné sa douleur de la séparation et sa joie du retour, lors de cette expédition, en termes exubérants (1). Un autre passage de Ṭabarî laisserait croire que Dja'far devait aux vices du khalife le crédit dont il jouissait auprès de lui (2). La légende veut que Hâroûn, pour ne jamais se séparer de sa sœur 'Abbâsa et de Dja'far, ait marié ses deux favoris, mais à la condition formelle que jamais le mariage ne serait consommé; elle veut encore que la désobéissance des deux époux à cet ordre ait amené la catastrophe des Barmécides; nous verrons, dans un autre chapitre, ce qu'il faut penser de cette légende, fort ancienne, fort accréditée, acceptée comme vérité par des historiens de valeur, mais pleine d'invraisemblances.

Passionné pour la poésie et la musique, bon musicien lui-même au dire d'Isḥâḳ Al-Mauṣilî, Dja'far fut le protecteur d'Ibrâhîm al-Mauṣilî et de son rival Ibn Djâmi', les plus célèbres musiciens de l'époque ; du poète 'Attâbî, dont il fut le défenseur auprès de Hâroûn (3) ; de Ma'bad, auquel il servit d'introducteur à la cour (4); de Moukhâriḳ, de Foulaiḥ, pour lequel il avait une grande admiration et qu'il recommanda à Ibrâhîm ibn Al-Mahdî (5). Ibrâhîm Al-Mausilî, se trouvant à Ḥîra avec Hâroûn et Dja'far, profita d'un moment où le khalife faisait la sieste pour se promener. Voyant un magnifique jardin, il demanda à le visiter. « Est-il à vendre ? — Oui. — Combien ? — Quatorze mille dinars. — Son nom ? — Chamârî. » Ayant fait des vers sur ce jardin, il les récita devant Hâroûn, qui lui fit donner

(1) *Chronicon.*, éd. De Goeje, III, 642.
(2) *Op. cit.*, III, 676.
(3) *Aghâni*, XII, 7.
(4) *Ibid.*
(5) *Op. cit.*, IV, 101.

la somme nécessaire à cette acquisition. Djaʿfar ajouta au don du khalife 5.000 dinars (1).

Hâroûn avait défendu à Ibrâhîm de chanter devant d'autres que lui, mais leva cette interdiction, à la prière de Djaʿfar (2). Le musicien Aboû Zakkâr Al-Aʿmâ ne voulut pas survivre à son protecteur et demanda à partager le supplice de Djaʿfar, à qui il devait tout (3). Djaʿfar protégea encore Aboû'l-ʿAtâhya, qu'il considérait comme le premier des poètes de son temps (4), et son émule Ibn Abî Omayya (5). Un autre poète, Mouslim ibn Walîd Al-Anṣârî, ayant perdu son protecteur Yazîd ibn Mazyad Ach-Chaibânî, vint à Bagdad. Recommandé à Djaʿfar par une esclave de ʿAbbâda, il devint le commensal du vizir, qui récompensa magnifiquement ses panégyriques (6).

Ibrâhîm ibn Al-Mahdî, frère de Hâroûn et musicien amateur célèbre, était l'ami de Djaʿfar, dont il faisait un grand éloge (7). Parmi les panégyristes de Djaʿfar on peut encore citer les poètes Achdjaʿ et Aboû Moḥammed Yazîdî.

Hâroûn avait envoyé à Djaʿfar malade son médecin Bakhtichoûʿ, le protégé de Yaḥyâ. Une fois guéri, Djaʿfar dit à Bakhtîchoûʿ : « Je veux que tu me choisisses un médecin habile, que j'honorerai et à qui je ferai du bien. — Je ne connais pas de médecin plus habile que mon fils Djibraïl, répondit Bakhtîchoûʿ. — Fais-le venir. » Djibrail étant venu,

(1) *Op. cit.*, VII, 11.
(2) *Op. cit.*, VII, 110.
(3) *Op. cit.*, XI, 54-55.
(4) *Op. cit.*, III, 131.
(5) *Op. cit.*, III, 169-170.
(6) Baranî, *Akhbâr-é Barmekiyân*, éd. de Bombay, 39-43.
(7) Sur Ibrâhîm ibn Al-Mahdî, frère de Hâroûn et compétiteur d'Al-Ma'moûn, poète et musicien amateur célèbre, voir l'intéressante étude de M. Barbier de Meynard : *Ibrahim, fils de Mehdi, fragments historiques, scènes de la vie d'artiste au troisième siècle de l'hégire* (*778-839 de notre ère*); apud *Journal asiatique*, 6e série, 1869, t. XIII, pp. 201-343.

Djaʿfar se plaignit à lui d'une maladie qu'il tenait cachée, et dont ce médecin le guérit en trois jours. Djaʿfar eut désormais la plus vive affection pour Djibrail (1).

Voici maintenant quelques anecdotes sur la générosité de Djaʿfar, le crédit dont il jouissait et sa magnanimité. D'après Moḥammed citant Djâḥith, Djaʿfar, montant un jour à cheval, ordonna à un serviteur de préparer 1.000 dinars pour Aṣmaʿî. Celui-ci, pendant la visite de Djaʿfar, essaya vainement de dérider son hôte, qui partit sans lui avoir fait de présent. Anas, secrétaire de Djaʿfar, demanda à son maître pourquoi il avait gardé les 1.000 dinars. — « J'ai déjà donné 100.000 dirhems à Aṣmaʿî, répondit Djaʿfar, et cependant on ne voit chez lui que loques et guenilles. A quoi bon lui faire un nouveau présent, puisqu'il ne montre pas son bonheur et, par suite, sa reconnaissance (2)? »

ʿAbd Al-Malik Al-Hâchîmî, proche parent de Hâroûn, se plaignait un jour à Djaʿfar, chez lequel il était entré au milieu d'une partie de plaisir. Le khalife lui était hostile ; ses créanciers le pressaient pour des dettes qui s'élevaient à un million de dirhems ; son fils enfin, malgré son âge, sa naissance et son mérite, n'était rien à la cour. Djaʿfar lui promit la faveur du khalife et le paiement de ses dettes. Quant à son fils, il aurait le gouvernement d'une province et épouserait une fille de Hâroûn. Personne ne voulut prendre au sérieux les paroles de Djaʿfar ; mais le lendemain ʿAbd Al-Malik obtenait, sur la demande du protégé du khalife, tout ce qui lui avait été promis par celui-ci (3).

Une haine réciproque existait entre Djaʿfar et un gouverneur d'Égypte, dont le nom ne nous a pas été conservé.

(1) Aboû'l-Faradj, *Moukhtaṣar*, éd. de Beyrouth, 226.
(2) Masʿoûdî, *Prairies d'or*, éd. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, VI, 367.
(3) Ibn Aṭ-Ṭikṭaḳâ, *Al-Fakhrî*, éd. Derenbourg, 284.

Un faussaire se présenta chez ce dernier avec une lettre supposée de Djaʿfar, le priant de faire bon accueil à un de ses amis désireux de voir l'Égypte. Croyant que le vizir lui était devenu favorable, le gouverneur reçut avec joie cet homme et le traita avec une grande déférence. Mais, au bout de quelques jours il eut des doutes sur l'authenticité de la lettre et l'envoya à Bagdad pour la faire examiner. L'intendant de Djaʿfar, après l'avoir regardée, la porta à son maître. Celui-ci, l'ayant lue, la montra à ses amis. « Elle est sûrement fausse, dirent-ils. — Comment alors punir le coupable ? dit Djaʿfar. » Divers châtiments furent proposés. « Il n'y a donc ici personne de raisonnable ! s'écria Djaʿfar. Il est bien heureux que quelqu'un se soit chargé de réconcilier deux anciens ennemis ! » Et il écrivit au gouverneur d'Égypte que la lettre était de lui.

Comblé de présents, le faussaire vint à Bagdad dans une situation des plus brillantes. Il se présenta en pleurant devant Djaʿfar et lui avoua sa faute. « Combien t'a donné le gouverneur d'Égypte ? demanda le vizir. — Cent mille dinars. — Reste chez moi, et je doublerai cette somme. » Cet homme resta dans la maison de Djaʿfar, qui lui donna les 100.000 dinars promis (1).

D'après un récit conservé par Al-Iṣfahânî, la célèbre chanteuse ʿOuraib était fille de Djaʿfar et d'une esclave nommée Fâṭima qui appartenait à ʿAbd Allâh ibn Ismâʿîl, amiral de Hâroûn. Djaʿfar voulut épouser Fâṭima, qu'il demanda à la mère de ʿAbd Allâh. Celle-ci donna son consentement ; mais Yaḥyâ s'opposa énergiquement à un tel mariage. « Épouseras-tu celle dont on ne connaît ni le père, ni la mère ? dit-il à Djaʿfar. Achète plutôt cent esclaves et renvoie-la ! » Djaʿfar renvoya alors Fâṭima.

Il lui donna une maison près de la porte d'Anbâr et

(1) *Op. cit.*, 284-287.

assura son existence (1). 'Abd Allâh fit donner une brillante éducation à 'Ouraib, qui étudia avec succès la grammaire, la calligraphie, la musique et le chant, et fut très recherchée à Bagdad, tant pour sa beauté que pour son talent comme femme poète et musicienne. Isḥaḳ Al-Mauṣilî la déclarait incomparable. Après la mort d'Al-Amîn (198 = 813), Al-Ma'moûn acheta 'Ouraib 100.000 dinars, et la faveur dont elle jouit auprès de ce khalife lui valut le surnom de « la Ma'mounide (2). »

On sait fort peu de chose sur les autres enfants de Dja'far. Les historiens disent seulement que Hâroûn les épargna lors de la proscription de leur famille, et la tradition veut que l'un d'eux, Mâlik, ait été l'aïeul du célèbre biographe Ibn Khallikân.

(1) *Aghânî*, XVII, 178. On a prétendu aussi que 'Ouraib était la fille de 'Abd Allâh ibn Ismâ'îl. Aboû'l-Mahâsin (cf. De Hammer, *Litteraturgeschichte der Araber*, III, 801-805, n° 1523) la fait naître à Anbâr en 131 (748), alors que Dja'far était né lui-même en 150 (767) ; cette date est donc erronée. C'est aussi à tort que Aboû'l-Mahâsin fait mourir 'Ouraib en 227 (841), puisque celle-ci aurait protégé Djaḥṭha, né en 224 (839) à ses débuts, et que l'*Aghânî* nous apprend qu'elle était très jeune, صغيرة, lors de la mort de Dja'far.

(2) المأمونية.

CHAPITRE VI

LES CAUSES DE LA CHUTE DES BARMÉCIDES

On a expliqué de bien des manières la disgrâce des Barmécides. Nous ne dirons rien de l'opinion qui l'attribue au mariage de Dja'far et de 'Abbâsa et à ses conséquences, les faits sur lesquels elle se base étant du domaine de la légende, comme on le verra plus loin. Pour beaucoup, elle proviendrait du pouvoir trop étendu que s'étaient arrogé les vizirs de Hâroûn, à leur faste et à leur importance. Pour d'autres, elle serait due à la libération de l'alide Yaḥyâ ibn 'Abd Allâh, à l'hostilité de Faḍl ibn Rabî' et de son protégé Zarâra ibn Moḥammed, aux intrigues et aux calomnies des courtisans de Hâroûn (1). On a enfin voulu attribuer cette catastrophe à des motifs religieux.

Au fond, la vraie cause de la chute des Barmécides fut le pouvoir trop étendu qu'ils avaient pris peu à peu. Pendant les dix-sept premières années de son khalifat (2), Hâroûn ne fut maître que de nom. Au début, sa mère Kheïzourân et Yaḥyâ ibn Khâlid exercèrent le pouvoir ; après la mort de Kheïzourân (173 = 789-790) Yaḥyâ, soit seul, soit

(1) Parmi ceux-ci, les fils de Ḳaḥṭaba, oncle maternel de Dja'far, se montrèrent les plus acharnés, dit Ibn Khaldoûn. D'après le même historien, les courtisans employèrent contre les Barmécides les poètes et les musiciens.

(2) La domination des Barmécides dura exactement dix-sept ans, sept mois et quinze jours. Mas'oudî, *Prairies d'or*, éd. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, VI, 328.

secondé par ses fils Faḍl et Dja'far, fut le véritable chef de l'État. En 178 (794) il en devenait le maître absolu, tous les pouvoirs lui ayant été remis par le khalife. Celui-ci ne pouvait disposer à son gré des richesses de l'État, accaparées par les Barmécides. Les parents et les créatures de Yaḥyâ, dit Ibn Khaldoûn, occupaient tous les postes importants ; vingt-cinq Barmécides étaient revêtus des premières dignités, soit civiles, soit militaires, de la cour abbaside et tenaient à l'écart quiconque n'était pas des leurs. Les rois leur envoyaient des présents et avaient pour eux autant, sinon plus de considération que pour le khalife lui-même.

Le faste des Barmécides humiliait Hâroûn. Ismâ'îl ibn Moûsâ Al-Hâchimî, qui fut témoin de leur catastrophe et dont Yaḥyâ ibn Aktham Al-Ḳâḍî a conservé le récit (1), se trouvait un jour avec Hâroûn partant pour la chasse. « As-tu jamais vu quelque chose d'aussi somptueux que ma suite ? dit Hâroûn. — Rien ne saurait être comparé à la suite de Dja'far ibn Yaḥyâ, répondit Ismâ'îl. » Le khalife garda le silence. Peu après, Dja'far et sa suite venaient rejoindre Hâroûn, qui, visiblement mécontent, n'adressa pas la parole à son vizir. A ce moment survint Zarâra ibn Moḥammed, qui s'extasia sur le faste des Barmécides. Le khalife lui dit, d'un air soucieux : « Seuls les hommes faibles ne sont pas libres (2) ! » On traversa plusieurs villages dans lesquels se trouvaient des maisons de campagne, des jardins et des pavillons d'un luxe inouï. Questionnés, les habitants répondirent que tout cela était aux Barmécides. « Nous nous sommes trahis nous-mêmes, dit Hâroûn furieux, en faisant tout pour accroître la puissance et l'opulence des Barmécides. Maintenant, les voici au faîte des grandeurs ;

(1) Yezdî, *Tarîkh*, 37-42.

(2) انما العاجزين لا يستبد. *Ibid.*, 37. Cf. Ṭabarî, *Chronicon*, éd. De Goeje, III, 1325.

قال يا اسماعيل قلت نعم يا امير المومنين قال
انظر الى البرامكة اغنيناهم وافقرنا اولادنا واخملنا
اراهم قلت في نفسي بلية والله ثم قلت
لماذا يا امير المومنين فقال لاني لم اعرف لاولادي
ضيعة من ضياع البرامكة على طريق واحد على قرب
هذه المدينة فكيف ما هو لهم عن ذلك على غير هذه
الطريق في ساير البلدان قلت يا امير المومنين
ان البرامكة عبيدك وخدمك والضيعات واموالهم
وكلما يملكونه لك فنظر الي نظرة جبار عنيد وقال
ما عد البرامكة بني هاشم الا عبيدهم وانهم هم الدولة
وان لا نعمة لبني العباس الا والبرامكة انعموا عليهم
بها قلت يا امير المومنين انت اكرم من ذلك
فقال اني اريد ان تكتم هذا الامر فانه ما علم به احد
غيرك ومتى بلغهم مني ما جرى علمت ما افشاه الا انت
فقلت له يا امير المومنين اعوذ بالله ان يكون مثلي
يفشي سرك قال وكان هذا اول ما ظهر
من امر البرامكة ثم ودعته وانصرفت في ايقاع الحيلة
فلما كان من الغد توجهت اليه وجلست بين يديه
وكان محله يشرف على الدجلة من شرقي مدينة
دار السلام ودار جعفر من الجانب الغربي وكانت
المراكب من جميع الاصناف من قايد وامير وعامل

Al-Itlîdî, « Avertissement aux humains sur ce qui advint aux Barmécides avec les fils de ʿAbbâs ».

Manuscrit arabe 2108 de la Bibliothèque Nationale, datant de la fin du XVII[e] siècle, folio 102 recto.

(Griefs de Hâroûn Ar-Rachîd contre les Barmécides.)

qui saurait évaluer leurs richesses ! — Mais, objecta Ismâ'îl, tout cela vient du khalife et est sa propriété; pourquoi donc s'en plaindre ? Il faudrait plutôt se réjouir en voyant une telle opulence, car les fils de Barmek ne sont que les créatures et les esclaves du khalife. » Ces flatteries achevèrent d'exaspérer Hâroûn, qui reprocha à Ismâ'îl de prendre la défense de ses vizirs : le khalife n'était-il pas réduit à vivre de leurs dons (1)? Ismâ'îl se tut. De retour au palais, Hâroûn lui défendit, avec les menaces les plus terribles, de ne rien répéter de ce qu'il avait dit des Barmécides.

Dja'far, continue Ismâ'îl, était détesté de son père et de ses frères. Yaḥyâ, Faḍl, Moûsâ et Moḥammed étaient les amis de quiconque haïssait Dja'far. On prétendait que des projets de révolte avaient été découverts : Dja'far, à l'insu de son père et de ses frères, avait pris dans le trésor public des sommes considérables pour les remettre au fils de 'Abd Al-Malik ibn Ṣâliḥ, qui cherchait à détrôner Hâroûn. Enfin, une lettre de Yaḥyâ ibn Khâlid à l'alide Yaḥyâ ibn 'Abd Allâh, interceptée par 'Alî ibn 'Îsâ ibn Mâhân, avait été remise à Hâroûn, dont elle éveilla les soupçons.

Le lendemain de cet entretien, Ismâ'îl alla rendre ses devoirs à Hâroûn, qui lui ordonna d'aller à la porte du palais de Dja'far observer ce qui se passerait. Ce palais avait été construit tout récemment, et Ismâ'îl fut ébloui de sa magnificence (2). Il y avait à la porte une affluence

(1) مرا نان پاره ایشان دهند. Yezdî, *op. cit.*, 38.

(2) Le palais de Dja'far, d'après Ibrâhîm ibn Al-Mahdî, avait coûté près de vingt millions de dirhems. Une pareille profusion irrita fort Hâroûn; malgré les protestations de Dja'far qui prétendait avoir reçu du khalife bien plus que cette somme, et même le double. Ṭabarî, *Chronicon*, éd. De Goeje. III, 272-273. — Ibrâhîm ibn Al-Mahdî, voyant la somptuosité de cette demeure, eut des craintes pour Dja'far et l'engagea à éviter soigneusement tout ce qui pourrait exciter la jalousie de Hâroûn. Dja'far ne fit que rire de cet avertissement, mais Yaḥyâ en fut très alarmé. Baranî, *Akhbâr-é Barmekiyân*, éd. de Bombay, 117-118. Après le supplice de Dja'far, ce palais devint la propriété d'Al-Ma'moûn, dit Al-Khatîb Al-Baghdâdhî dans *l'Introduction*

extraordinaire, et tous ceux qui se rendaient chez le khalife commençaient par aller saluer Djaʿfar. Ismâʿîl revint rendre compte de sa mission. « Les Abbasides sont les esclaves des Barmécides ! dit Hâroûn, et telle est leur pensée secrète (*Zamîr*), en dépit de leurs protestations ». A ce moment survint Djaʿfar. Le khalife feignit une grande joie en le voyant, le traita avec considération et le renvoya avec de riches présents. Ismâʿîl, qui avait gardé le silence pendant toute la durée de la visite de Djaʿfar, sortit avec celui-ci, tout heureux de la confiance de Hâroûn et des secrets qu'il avait pénétrés.

Un Arabe éloquent, beau et instruit, Zarâra ibn Moḥammed Al-ʿArabî, vint à la cour de Bagdad, recommandé au khalife par Faḍl ibn Rabîʿ. Les courtisans, heureux de voir un rival aux Barmécides, lui firent le meilleur accueil et l'aidèrent de leur mieux. Au bout de quelque temps Zarâra avait réussi à supplanter Djaʿfar.

Un jour que Hâroûn avait confié un secret à Zarâra, Djaʿfar, qui était sorti avec le nouveau favori du khalife,

topographique à l'histoire de Bagdâdz (p. 54 de la traduction). Notre regretté ami Georges Salmon, qui a traduit l'ouvrage d'Al-Khatîb, a noté un certain nombre de propriétés des Barmécides. Ceux-ci avaient un grand nombre d'immeubles sur les deux rives du Tigre, dont l'habitation principale de Khâlid et de Yaḥyâ à la porte de Baradân, dans la Chammâsiya ; le palais de l'Argile, *Ḳasrât Tîn*, construit par Yaḥyâ dans la Chammâsiya ; le palais de Djaʿfar, déjà nommé, et où Yaḥyâ aussi habita, en face du Khould, sur le futur emplacement du Tâdj (au Boustân Moûsâ, dit Ibn Ṭaifoûr, voir *op. cit.*, p. 54). Il sera plus loin question du quartier d'Al-Barâmika et de la localité de Beramké voisine de Damas. A Bagdad on trouvait encore les *soûḳs* de Yaḥyâ et de Djaʿfar, et le *Nahr Faḍl* « canal de Faḍl » ; la place de Khâlid, سويقة خالد près de la porte des Chammâsiya, dont parle Yâḳoût (*Geogr. Wörterbuch*, éd. Wüstenfeld, III, 200 ; se reporter aussi au bel ouvrage de M. G. Le Strange, *Bagdad during the Abbasid Caliphate*, 200 et 206). En dehors de Bagdad, les Barmécides possédaient à Baṣra le château de Saiḥân, سيحان, et, à l'est de Balkh, l'important village de Râven (Yâḳoût, *op. cit.*, II, 742). A Balkh il y avait une porte de Yaḥyâ ; à Boukhara, une porte de Faḍl. Nous avons déjà parlé de la « coupole des Barmécides » au chapitre IV.

lui demanda : « Que t'a dit aujourd'hui l'émir des croyants ? Beaucoup de secrets. — Lesquels ? » Zarâra refusa énergiquement de les divulguer, et Djaʿfar, irrité, dit que les paroles du khalife ne devaient pas lui être cachées. Zarâra protesta : avait-il jamais demandé compte à Djaʿfar de ses entretiens avec Hâroûn ? Djaʿfar ne répliqua pas, et quitta le nouveau favori du khalife, le laissant dans une grande inquiétude. Celui-ci, craignant que Djaʿfar ne fût allé se plaindre à Hâroûn, envoya un esclave prendre des renseignements. Djaʿfar était rentré chez lui sans retourner chez le khalife, revint bientôt dire l'esclave. Zarâra, plein de joie, l'affranchit aussitôt et courut au palais de Hâroûn, où il eut beaucoup de peine à pénétrer. Admis enfin, il se confondit en marques de respect. « Quelle chose t'amène ? » demanda le khalife. Zarâra raconta alors sa discussion avec Djaʿfar, qu'il dépeignit comme un homme violent et dangereux, et dit ses inquiétudes. Hâroûn rassura son favori : il n'avait rien à craindre de ce rebelle, qui avait encouru sa colère et serait décapité tôt ou tard.

Djaʿfar évita Zarâra pendant quelque temps. Puis il pria les chambellans de Hâroûn d'interdire l'accès du palais à son rival, et fit courir le bruit que celui-ci était dangereusement malade. Zarâra, ainsi écarté, crut que le khalife lui était hostile, et Djaʿfar profita de cette situation pour obtenir de nouveau les faveurs du khalife. Un ou deux mois se passèrent. Djaʿfar dit à Hâroûn que Zarâra était mort. Le khalife eut des doutes ; mais les courtisans, qui craignaient Djaʿfar, confirmèrent les dires de celui-ci.

Un ami de Zarâra lui apprit ce qui s'était passé, et tous deux se concertèrent pour déjouer les intrigues de Djaʿfar. Zarâra choisit, pour se montrer au khalife, le jour où celui-ci devait aller à la chasse. Il fit construire un tombeau sur le passage de Hâroûn, s'y enferma et attendit. Le khalife étant venu, Zarâra sortit de sa cachette. « Qui es-tu ? demanda Hâroûn stupéfait. — Je suis un des serviteurs de

l'émir des croyants, nommé Zarâra. — Mais tu étais mort! — Oui, j'étais mort; mais Allâh m'a permis de ressusciter pour apprendre à l'émir des croyants de quels mauvais procédés j'ai été victime. » Hâroûn fit donner un cheval à Zarâra, rentra avec lui au palais et lui témoigna dès lors la plus grande bienveillance. Les Barmécides eurent peu d'ennemis aussi acharnés que ce rival de Dja'far (1).

Faḍl ibn Rabî', chambellan de Hâroûn, contribua largement, par sa malveillance et ses calomnies, à la chute des Barmécides. Il était surtout l'ennemi de Dja'far, qui lui avait fait un affront devant Hâroûn (2).

De son côté, 'Alî ibn 'Îsâ ibn Mâhân, qui avait obtenu le gouvernement du Khorassan malgré les efforts de Yaḥyâ, répandait bien des calomnies contre les Barmécides (2), dont l'orthodoxie était suspecte. Tantôt on les accusait d'être restés attachés à l'ancienne religion de la Perse, tantôt on les disait athées ou hérétiques. Un théologien de Raḳḳa, Aboû Rabî'a Moḥammed ibn Abî'l-Laïth, homme fort dévot, écrivit à Hâroûn : « Que fera, au jour de la résurrection, le khalife qui a livré l'empire des croyants aux Barmécides, qui sont des athées? » Hâroûn ayant parlé de cette lettre à Yaḥyâ, celui-ci répondit : « Aboû Rabî'a est un homme hypocrite et médisant, fourbe et sans religion. » Le détracteur des Barmécides fut mis en prison, mais ses assertions avaient produit beaucoup d'impression sur Hâroûn qui, à partir de ce moment, ne cessa de s'informer des pratiques religieuses

(1) Yezdî, *Tarîkh*, dans Ch. Schefer, *Chrest. persane*, II, pp. 49-58 des notes. On trouve un récit analogue dans Baranî, *Akhbâr-é Barmekiyân*, éd. de Bombay, 27-29. Baranî nomme Zarâra ذراوة, *Dharâwa*.

(2) Baranî, 154-155.

(3) *Ibid.*, 156-157.

MONNAIES FRAPPÉES AUX NOMS DES BARMÉCIDES

I

Monnaie d'argent au nom de Yaḥyâ frappée à Moḥammediya en 173 (789-790), et conservée au British Museum (Stanley Lane Poole, *Catalogue*, I, pl. V, n° 193).

2

Monnaie d'or inédite au nom de Dja'far, frappée en 184 (800-801), et conservée au Bristish Museum (Stanley Lane Poole. *Catalogue*, I, 66, n° 152).

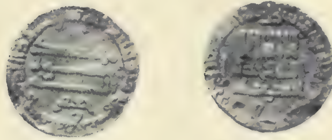
3 et 4

Monnaies d'argent au nom de Dja'far, trouvées récemment à Bagdad et faisant partie de la collection de M. le colonel Allotte de la Fuÿe : 3, Bagdad, 177 (793-794); — 4, Moḥammediya, 181 (797-798). Des exemplaires de ces monnaies, conservés au Bristish Museum, ont été décrits par M. Stanley Lane Poole dans son *Catalogue* sous les numéros 212 (monnaie 3) et 197 (monnaie 4).

1



2



3



4



de ses vizirs. Leurs ennemis, qui les épiaient, dénigraient tous leurs actes (1).

Hâroûn avait fait jeter en prison l'alide Yaḥyâ ibn ʿAbd Allâh et ordonné à Djaʿfar, qui en avait la garde, de le faire mettre à mort. « Un homme tel que toi me fera mourir au mépris de tous les serments ! » dit le prisonnier à Djaʿfar. Celui-ci, touché, lui offrit la liberté. « A quoi bon, puisque je serais repris. » Djaʿfar fit alors conduire Yaḥyâ ibn ʿAbd Allâh en lieu sûr. Faḍl ibn Rabîʿ, ayant appris ces faits, en informa le khalife, qui demanda à Djaʿfar des nouvelles de son prisonnnier. Djaʿfar dut avouer ce qu'il avait fait. Hâroûn, dissimulant sa colère, feignit de l'approuver (2), mais chercha à découvrir la retraite de l'alide. Apprenant

(1) Tabarî, *Chronique,* trad. Zotenberg, IV, 463. — Dans le texte arabe (éd. De Goeje, III, 668-669), Aboû Rabîʿa reproche à Yaḥyâ d'avoir trop de pouvoir ; il devient arrogant et n'est d'aucune utilité au khalife. — Baranî a conservé l'anecdote suivante. Après la chute des Barmécides, un homme du peuple s'écria devant Faḍl : « La louange soit à Allâh ! nous avons vu les Barmécides dans la misère et l'affliction ! — Quel mal t'ai-je donc fait, moi, mon père ou mon frère, dit Faḍl, pour que tu montres une telle joie en nous voyant dans le malheur ? » Cet homme déclara que personnellement il n'avait aucun grief contre les Barmécides, mais que la rumeur publique les accusait d'être athées ou hérétiques (*Akhbâr-é Barmekiyân,* éd. de Bombay, 125-127). Toutes ces accusations sont-elles fondées ? Si un certain nombre de témoignages font des Barmécides de mauvais Musulmans, des athées ou des Zoroastriens attachés à l'ancien culte de la Perse, d'autres, bien plus nombreux, se portent garants de leur orthodoxie et de leur piété. Quoi qu'il en soit, M. Barthold estime que les croyances musulmanes s'affaiblirent alors qu'ils étaient au pouvoir. « Ce qui suffit à prouver que la chute des Barmakides coïncida avec un retour aux pures traditions de l'Islam, dit-il, c'est qu'à partir de 187 les monnaies nouvellement frappées cessèrent de porter le nom du khalife ou des héritiers du trône, comme l'usage s'en était établi depuis al-Mahdî. » (Article *Barmakides* dans *l'Encyclopédie de l'Islam,* 11e livraison, p. 683.) Par une bizarre ironie, les Barmécides, considérés par certains, au temps de leur puissance, comme un danger pour l'orthodoxie sunnite, sont devenus, dans des légendes qui ont cours en Perse, les ennemis du Chiisme. On les accuse d'avoir contribué à la fin du septième imam, Moûsâ Kâzem, mort de façon tragique sous le khalifat de Hâroûn : sa malédiction, ajoutent ces mêmes légendes, aurait amené leur ruine.

(2) Ṭabarî, *Chronicon,* éd. De Goeje, III, 669-671. — Trad. Zotenberg, IV, 664.

que celui-ci était en Khorassan, il envoya aussitôt dans cette province ʿAlî ibn ʿÎsâ ibn Mâhân.

A partir de ce moment, le khalife se montra d'une grande froideur avec son vizir Yaḥyâ et Djaʿfar. Le premier étant entré un jour chez le khalife sans en avoir demandé la permission, celui-ci lui rendit à peine son salut et, s'adressant à Djibrail ibn Bakhtichoûʿ, se dit fort choqué de voir son vizir entrer de la sorte. Yaḥyâ s'excusa aussitôt: il lui était autrefois permis d'entrer sans autorisation. Il ignorait que cela avait fini par déplaire au khalife, et désormais il se tiendrait au deuxième ou au troisième rang parmi les visiteurs. Hâroûn, honteux, ne répondit pas (1). Il donna l'ordre aux *ghilmân* de ne plus se lever quand son vizir entrerait, et celui-ci dut leur répéter plusieurs fois ses ordres pour en être obéi. Très affecté du changement du khalife, Yaḥyâ n'osa cependant pas demander son congé (2).

On prêtait à Moûsâ ibn Yaḥyâ des projets de révolte. « Bien des personnes, vint dire un de ses parents au khalife, le regardent comme le véritable *imâm* et prélèvent pour lui le cinquième de leurs biens. » Hâroûn attacha une grande importance à ces paroles et récompensa le dénonciateur.

Yaḥyâ ibn ʿAbd Allâh, repris, fut envoyé à Baṣra et mis à mort. Rassuré de ce côté, Hâroûn se tourna contre les Barmécides (3).

(1) Ṭabarî, *Chronicon*, éd. De Goeje, III, 668.
(2) Ṭabarî, *Chronique*, trad. Zotenberg, IV, 466.
(3) *Ibid.*

CHAPITRE VII

LA CHUTE DES BARMÉCIDES

En 186 (802), Hâroûn fit le pèlerinage avec les Barmécides (1). Moûsâ ibn Yaḥyâ a raconté qu'il entendit son père, faisant le *ṭawâf* autour de la Kaʿba, gémir sur ses fautes et supplier Allâh de l'en punir plutôt dans ce monde que dans l'autre (2). D'après Aḥmad ibn Al-Ḥasan ibn Ḥarb, Yaḥyâ demandait en grâce que les épreuves qui menaçaient sa famille n'atteignissent que lui. « Plutôt ma mort, s'écriait-il, que la mort de mon fils Faḍl (3) ! »

Après avoir passé par Raḳḳa, il arriva à Anbâr, et séjourna quelque temps dans le faubourg de ʿOumr avec ses fils Al-Amîn et Al-Ma'moûn. Faḍl fut logé chez Al-Amîn, Djaʿfar chez Al-Ma'moûn, Yaḥyâ chez son secrétaire ʿAlî ibn ʿÎsa, et Mohammed chez Ibn Noûḥ. Le lendemain de son arrivée, Hâroûn donna à Faḍl une robe et un collier d'honneur (4). Il avait eu précédemment une discussion avec Moûsa, mais semblait satisfait des explications de celui-ci.

Les Barmécides, comblés d'attentions par le khalife,

(1) A l'exception des Barmécides, les vizirs ne faisaient le pèlerinage qu'à leur sortie de charge. Ibn Aṭ-Ṭiḳṭaḳâ, *Al-Fakhrî*, éd. Derenbourg, 402.
(2) Ṭabarî, *Chronicon*, éd. De Goeje, III, 674.
(3) *Op. cit.*, III, 674-675.
(4) *Ibid.*, 675.

crurent avoir retrouvé leur ancienne influence. Mais le drame était proche et devait commencer par l'exécution d'un familier des Barmécides. Hâroûn fit décapiter Anas ibn Abi Chaikh, secrétaire de Dja'far, le matin du jour où celui-ci fut mis à mort. Après avoir échangé quelques mots avec Anas, il tira une épée cachée sous un coussin et ordonna à Ibrâhîm ibn 'Othmân ibn Nahîk de lui trancher la tête. Puis il récita un vers composé à l'avance sur cette exécution :

« L'épée a été transportée du désir de frapper Anas;
« L'épée regardait à la dérobée, et les destins attendaient. »

Il s'écria ensuite : « Qu'Allâh ait pitié de 'Abd Allâh ibn Maṣ'ab ! » D'après Ṭabarî 'Abd Allâh ibn Maṣ'ab, l'un des clients des Barmécides, était gagné à Hâroûn, à qui il avait dénoncé Anas comme athée. Anas, pour se venger, tua 'Abd Allâh (1).

La mort de Dja'far, arrivée le samedi dernier de moḥarram, selon les uns, ou premier de ṣafar, selon les autres, de l'année 187 (28-29 janvier 803), a été racontée de plusieurs manières. Mais les historiens s'accordent à dire que Hâroûn, au retour du pèlerinage, affecta de traiter les Barmécides et surtout Dja'far avec la plus grande bienveillance. Tout, dans ses actes, semble indiquer qu'il chercha à cacher ses projets jusqu'au dernier moment.

D'après Bachchâr At-Tourk conservé par Kermânî (2), le khalife alla à la chasse avec Dja'far la veille du jour où fut exécuté celui-ci; il lui prodigua des témoignages d'amitié et essaya de dissiper ses inquiétudes.

Kermânî dit que Yaḥyâ, le même jour, alla chez Hâ-

(1) تلمظ السيف من شوق الى انس
فالسيف يلحظ والاقدار تنتظر
(*Ibid.*, 681.)

(2) *Ibid.*, 673-674.

roûn et eut avec lui un long entretien sur les affaires de l'État. En sortant, il dit aux quémandeurs (*li'n-nâs*), qui attendaient la réponse du khalife, que celui-ci leur accordait ce qu'ils demandaient et chargeait Aboû Ṣâliḥ Yaḥyâ ibn 'Abd Ar-Raḥmân d'exécuter ses ordres (1).

La nuit du samedi dernier de moḥarram, dit Faḍl ibn Solaimân ibn 'Alî (2), Hâroûn ordonna à son eunuque Aboû Hachim Masroûr et à Aboû 'Iṣma Sâlim ibn Ḥammâd de prendre avec eux quelques hommes sûrs et de cerner la maison de Dja'far, qu'ils lui amèneraient. Masroûr et Sâlim trouvèrent Dja'far en partie de plaisir, ayant avec lui le fils de Bakhtichoû' et le chanteur aveugle Aboû Zakkâr Al-Kalwadhânî (3), qui chantait à ce moment :

« Ne t'attarde donc pas, car la mort, venant au matin ou au soir, atteindra tout homme (4). »

Ils le saisirent brutalement, le lièrent avec une corde qui servait d'entrave à un âne et l'amenèrent à la maison du khalife, qui le fit aussitôt décapiter. 'Alî ibn Abî Sa'îd dit que Masroûr, dont il tient ces détails, entrant chez Dja'far, lui dit qu'Allâh l'avait frappé et qu'il devait se résigner à la volonté divine. Épouvanté, Dja'far se jeta aux pieds de Masroûr et le supplia de différer l'exécution : le khalife était ivre et il ne fallait pas se hâter d'exécuter des ordres que, revenu à la raison, il regretterait. Masroûr consentit et alla consulter Hâroûn. Celui-ci, après l'avoir accablé d'injures, lui dit : « Si tu ne me rapportes pas la tête de Dja'far, j'enverrai des gens qui prendront d'abord la tienne, puis celle de Dja'far. » Masroûr dut obéir. D'après

(1) *Op. cit.*, 681.
(2) *Ibid.*, 678.
(3) *Ibid.*, 675.
(4) فلا تبعد فكل فتى سيأتى
عليه الموت يطرق اويغادى

une autre version, Djaʿfar demanda en grâce qu'il lui fût permis de voir le khalife, mais Hâroûn répondit : « Il sait bien que, si je le regardais, je n'aurais plus le courage de le tuer (1). »

D'après Masʿoûdî (2), le khalife, après avoir passé la journée dans les fêtes et les plaisirs avec Djaʿfar, fit appeler son eunuque Yâsir dit Rikhla, et lui dit qu'il allait lui confier une mission que seul il était capable de remplir : sa désobéissance entraînerait un châtiment terrible. Yâsir protesta de son dévouement, assurant qu'il n'hésiterait pas à donner sa vie. « Tu vas aller chez Djaʿfar ibn Yaḥyâ, reprit Hâroûn, et, quelle que soit la situation dans laquelle tu le trouveras, tu me rapporteras sa tête. — J'aimerais mieux mourir, » dit Yâsir consterné. Le khalife lui ayant imposé silence, Yâsir partit. Il trouva Djaʿfar dans les plaisirs et lui fit part de l'ordre qu'il avait reçu. « C'est une plaisanterie? — Jamais l'Émir des croyants n'a été aussi sérieux. — Alors il est ivre ! — Non. — Si jamais je t'ai rendu service, dit alors Djaʿfar à Yâsir, tu iras dire à l'Émir des croyants que ses ordres ont été exécutés. S'il en a du regret, tu m'auras sauvé la vie ; dans le cas contraire, tu exécuteras ses ordres dès le lendemain. — Cela est impossible. — Je te suivrai alors, et je me placerai de manière à entendre sa réponse. » Yâsir accepta. Hâroûn, furieux, lui ordonna d'apporter sur-le-champ la tête de Djaʿfar. Ayant fait placer cette tête devant lui, il énuméra longuement les griefs qu'il avait contre son ancien favori, puis fit décapiter Yâsir, disant qu'il ne pouvait supporter la vue du meurtrier de Djaʿfar. La même nuit, il fit dire à Aṣmâʿî qu'il avait fait quelques vers et désirait les lui montrer. Aṣmâʿî étant venu, Hâroûn lui récita :

(1) *Ibid.*
(2) *Prairies d'or*, éd. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, VI, 395-398.

« Si Dja'far avait redouté la mort, un coursier rapide, bridé pour le voyage, eût sauvé sa vie.

« Pour éviter le trépas, il eût pu trouver un abri inaccessible à l'aigle chargé d'années.

« Mais, son heure étant venue, aucun astrologue n'aurait été assez habile pour conjurer son destin (1). »

D'après Yezdî (2), Hâroûn envoya Masroûr dire à Dja'far de venir en toute hâte dépouiller avec lui le courrier qui venait d'arriver du Khorassan. Masroûr devait, sous divers prétextes, faire éloigner toutes les personnes de la suite de Dja'far, qui, une fois seul, serait introduit dans une *ḳoubba* pour y être décapité. Sa tête devait être apportée au khalife, et tout cela devait être exécuté avec promptitude et dans le plus grand secret : Masroûr en répondait sur sa tête.

Dja'far, à qui Masroûr avait parlé avec le plus grand respect, n'eut aucune défiance. Il mit ses vêtements d'apparat et se rendit chez le khalife. Les personnes de sa suite ayant été successivement écartées, il fut pris d'inquiétude, et dit que l'on ne pouvait rien contre le destin. Cinquante hommes apostés par Masroûr le firent descendre de cheval pour l'introduire dans la *ḳoubba*, où le tapis et l'épée avaient été apportés ; cinquante autres assassins se tenaient à proximité. Le reste du récit de Yezdî se rapproche sensiblement de celui de Mas'oûdî. Dja'far, après avoir vainement imploré Masroûr, fut décapité, et sa tête portée au khalife qui, pris de remords, pleura, mais, un instant après, éclata en imprécations contre son ancien favori,

(1) لو ان جعفر هاب اسباب الردى * لنجا بمهجته طمرّ ملجم
ولكن من حذر المنون بحيث لا * يسموا اليه به العقاب القشعم
لكنّه لمّا تقارب وقته * لم يدفع الحدثان عنه منجّم

(2) *Tarîkh*, 45-49.

dont il frappa la tête d'une baguette, et ordonna d'enlever le cadavre avec mille marques de mépris. Tous ceux qui avaient pris part à l'exécution furent massacrés et leurs corps jetés dans le Tigre : le khalife ne voulant pas laissé la vie à ceux qui avaient pénétré ses secrets. Les serviteurs de Dja'far furent également massacrés. Après avoir pris des mesures rigoureuses contre les Barmécides, Hâroûn alla à la prière du matin. Personne ne connaissait encore les événements de cette nuit.

Le chanteur Aboû Zakkâr, dit le *Kitâb al-Aghânî* (1), demanda avec instance à partager le sort de son protecteur. « Dja'far, dit-il à Masroûr, a été mon bienfaiteur, et il m'est trop dur de lui survivre. » Hâroûn chargea Masroûr de s'informer de ce que Dja'far donnait à son protégé : il lui continuerait le même traitement, pour se l'attacher. D'après une autre version (2), le khalife ordonna à Masroûr d'exaucer le désir d'Aboû Zakkâr.

La nuit de l'exécution de Dja'far, Hâroûn ordonna de cerner les maisons des Barmécides, de leurs alliés, de leurs affranchis et de leurs clients. Aucun n'échappa. Yaḥyâ fut gardé prisonnier dans la maison qu'il occupait, et Faḍl dans une maison proche de la demeure de Hâroûn. Leurs biens furent saisis. Radja', eunuque du khalife, fut envoyé à Raḳḳa pour y confisquer tout ce qui appartenait aux Barmécides, à leurs parents, à leurs amis et à tous ceux qui dépendaient d'eux. Le matin venu, Hâroûn donna l'ordre à Chou'ba Al-Khaffânî, Harthama ibn A'yan, Ibrâhîm ibn Ḥâmid Al-Marwarroudhî et à quelques autres personnes de confiance, dont était Masroûr, d'amener le cadavre de Dja'far à la maison qu'habitait celui-ci, en at-

(1) XI, 54-55.
(2) *Ibid.*, VI, 213.

tendant de l'envoyer à Bagdad. Ibrâhîm ibn Ḥâmid eut la garde de Faḍl et de ses biens; Yaḥyâ ibn ʿAbd Ar-Raḥmân, Rachîd Al-Khâdim et Harthama ibn Aʿyan furent les gardiens de Yaḥyâ ibn Khâlid et de son fils Moḥammed. Zobaida bint Mounîr, mère de Faḍl, Danânîr, l'affranchie de Yaḥyâ, et plusieurs esclaves partagèrent leur captivité.

Ibn Châhik As-Sindî Al-Ḥarâchî avait été envoyé en toute hâte à Bagdad pour y cerner les maisons des Barmécides, — celle de Moḥammed ibn Khâlid exceptée. Hâroûn lui écrivit d'exposer la tête de Djaʿfar sur le Pont du milieu (1) et de partager son cadavre en deux morceaux, qui seraient mis en croix sur le Pont d'en haut (2) et le Pont d'en bas (3). Ces dépouilles restèrent ainsi exposées jusqu'au moment où Hâroûn partit pour le Khorassan : il ordonna alors à Ibn Châhik de les brûler (189 = 805) (4).

Quelques jeunes enfants de Faḍl, Djaʿfar et Moḥammed ibn Yaḥyâ furent amenés au khalife, qui leur laissa la vie. Il fit également grâce à Moḥammed ibn Khâlid, à qui il avait des obligations et qui conserva sa faveur, à ses femmes et à ses enfants. Furent encore épargnées Zobaida bint Mounîr, Ḥabâ bint Yaḥyâ et l'une de ses sœurs (5). D'après

(1) الجسر الاوسط.

(2) الجسر الاعلى.

(3) الجسر الاسفل.

(4) Dinawarî, *Kitâb al-Akhbâr aṭ-tiwâl*, éd. Guirgass, 387. — Ibn Ḳotaiba, *Kitâb al-Maʿârif*, éd. Fleischer, 193-194. D'après Ṭabarî (*loc. cit.*), Ibn Châhik ramassa du bois et des broussailles pour brûler les restes de Djaʿfar, qui furent consumés en un instant. Ibn Aṭ-Ṭiḳṭaḳâ prétend que dans les comptes du palais de Haroûn on trouvait 400.000 dinars pour les présents faits à Djaʿfar. Dans les comptes de la dernière année on voyait une dépense de dix *ḳirâts* de naphte et d'étoupes pour brûler le corps de Djaʿfar. *Al-Fakhrî*, éd. Derenbourg, 290.

(5) Yezdî, *Tarîkh*, 51. Le texte porte par erreur محمد بن يحيى, pour محمد بن خالد et فضل بن عبيد الله pour فضل بن يحيى.

Baranî, la mère de Yaḥyâ et celle de Djaʿfar échappèrent aussi à la proscription des Barmécides. Hâroûn assura leur existence et, répondant à une lettre de la mère de Djaʿfar, lui assura que, s'il avait fait mettre à mort son fils, c'était pour le punir de sa trahison (1).

Faḍl, Moḥammed et Moûsâ, fils de Yaḥyâ, et Aboû'l-Mahdî, son gendre, furent laissés à la garde de Harthama ibn Aʿyan jusqu'au moment où le khalife quitta Raḳḳa (2). Envoyés d'abord au Dair Ḳâ'im Al-Aḳṣâ, ils furent, à la suite de dénonciations, enfermés dans la Prison des Athées et soumis à un régime plus rigoureux encore. On rapporte que Faḍl, étant resté plusieurs jours sans prendre de nourriture, Hâroûn vint lui rendre visite et l'engagea à prendre un repas avec lui. « Djaʿfar m'a trahi, lui dit-il ; j'ai été obligé de le faire mettre à mort et d'enlever aux siens leurs titres et leurs richesses. » Mais Faḍl lui ayant reproché sa cruauté en termes énergiques, Hâroûn se retira plein de confusion.

Baranî rapporte un fait analogue, disant que Moûsâ ibn Yaḥyâ resta six jours sans manger (3).

D'après Yezdî, 1.200 femmes, enfants, alliés, affranchis, ou clients des Barmécides furent mis à mort, et le mas-

(1) *Akhbâr-é Barmekiyân*, éd. de Bombay, 129-133.

(2) Ṭabarî, *Chronicon*, éd. De Goeje, III, 680. Le traducteur persan de Ṭabarî prétend à tort que Hâroûn fit égorger en sa présence Faḍl, Moḥammed et Moûsâ. — *Chronique*, trad. Zotenberg, IV, 469. Après la catastrophe des Barmécides, dit Masʿoûdî, Hâroûn répétait souvent ces vers :

ان استهانتها اذا وقعت * لتقدرِ ما تعلو بها رتبُه

واذا بدت للنمل اجنحة * حتى يطير فقد دنا عطبُه

« Les dédains de la fortune sont proportionnés aux honneurs qu'elle avait d'abord accordés. — Lorsque la fourmi déploie ses ailes pour s'envoler, sa fin est proche. »

Prairies d'or, éd. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, VI, 406.

(3) *Akhbâr-é Barmekiyân*, éd. de Bombay, 133-136.

sacre dura trois jours (1). De tous ceux qui prirent part à ces exécutions, seuls Hâroûn et Masroûr revinrent. Tous leurs auxiliaires furent massacrés. Les richesses des Barmécides furent recherchées avec le plus grand soin, et toutes leurs maisons fouillées. Tout ce qu'on trouva, soit en argent, soit en objets précieux, fut porté au trésor. On s'efforça, par des menaces et des violences, d'arracher des aveux aux familiers et aux affranchis des Barmécides, et ces derniers furent jetés en prison (2).

(1) *Tarîkh*, 51.
(2) Baranî, *Akhbâr-é Barmekiyân*, éd. de Bombay, 116-117.

CHAPITRE VIII

LES CONSÉQUENCES DE LA CHUTE DES BARMÉCIDES

« La prospérité de l'empire, dit Mas'oûdî (1), décrut après la chute des Barmécides, et chacun put reconnaître combien l'administration de Rachîd était imparfaite et son gouvernement mauvais. » Faḍl ibn Rabî', chambellan de Hâroûn, qui avait largement contribué à la chute des Barmécides, devint vizir à la place de Yaḥyâ, qu'il fit regretter par sa mauvaise administration.

La conduite de Hâroûn fut généralement désapprouvée. « On disait que, s'il n'eût pas été question de sa sœur, tout ce qu'il aurait fait eût paru légitime, tandis que maintenant il s'est déshonoré par son mauvais procédé (2). » Il y eut dans la plupart des provinces des troubles et des révoltes, notamment en Khorassan, où Hâroûn dut aller lui-même rétablir l'ordre. Il prononça la harangue suivante à Kermânchâh : « Il y a eu des troubles en Occident et en Orient. L'Occident est pacifié, je saurai également pacifier l'Orient, quoique Yaḥyâ, fils de Khâlid, et sa famille ne

(1) *Livre de l'avertissement*, trad. Carra de Vaux, 444.

(2) Ṭabarî, *Chronique*, trad. Zotenberg, IV, 468. Il est question, dans ce passage, du prétendu mariage de Dja'far et de 'Abbâsa (voir le chapitre IX). Mais si le fait dont parle ici Ṭabârî est légendaire, les témoignages ne manquent pas pour confirmer ce qu'il dit du mécontentement provoqué par le coup de force de Hâroûn.

soient plus là ; mais, comme je n'avais personne à qui j'eusse pu confier cette mission, je suis venu moi-même. » — « On désapprouvait généralement ces paroles, dit le traducteur persan de Ṭabarî, et on disait que Hâroûn n'aurait pas dû manifester publiquement ses regrets et le besoin qu'il avait des Barmécides (1). »

L'antagonisme des races fut ravivé par cet événement, et Hâroûn, en désignant pour lui succéder, son fils Al-Amîn et, après celui-ci, Al-Ma'moûn, crut toutefois devoir diviser l'empire entre eux : le premier recevant l'Irak et la Syrie ; le second, fils d'une Persane, les provinces de l'Est : de la sorte, chaque partie de l'empire avait un chef se rattachant à elle par ses origines. On verra, du reste, qu'une fois Al-Maʿmoûn arrivé au pouvoir, les Barmécides rentrèrent en faveur (2).

Voici maintenant une anecdote, qui montrera combien la disgrâce de cette famille fut regrettée.

Hâroûn avait défendu aux poètes de composer des élégies sur les malheurs des Barmécides, mais cet ordre fut souvent enfreint. Un homme, que l'on avait surpris au moment où il récitait en pleurant des vers sur les malheurs de Yaḥyâ et de sa famille, fut amené devant Hâroûn. — Connaissait-il la défense du khalife ? — Oui, mais il demandait la permission de raconter son histoire. Hâroûn la lui donna.

Cet homme avait été l'un des secrétaires de Yaḥyâ, qui le pria un jour de lui donner à dîner chez lui. Fort embarrassé à cette demande, il pria son maître de lui accorder un an de délai. — C'est trop. — Quelques mois alors. — Soit.

Au jour convenu, Yaḥyâ, accompagné de ses fils Faḍl et Djaʿfar, et de quelques intimes, se présenta chez son secré-

(1) Ṭabarî, *Chronique*, 469.
(2) Nicholson, *A literary History of the Arabs*, p. 262. Voir aussi Von Kremer, *Die herrschenden Ideen des Islams*, 372.

taire. Le repas terminé, il voulut parcourir la maison. Quand il en eut vu toutes les salles, il dit à son hôte de lui montrer sa maison en entier. — Le vizir a tout vu. — Non. — Par Allâh, il a tout vu !

Yaḥyâ fit venir un maçon, qui, malgré les protestations de l'hôte, se mit à pratiquer une brèche dans le mur contigu à la maison voisine. Tous pénétrèrent dans cette maison, qu'ils trouvèrent somptueusement meublée, peuplée d'esclaves des deux sexes et pourvue d'un magnifique jardin. Yaḥyâ donnait tous ces biens à son hôte, mais voulait que celui-ci possédât des revenus en rapport avec sa nouvelle propriété. Dja'far lui donna une ferme, et Faḍl 10.000 dinars pour les premières dépenses.

Le khalife, touché, pardonna à l'obligé des Barmécides (1). En revanche, Ibrâhîm ibn 'Othmân ibn Nâhik paya ses regrets de sa vie (2). Quand Hâroûn fit le pèlerinage après la disgrâce de ses vizirs, Ibn Mounâdhir, qui se trouvait alors à la Mecque, se présenta devant lui. « Voici le poète et le panégyriste des Barmécides ! » dit Faḍl ibn Rabî', qui pria le khalife d'ordonner à Ibn Mounâdhir de réciter quelques-uns des vers qu'il avait autrefois composés à la louange des Barmécides. Sur les menaces de Hâroûn, Ibn Mounâdhir dut s'exécuter. Quand il eut terminé, il ordonna à l'un de ses serviteurs de souffleter le poète, qui, chassé de la cour, acheva sa vie dans la misère (3).

Hâroûn avait fait proposer à Yaḥyâ de rester à Bagdad, mais celui-ci refusa, voulant partager le sort de son fils Faḍl. Ils furent emprisonnés d'abord à Rafîḳa, près de la vieille Raḳḳa, où ils conservèrent quelques esclaves et jouirent d'une liberté relative ; mais, quelques mois plus tard, accusés de complicité dans la conspiration de 'Abd Al-Ma-

(1) Ibn At-Ṭiḳṭaḳâ, *Al-Fakhrî*, éd. Derenbourg, 272-274.
(2) Ibn Khaldoûn, *Kitâb al-'Ibar*, éd. de Boulaq, III, 224.
(3) *Aghânî*, XVII, 25. Le récit est d'Ibn Mounâdhir lui-même.

lik ibn Sâliḥ, on les conduisit au couvent de Dair Kâ'im Al-Akṣâ, sur la route de Raḳḳa à Bagdad, où ils furent traités avec la dernière rigueur. Faḍl et Yaḥyâ montrèrent une grande résignation dans leurs épreuves. Un ami ayant écrit une lettre de condoléances à Yaḥyâ, celui-ci répondit (1) : « Je suis résigné à la volonté d'Allâh et reconnaissant de ses bienfaits : *Allâh ne reprend ses serviteurs que pour leurs fautes; ton maître n'est point un oppresseur pour ceux qui le servent et pardonne le plus souvent* (2). La louange soit à Allâh ! »

Hâroûn essaya d'arracher des aveux à Yaḥyâ, qu'il croyait complice de 'Abd Al-Malik ibn Sâliḥ. Yaḥyâ déclara n'avoir pris aucune part à la conspiration, et ajouta qu'il ne désirait que le bonheur et le succès du khalife. Celui-ci le menaça, s'il persistait à nier, de faire mettre à mort son fils Faḍl. — Qu'on fasse ce qu'on voudra, répondit Yaḥyâ, l'Émir des croyants est le maître, mais Faḍl est étranger à tout cela. Le messager dit alors à Faḍl de se tenir prêt à obéir aux ordres de Hâroûn. Croyant qu'on allait le mettre à mort, Faḍl fit ses adieux à son père. — N'es-tu pas satisfait de moi ? lui dit-il. — Sans doute; qu'Allâh, lui aussi, soit satisfait de toi ! Mais la complicité de Yaḥyâ ne put être prouvée, et Hâroûn renvoya Faḍl dans sa prison (3).

Le bruit courait que les Barmécides avaient conservé des biens considérables. Khalîl ibn Al-Haitham Ach-Cha'bî, qui fut chargé de la garde de Yaḥyâ et de Faḍl, a raconté que Maṣroûr se présenta un jour chez lui, accompagné de

(1) انا بقضاء الله راضٍ وبالخير منه عالمٌ ولا يؤاخذ الله العباد الّا بذنوبهم وما ربّك بظلّامٍ للعبيد وما يعفو الله اكثر ولله الحمد

Ṭabarî, *Chronicon*, éd. De Goeje, III, 685.

(2) *Coran*, XLI, 46.

(3) Ṭabarî, *Chronicon*, éd. De Goeje, III, 693.

plusieurs esclaves. L'un d'eux portait une serviette pliée, et Khalîl crut que c'était un présent. Masroûr fit appeler Faḍl. — Il est avéré, lui dit-il, que, malgré toutes tes dénégations, tu as conservé des sommes importantes, et l'Émir des croyants veut savoir où elles sont. Si tu ne me réponds pas sincèrement, tu recevras deux cents coups de fouet. — Aboû Hâchim, s'écria Faḍl, je suis perdu ! Masroûr lui conseilla d'avouer. — J'ai toujours préféré l'honneur à la fortune, répondit Faḍl, et j'aimerais mieux perdre le monde entier, si je le possédais, plutôt que de recevoir un seul coup de fouet. Exécute les ordres que tu as reçus ! On déplia la serviette, qui contenait un fouet à nœuds, et les esclaves en donnèrent deux cents coups à Faḍl avec la dernière cruauté. On crut le prisonnier perdu. S'adressant à son second Aboû Yaḥyâ, Khalîl le chargea de chercher dans la prison un homme capable de soigner de pareilles blessures. Un homme vint, qui, pour rendre courage au prisonnier, feignit de croire que celui-ci n'avait reçu que cinquante coups de fouet. Puis il piétina Faḍl, dont la chair restait adhérente à la natte. Le prisonnier guérit. Il chargea Aboû Yaḥyâ d'aller demander à un certain Nisâ'î (ou Sinânî) 10.000 dirhems pour son sauveur. Celui-ci refusa. Faḍl lui envoya 20.000 dirhems. Cet homme refusa encore, disant que le premier présent ne lui avait pas semblé mesquin, comme le craignait Faḍl, mais qu'il n'accepterait rien pour avoir soigné un des *abnâ'* (nobles persans devenus arabes). Yaḥyâ ibn Khâlid, rempli d'admiration, dit que les Barmécides, au temps de leur prospérité, n'avaient rien fait de comparable à l'action de cet homme (1).

Moḥammed ibn Yaḥyâ a raconté que Faḍl, ayant besoin

(1) Mas'oûdî, *Prairies d'or*, éd. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, VI, 408-413. — Baranî fait un récit analogue d'après Aḥmad ibn Ḥosain, l'un des rédacteurs du bureau de la correspondance diplomatique, ديوان الانشاء. (*Akhbâr-é Barmekiyân*, éd. de Bombay, 120-125.)

d'une petite somme, envoya une femme nommée Kathîra la demander à Zobaida. — J'aurais honte d'envoyer si peu à cet homme généreux, dit Zobaida, et elle remit à Kathîra une pierre précieuse estimée 6.000 dinars, lui disant que, quand elle aurait besoin d'argent, elle n'aurait qu'à la prévenir en lui envoyant cette pierre, qui serait entre elles un signe convenu (*nichân*). Kathîra remit la pierre à Faḍl, qui la renvoya aussitôt. — Cent mille miséricordes soient sur Faḍl ! s'écria Zobaida. Je le savais grand au temps de sa prospérité ; mais dans sa prison je le vois encore bien plus grand (1) !

On refusa à Yaḥyâ malade de l'eau chaude pour ses ablutions. Faḍl exposa alors une aiguière à la flamme d'une lampe, et, à son réveil, Yaḥyâ trouva l'eau chaude dont il avait besoin. Les geôliers, s'en étant aperçus, enlevèrent leur lampe aux prisonniers. Faḍl tint alors l'aiguière contre son corps pendant toute une nuit, s'efforçant d'échauffer de la sorte l'eau qu'elle contenait (2).

Masʿoûdî attribue à Faḍl les vers suivants sur sa captivité :

« C'est vers Dieu que, dans notre infortune, s'élèvent nos supplications ; car le remède à notre douleur et à notre affliction est dans ses mains.

« Nous avons quitté ce monde, et pourtant nous l'habitons encore : nous ne comptons ni parmi les morts, ni parmi les vivants.

« Et, lorsque le geôlier entre pour son service dans notre cachot, nous le regardons avec étonnement, et nous disons : Cet homme vient du monde habité (3). »

(1) Baranî, p. 121.

(2) *Opere citato*, 32-33. Ibn Khallikân fait un récit analogue. (*Biogr. Dictionary*, trad. De Slane, II, 467.)

(3)

الى الله فيما نابنا نرفع الشكوى * ففى يده كشف المضرّة والبلوى

خرجنا من الدنيا ونحن من اهلها * ولا نحن فى الاموات فيها ولا الاحيا

Yaḥyâ mourut subitement le 3 moḥarram 190 (29 novembre 805), âgé de soixante-dix ans selon les uns, de soixante-quatorze, selon les autres. Il fut enterré au Rabad Harthama, sur les bords de l'Euphrate, et Faḍl dit sur lui les dernières prières. Après sa mort, on trouva dans ses vêtements un billet ainsi conçu : « Le demandeur est venu le premier; le défendeur ne tardera pas à le suivre; le cadi sera ce juge intègre qui ne commet point d'injustice et n'a pas besoin d'une preuve évidente. » Hâroûn pleura abondamment en lisant ce billet (1).

Trois ans plus tard, Faḍl fut atteint d'une paralysie de la langue. Al-Amîn, le futur khalife, qui lui avait gardé son affection et lui témoigna beaucoup d'intérêt dans sa captivité, lui fit donner des soins, et le prisonnier revint à la santé (2). On le croyait sauvé, quand, au bout de quelques mois, une rechute survint : sa langue et son côté, dit Ṭabarî, furent paralysés. Il resta deux jours dans cet état et succomba un vendredi de moḥarram 193 (mars 809), au moment de l'*idhân* du matin (3). La mort de Faḍl fut universellement regrettée, et l'on vit une affluence extraordinaire à ses funérailles, auxquelles assistèrent Al-Amîn, sa mère Zobaida et tous les notables de Bagdad (4). Apprenant la mort de Faḍl, Hâroûn se serait écrié : « Ma destinée est proche de la sienne (5) ! » Cinq mois

اذا جاءنا السجّان يومًا لحاجة * عجبنا وقلنا جاء هذا من الدنيا

(*Prairies d'or*, éd. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, VI, 405-406.

(1) قد تقدم الخصم والمدعى عليه فى الاثر والقاضى هو الحكم العدل الذى لايجوز ولا يحتاج الى بينة

Cf. Ch. Schefer, *Chrest, persane*, II, pp. 25-26 des notes.

(2) Baranî, *Akhbâr-é Barmekiyân*, éd. de Bombay, 162.

(3) Ṭabarî, *Chronicon*, éd. De Goeje, III, 733.

(4) Baranî, p. 163.

(5) ان امرى قرب من امره.

plus tard, en effet, il mourait à Ṭoûs. Telle était, ajoute Baranî, la prédiction des astrologues (1).

Moḥammed ibn Khâlid, qui, comme on l'a vu, avait conservé la faveur du khalife, mena une vie obscure après la catastrophe des Barmécides, et l'on ne connaît pas la date de sa mort. Hâroûn, dit Baranî, assista à ses funérailles et récita sur lui les dernières prières.

D'après Khâlid ibn ʿOthmân, personnage considérable de la cour de Bagdad dont le récit nous a été conservé (2), le khalife, peu de temps après la disgrâce de Yaḥyâ et des siens, nomma ʿAbd Allâh, fils de Moḥammed ibn Khâlid, émir de Mossoul. Quand Hâroûn quitta Bagdad pour aller réprimer les séditions qui suivirent la disgrâce des Barmécides, continue Baranî (3), il apprit la mort de Châliba, mère du nouvel émir de Mossoul, femme remarquable par son intelligence, sa vertu et son savoir, et qui ne le cédait en rien aux Barmécides par son mérite et sa générosité. Hâroûn s'appropria les biens de Châliba et ordonna à sa favorite Ḥamdoûna de surveiller l'éducation des jeunes enfants de Châliba avec autant de soin que s'ils eussent été les propres enfants du khalife. Ces enfants, pour lesquels Hâroûn avait une réelle affection, parvinrent dans la suite à de hautes situations.

Voici maintenant deux anecdotes, au caractère plus ou moins romanesque, relatives à la persécution des Barmécides.

Ibn Châhik As-Sindî aurait mandé devant lui Al-ʿAbbâs ibn Faḍl et, à la grande indignation des habitants de Bagdad, le contraignit de répudier sa femme, qui était

(1) Baranî, 160.
(2) *Op. cit.*, 136-137.
(3) *Ibid.*

fille de Moḥammed ibn Yaḥyâ. Al-Ma'moûn étant devenu khalife ordonna à Al-ʿAbbâs de reprendre sa femme (1).

Moḥammed ibn ʿAbd Ar-Raḥmân Al-Hâchimî, chef de la prière (*sâḥib aṣ-ṣalât*) à Koûfa, a raconté qu'étant allé chez sa mère le jour de la fête des sacrifices, il y vit une femme d'apparence respectable, mais couverte de haillons « Connais-tu cette femme ? demanda sa mère à Hâchimî. — Non. — C'est ʿAbbâda, mère de Djaʿfar ibn Yaḥyâ. » Hâchimî salua alors ʿAbbâda avec respect et, au bout de quelques instants de conversation, lui demanda ce qu'elle avait vu de plus extraordinaire dans sa vie. « Il fut un temps, répondit la mère de Djaʿfar, où, pour cette fête, je me voyais entourée de quatre cents esclaves, et je trouvais mon fils ingrat. Maintenant je ne désire plus que deux peaux de mouton, pour me servir, l'une de lit, l'autre de vêtement. » Hâchimî donna 500 dirhems à ʿAbbâda, qui faillit mourir de joie et ne cessa pas de le visiter, lui et sa mère, le reste de sa vie (2).

ʿOuraib, très jeune lors de la disgrâce des Barmécides, fut volée à ce moment et mena longtemps une vie errante. Étant venue à Bagdad, elle y fut très recherchée, tant pour sa beauté que pour son talent comme musicienne et chanteuse. Séduite par un *ḳâ'id* du Khorassan nommé Ḥâtim ibn ʿAdî (ou, selon d'autres, Moḥammed ibn Ḥâmid), dont elle eut une fille, elle s'enfuit avec son séducteur, et Al-Ma'moûn la fit longtemps rechercher. Retrouvée enfin, ʿOuraib fut amenée devant le khalife. Celui-ci consentit à son mariage avec Ḥâtim (3), qu'elle devait abandonner plus tard pour Moundhir ibn Al-Ḥâkim. La rivalité de ʿOuraib et de la chanteuse Châriya est

(1) *Op. cit.*.

(2) Masʿoûdî, *Prairies d'or*, éd. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, VI, 406-407.

(3) *Aghânî*, XVIII, 183.

restée célèbre. Cette rivalité, qui partagea les dilettanti de Bagdad en deux camps, amena des luttes passionnées, mais le mérite de ʿOuraib resta incontesté (1), et elle conserva toujours la faveur d'Al-Ma'moûn, qu'elle accompagna dans son expédition contre les Grecs. On ignore à quelle époque mourut ʿOuraib.

Les Barmécides rentrèrent en grâce sous le khalifat d'Al-Ma'moûn (198-218 = 813-833) (2). Faḍl ibn Sahl, l'ancien protégé de Yaḥyâ ibn Khâlid, étant parvenu au vizirat, recommanda au khalife les parents de son bienfaiteur. Al-Ma'moûn, s'étant fait présenter Al-ʿAbbâs ibn Faḍl, Moḥammed ibn Yaḥyâ, ʿAbd Allâh ibn Faḍl et l'une de ses sœurs, les combla de bienfaits, prit soin des enfants de Djaʿfar ibn Yaḥyâ et nomma Moḥammed et Al-ʿAbbâs gouverneurs, le premier de Baṣra, le second du Khorassan. Revenu plus tard à Bagdad, Al-ʿAbbâs occupa une brillante situation à la cour des khalifes. Moḥammed ibn Yaḥyâ mourut à Médine on ne sait à quelle époque, laissant plusieurs fils : Ibrâhîm, Mâlik, Djaʿfar et ʿOmar (3).

Ce fut du temps d'Al-Ma'moûn que Ghassân ibn ʿAbbâd, gouverneur du Sind, chargea Moûsâ ibn Yaḥyâ de le remplacer dans son gouvernement pendant un voyage qu'il fit à Bagdad. Moûsâ surveilla activement les frontières de cette province et fit mettre à mort le roi indien Bâlah (?), qui offrit vainement une rançon de 500.000 dirhems. Devenu plus tard gouverneur du Sind, Moûsâ se distingua par sa bonne administration. A sa mort, arrivée en 221 (835), son

(1) On a vu plus haut le jugement d'Isḥâḳ Al-Mauṣilî sur ʿOuraib. Seul, le musicien Aboû ʿAbd Allâh Al-Hichâmî, qu'elle avait raillé, osa contester son talent.

(2) Baranî, *Akhbar-é Barmekiyân*, éd. de Bombay, 164-166. Voir, dans August Müller, *Der Islam im Morgenland und Abendland*, I, 464-483, le chapitre consacré à Al-Ma'moûn et aux Barmécides.

(3) *Kitâb al-imâma*, attribué à Ibn Ḳotaiba, manuscrit arabe 4835 de la Bibliothèque nationale, f° 523.

fils 'Imrân lui succéda dans son gouvernement (1). On a conservé les noms de deux autres fils de Moûsâ. L'un, Dja'far, fut le père de Djaḥṭha; l'autre, Ya'ḳoûb, épousa, dit Yezdî (2), une fille de Faḍl ibn Yaḥyâ.

'Imrân ibn Moûsâ, qui en 196 (811) avait été chassé d'Al-Madâ'in, où il commandait les troupes d'Al-Amîn, par Tâhir, général d'Al-Ma'moûn (3), fut, de 218 à 227 (833-841), gouverneur du Sind pour le compte du khalife Al-Mo'taṣim, fit avec succès plusieurs expéditions dans l'Inde. Après avoir soumis les habitants de Kîḳân, il fonda dans leur pays une ville forte qu'il nomma Al-Baiḍâ « la blanche », s'avança jusqu'à Ḳandabîl, pilla Mîd et soumit la nation des Zouṭṭs. Pendant les luttes des Yéménites et des Nizarites, 'Imrân fut tué, dit Balâdhorî (4), par 'Omar ibn 'Abd Al-'Azîz Al-Habbârî, qui descendait d'un de ceux qui firent la conquête du Sind sous Al-Ḥakam ibn 'Awâna Al-Kalbî.

Aboû'l-Ḥasan Aḥmed ibn Dja'far, plus connu sous le surnom de Djaḥṭha (le compagnon de coupe) que lui donna 'Abd Allâh ibn Mo'tazz, était petit-fils de Moûsâ ibn Yaḥyâ et naquit à Bagdad en cha'bân 224 (juin-juillet 839). Musicien et narrateur distingué, il fut encouragé à ses débuts par 'Ouraib (5) et devint le familier du khalife Al-Mouḳtadir (295-320 = 907-932), qui se montra fort généreux avec lui (6). Fort laid, mais très spirituel, il fut recherché pour ses reparties. On l'accusait d'avoir des mœurs dissolues et de manquer de religion. Djaḥṭha est l'auteur de plusieurs ouvrages qui ne nous sont pas parvenus, et parmi lesquels

(1) Balâdhorî, *Liber expugnationis regionum*, 445.
(2) *Tarîkh-é âl-é Barmek*, manuscrit 1342 du supplément persan de la Bibliothèque Nationale, fol. 41a.
(3) Ṭabarî, *Chronicon*, éd. De Goeje, III, 759-760, et Ibn Al-Athîr, *Kâmil*, éd. Tornberg, VI, 184. A noter que ces historiens ne nomment pas 'Imrân autrement qu'Al-Barmekî.
(4) *Liber expugnationis regionum*, 445-446.
(5) *Aghânî*, XVIII, 178.
(6) *Op. cit.*, V, 32 et sq.

on cite un *Divan* estimé (1), un Recueil de biographies des joueurs de *ṭounbour*, un livre intitulé *Sikbâdj* et quelques traités d'histoire, d'astrologie et d'art culinaire. Il mourut à Wâsiṭ en 326 (937-938) ou, selon d'autres, en 324 (935). La vie de Djaḥṭha a été écrite par Aboû Naṣr Al-Marzoûbân et Aboû'l-Faradj Al-Iṣfahânî (2).

La tradition veut que Chams Ad-Dîn Aboû'l-ʿAbbâs Aḥmed, généralement connu sous le nom d'Ibn Khallikân, ḳâḍî des ḳâḍîs de Damas et biographe célèbre (né à Arbil en 608 = 1211, mort à Damas en 681 = 1282), ait été un descendant des Barmécides par son aïeul Mâlik ibn Djaʿfar ibn Yaḥyâ (3).

Du neuvième au douzième siècle, le surnom d'Al-Barmekî « le Barmécide » a été porté par plusieurs personnages; mais ils étaient, pour la plupart, étrangers à la famille des vizirs des Abbasides. Quelques-uns peuvent avoir été des affranchis ou des clients des Barmécides : c'est ainsi que la chanteuse Danânîr a été surnommée Al-Barmekiya (4). D'autres furent ainsi surnommés parce qu'ils

(1) Quelques vers de Djaḥṭha ont été conservés dans l'*Aghânî*, XII, 60.

(2) Cf. la notice de Djaḥṭha dans Ibn Khallikân, *Biogr. Dictionary*, trad. De Slane, I, 118-119.

(3) Notre savant ami le cheikh Mirza Mohammed Khan, de Kazvin, nous a signalé une curieuse anecdote dans l'appendice de l'édition persane des *Décès des hommes illustres* (Téhéran, 1284 = 1867-1868, II, 610-611). On accusait Ibn Khallikân de s'être fabriqué une fausse généalogie, de s'adonner au hachich et d'avoir des mœurs contre nature. Il répondit, à la première de ces accusations, que, s'il avait eu le désir de se rattacher à quelque illustre personnage, il se serait donné comme descendant du fondateur des Abbasides, du khalife ʿAlî ou de l'un des compagnons du Prophète : pourquoi se serait-il glorifié de descendre d'une famille de mages dont rien n'est resté ? Le hachich était une chose interdite ; il n'aurait pas enfrein la loi religieuse pour si peu de chose, et lui aurait préféré de beaucoup le vin. Quant au troisième chef d'accusation, il se réservait d'y répondre plus tard. C'est le ḳâḍî Djemâl ad-Dîn ibn ʿAbd Al-Ḳâhir At-Tabrîzî qui rapporte ce fait.

(4) دنانير البرمكية. *Aghânî*, XVI, 138. Au siège de Samâloû, un astrologue

étaient originaires d'un quartier de Bagdad qui avait reçu, en souvenir des vizirs de Hâroûn, le nom d'Al-Barâmika (1).

On ne connaît pas très bien la vie de Moḥammed ibn Djaḥm Al-Barmekî, traducteur d'œuvres persanes et astrologue en renom, qui fit l'horoscope d'Al-Ma'moûn et fut nommé par lui gouverneur d'Al-Ahwâz, de Koûr et de Soûs. Comme poète, il avait obtenu du succès à la cour de son protecteur. Tombé en disgrâce après l'avènement d'Al-Mouʿtasim, il allait être mis à mort, quand, sur la prière d'Ibn Abî Douwad, son exécution fut différée. Apaisé ensuite, le khalife rendit la liberté, moyennant finances, à Moḥammed ibn Djaḥm, qui, du reste, mourut peu après (218 = 833) (2). Sa parenté avec les Barmécides n'est pas prouvée.

Ṭabarî cite un certain Ibn Khâlid Al-Barmekî, peut-être le fils de Khâlid ibn Faḍl ibn Yahyâ, qui vivait sous Al-Mou'tazz, en 252 (866) (3).

Environ un siècle plus tard, vivait le jurisconsulte ʿAlî ibn Bandâr ibn Ismâʿ îl ibn Moûsâ ibn Yaḥyâ ibn Khâlid, qui, après avoir étudié sous Aboû'l-Ḥasan ʿOubaid Allâh, quitta Bagdad pour l'Espagne, en 337 (948-949), où il forma

qui avait accompagné Khâlid ibn Barmek, reçut aussi le surnom de Barmekî (Ṭabarî, *Chronicon*, éd. De Goeje, III, 497).

(1) Yâḳoût, *Geogr. Wörterbuch*, éd. Wüstenfeld, I, 539-540. Cf. Maximilian Streck, *Die alte Landschaft Babylonien*, I, 137. Les plus connus de ces « Barmécides » sont énumérés dans l'Appendice I. On retrouve encore le nom de Barâmika, vulgairement *Beramké*, en Syrie : il est porté par une localité voisine de Damas qui, en 1905, fut substituée, comme tête de ligne du chemin de fer du Hedjaz, à Ḳadam, primitivement désigné ; ce qui fit penser que le Gouvernement ottoman, en construisant cette ligne, poursuivait surtout un but économique, Beramké ayant de l'importance seulement au point de vue commercial, tandis que Ḳadam était un centre religieux (*L'Asie française*, nº 133, juin 1912, pp. 146-149).

(2) Cf. le *Kitâb al-Aghânî*, XIII, 16, et Ibn Khallikân, *Biogr. Dictionary*, trad. De Slane, I, 63-64.

(3) Ṭabarî, *Chronicon*, éd. De Goeje, III, 1659.

plusieurs élèves. ʿAlî ibn Bandâr a laissé plusieurs ouvrages, dont les titres ne nous sont pas parvenus (1).

Dans les derniers temps de leur domination, les Samanides eurent pour vizir un « Barmécide » nommé Aboû'l-Ḳâsim ʿAbbâs ibn Mohammed (2), sur lequel on sait fort peu de chose. De même pour le Danichmend Ḥasan Barmekî, qui représenta plusieurs fois les Ghaznévides à la cour des khalifes, au onzième siècle de notre ère (3). Vers la même époque vivait le lexicographe Aboû'l-Maʿâlî ibn Tamîm Al-Barmekî. Il composa en 397 (1006-1007), sous le titre de : *la Limite dans les principes* (4), un ouvrage qui, dit Ḥadjâ Khalîfa, n'est qu'une compilation faite d'extraits du *Siḥâḥ* mis dans un nouvel ordre et légèrement accrus (5).

Parmi les dynasties locales qui surgirent à l'époque mon-

(1) Nous devons à l'obligeance de MM. Francisco Codera et Miguel Asín, à qui nous adressons ici tous nos meilleurs remerciements, d'avoir eu communication de la biographie de ʿAlî ibn Bandâr. Cette biographie se trouve dans la *Takmila* d'Ibn Al-Abbâr, manuscrit possédé par Suleïman Pacha Abaza, du Caire, et dont M. Julian Ribera a fait une reproduction photographique. En voici le texte, malheureusement défectueux, tel qu'il se trouve à la page 152 du manuscrit :

من اهل بغداد قدم الاندلس تاجرا سنة سبع وثلاثين وثلا ثمائة وكان قد اخذ عن ابى الحسن عبيد الله بن احمد ابن محمد ابن المغلّس الفقيه الداودى وتلمذ له وسمع منه الموضح والمنجج من تاليفه فى الفقه (*manquent trois mots*) حبر (*sic*) و نسبه عن الحكم المستنصر وقرأته بخط ابى محمد بن حزم

(2) Baiḥakî, éd. Morley, 441 et sq.

(3) W. Barthold, *Turkestan v. epokhou mongolskago nachestvia*, II, 278 (d'après Gardizî); cf. du même auteur, l'article *Barmakides* dans *l'Encyclopédie de l'Islam*, 11e liv., p. 682.

(4) المنتهى فى الفروع.

(5) *Lexicon*, éd. Fluegel, VI, 180, n° 13122.

gole, on en remarque une, celle des Serbédârân, qui passe pour se rattacher à la famille des Barmécides. C'est du moins l'opinion de Mirkhond, dans son *Roouzat os-Safâ* « Jardin de Pureté », et de Khondémir, dans son *Habîb os-Siyèr* « Ami des biographies ». L'un et l'autre disent que Khâdjè Chihâb od-Dîn Fazlollâh, père de l'émir 'Abdor-Rezzâk, fondateur de la dynastie, descendait, par son père, de Hoseïn, fils du khalife 'Alî, et, par sa mère, de Yahyâ ibn Khâlid. Toutefois, Dooulètchâh, qui parle avec quelques détails de cette dynastie peu connue, ne fait aucune allusion à cette origine. Les Serbédârân, qui se firent remarquer de leurs contemporains par leur faste et leur bravoure, prirent le pouvoir après la mort de l'émir d'Aboû Sa'îd et régnèrent sur la plus grande partie du Khorassan pendant une cinquantaine d'années. Bâchtîn était la résidence de leur famille, lorsqu'ils prirent le pouvoir, et Dooulètchâh donne les noms de ceux d'entre eux qui régnèrent. Ils sont au nombre de neuf : 'Abd or-Rezzâk ; Vedjîh od-Dîn Mas'oûd, son frère ; Chems od-Dîn Fazlollâh ; Khâdjè 'Alî Chems ed-Dîn ; Yahyâ Kerâbî ; Zahîr Kerâbî ; Haïder Kassâb Djechouî ; Hasan Dameghânî et, enfin, 'Alî Mo'ayyed (1).

Au Touat on trouve une population dite des Barmécides, *Borâmik*, *Berâmka*, ou *Bormata*, fixés dans le pays depuis de longs siècles, et se donnant pour des habitants de Bagdad qui, fuyant la persécution des Abbasides, seraient venus se fixer en Afrique. L'exode se serait fait en deux fois : une partie des Borâmik aurait émigré vers 1040 de notre ère, tandis que le restant n'aurait quitté Bagdad que dans les derniers temps de la dynastie abbaside. Lors de l'invasion hilalienne, au douzième siècle, les Borâmik, qui étaient installés dans l'Oued El-Henné, d'où ils partaient pour faire

(1) Voir le *Roouzat os-Safâ*, manuscrit 155 du supplément persan de la Bibliothèque Nationale, fol. 255 v° et 256 r°, et le *Tezkeret och-Cho'arâ*, de Dooulетchâh, éd. Browne, 277-278.

des razzias de tous les côtés et coupaient les routes, firent venir des Sanhadja de l'Azaouad, les Dahahna ou Ouled-Dahhane ; ceux-ci, joints au Oulâd-Hâriz et aux Guedouâ, alliés des Borâmik, leur permirent de tenir tête d'une manière efficace aux Meharza vainqueurs, qui menaçaient de leur enlever la suprématie dans la région, et aux tribus qui avaient pris le parti des Hilaliens. Après la mort d'Al-Moʿtaṣim, les Borâmik restés à Bagdad quittèrent cette ville, en 1260, et vinrent en Tripolitaine, au Djebel Nefousa, où ils restèrent jusqu'en 1302. En 1309, ils allaient rejoindre leurs frères du Touat, qui, en 1272, aidés par les Mâkiliens, avaient étendu leur domination sur les Zénètes du Fenoughil, et venaient de résister victorieusement aux envahisseurs venus de Tunisie, formant la tribu El-ʿArifât. Menacés par les Oulâd-Cheïkh-ʿAlî, une vingtaine d'années plus tard, ils parvenaient, grâce à l'appui de tribus voisines, des Oulâd-Mohammed en particulier, à exterminer leurs adversaires et à se rendre maîtres du ksar de Boû-ʿAlî. En 1345 ils repoussent victorieusement les Abda. D'après une tradition rapportée par le caïd de Sali, en 1908, les Borâmik formaient trois groupes:

1° Les Ba-Guelmane, installés à Boû-ʿAlî ;

2° Les Ba-Temtane de Sali ;

3° Les Ba-Bahine de Tinoulaf en Reggane, où ils s'étaient superposés aux Zénètes, maîtres de la région avant eux.

Le caïd de Sali ajoute que les Borâmik et leurs alliés, lors de l'expédition de 1309, auraient séjourné quelque temps au Hoggar, où un oued est encore appelé Ikedaten, du nom touareg des Borâmik (1)

(1) C'est à M. l'interprète A.-G.-P. Martin que nous devons ces renseignements si intéressants, empruntés, soit aux traditions locales, soit aux chroniqueurs arabes : Moulaï-Ahmed ben Hâchem († 1705) ; ʿAbdesselâm ben Ahmed ben ʿAlî, d'Adrar en Timmi, qui écrivait en 1713; El-Helâlî ; El-Ouadjdî ; Mobârek ben Ali El-Menaceri ; Abdesselam ben Mohammed El-Adghaghî et El-Amourî (*les Oasis sahariennes*, I, 64-77, 83-84, 102-108).

En Égypte enfin on trouve, encore de nos jours, « une classe de prostituées, de bohémiennes », dites Ghawâzî dans l'idiome local, et appartenant à une tribu qui se donne comme étant de la descendance des Barmécides, dont elle a pris le nom, *Barâmika*, vulgairement *Barâm'ka*, et aussi *Bormekè* (1), nom qui est devenu une injure dans certaines localités égyptiennes (2). L'origine des Ghawâzî est douteuse, et il serait difficile de fournir, à l'appui de la thèse qui les rattache aux vizirs des premiers khalifes abbasides, aucun argument sérieux.

(1) Quatremère, *Note sur les Barmécides*, 119 ; cf. Lane, *An Account of the Manners and Customs of Modern Egyptians*, éd. de 1890, 349. La *Description de l'Egypte* donne force détails sur l'art des Ghawâzî, « danseuses publiques sans mœurs et sans pudeur », mais ne dit rien de leurs origines (*Etat moderne*, 2e édition, XIV, 170-180). « Quoique les Ghawazys diffèrent légèrement, dans l'aspect; du reste des Égyptiens, nous doutons fortement qu'ils soient d'une race distincte, comme ils l'affirment eux-mêmes. Toutefois leur origine est enveloppée de beaucoup d'incertitude. Ils prétendent s'appeler *Baramikeh* ou *Bormekeh* et se vantent de descendre de la fameuse famille des Barmécides, qui fut l'objet des faveurs et ensuite de la tyrannie de *Haroun al-Raschid*, dont il est question plusieurs fois dans les contes arabes, » dit Gérard de Nerval. Il est beaucoup plus raisonnable de rattacher avec lui les Ghawâzi aux danseuses de l'antique Egypte, que l'on voit représentées, dans des postures licencieuses, sur les plus anciens monuments du pays. *Ghawâzî* se dit surtout des femmes de la tribu qui fournit les danseuses ; c'est le pluriel de *Ghâziyé*, et les hommes sont appelés *Ghâzî*. En général, les uns et les autres ne se marient pas en dehors de la tribu. Les hommes servent de domestique, de pourvoyeurs et de musiciens à leurs femmes, à moins que, chose assez rare, elles n'exercent une autre profession. Ghâzis et Ghâziyés font usage entre eux d'un argot spécial (*Voyage en Orient*, 5e édition, 1860, I, 361).

(2) Voir l'Appendice I.

CHAPITRE IX

LES BARMÉCIDES ET LA LÉGENDE

« La famille des Barmécides, dit un historien arabe (1) fut à son siècle ce qu'est une aigrette sur le front, une couronne sur la tête. Leurs actions généreuses passèrent en proverbe ; on se rendoit de toutes parts à leur cour ; toutes les espérances reposoient sur eux. La fortune leur prodigua ses faveurs les plus rares et les combla de ses dons. Yahyâ et ses fils étoient comme des astres brillants, de vastes océans, des torrens auxquels rien ne résiste. Tous les genres de connoissances et de talents se trouvoient réunis en foule auprès d'eux, et les hommes de mérite y recevoient un accueil distingué. Le monde fut vivifié sous leur administration, et l'empire porté au plus haut point de splendeur. Ils étoient le refuge des affligés, la ressource des malheureux, et c'est de l'un d'eux que le poète Aboû Nowas a dit :

« Lorsque le monde vous aura perdus, ô fils de Barmek,
« on cessera de voir les rues couvertes de voyageurs, au
« lever de l'aurore et au coucher de l'astre du jour. »

Ces paroles d'Ibn Aṭ-Ṭiḳṭaḳâ résument assez exactement les souvenirs qu'avaient laissés les Barmécides près de cinq siècles après leur disgrâce. On n'avait pas oublié les grands

(1) Ibn Aṭ-Ṭiḳṭaḳâ, *Al-Fakhrî*, éd. Derenbourg, 269-270. Nous donnons ici la traduction de Silvestre de Sacy (*Chrest. arabe*, 2ᵉ éd., II, 7-8).

mérites de Khâlid, la prudence et l'intelligence de Yaḥyâ, la générosité et l'habileté de Faḍl, le talent de Dja'far comme écrivain et orateur, les sentiments nobles et les vues élevées de Moḥammed, la bravoure et l'énergie de Moûsâ (1). Pendant longtemps la toute-puissance et l'habile administration de Yaḥyâ, la générosité de sa famille et en particulier de Faḍl, « Hâtim de l'islamisme et sceau des hommes généreux », (2) la faveur de Dja'far auprès de Hâroûn, ses amours avec 'Abbâsa, la catastrophe de sa famille et les regrets unanimes qu'elle excita, furent un thème inépuisable pour les conteurs et les poètes, qui attribuaient volontiers aux Barmécides toute action noble ou généreuse. L'expression « temps des Barmécides » signifiait tout ce qui est bon et le plus haut degré du bonheur et de l'abondance (3) ». On se faisait gloire de descendre de cette illustre famille.

Il est bien difficile de discerner la légende de l'histoire, dans les récits qui ont cours sur l'origine des Barmeks, Toutefois, on y reconnaît un désir manifeste de les rattacher au vieil empire perse, de faire d'eux une dynastie de vizirs qui, après avoir servi les Sassanides, serviront les Arabes avec le même zèle et la même habileté. Le Nooubehâr, temple bouddhique, devient, pour les besoins de la cause, un temple du feu, fondé par les souverains de la Perse (4). On prête à cette glorieuse famille des alliances royales. Ses débuts à la cour des khalifes ont quelque chose de mystérieux et d'étrange ; on a vu ce qui se passa lorsque Dja'far de Balkh fut mis en présence de 'Abd Al-

(1) *Introduction*.
(2) Voir le chapitre IV.
(3) Voir l'Appendice I.
(4) D'après M. Barthold (article *Barmakides*, dans *l'Encyclopédie de l'Islam*, 5e livraison, pp. 680-681), ces légendes seraient postérieures au khalifat de Hâroûn ; mais Ibn Al-Mouḳaffa' aurait peut-être déjà émis des opinions semblables.

Malik. Leur richesse et leur faste, comme leur générosité, font, dès le premier jour, l'éblouissement de la cour et de la ville à Damas. En revanche, leur orthodoxie est suspecte : on les regarde comme plus Persans qu'Arabes, on leur attribue le désir de rétablir le vieil empire iranien, peut-être aussi la religion de Zoroastre, à laquelle ils seraient restés attachés secrètement.

L'imagination orientale s'est donné libre cours sur Dja'far dont, reprenant et modifiant une vieille tradition arabe, elle a fait le mari de 'Abbâsa bint Al-Mahdî, la sœur du khalife. Très ancienne et très accréditée, la légende du mariage de Dja'far et de 'Abbâsa a été accueillie comme un fait réel par des historiens estimés, qui n'étaient pas très éloignés du temps où vivait Dja'far, Ṭabarî et Mas'oûdî notamment. Nous résumerons ici leurs récits, qui montrent comment le rôle de Dja'far a été amplifié et altéré par la tradition populaire faisant du mariage du favori de Hâroûn avec la sœur de celui-ci, et de leur désobéissance aux ordres du khalife, la cause déterminante de la chute des Barmécides (1).

Hâroûn, qui avait pris en grande affection sa sœur 'Abbâsa bint Al-Mahdî et Dja'far, ne pouvait se passer de leur présence. Pour les avoir sans cesse auprès de lui, il résolut de les marier, mais exigea que le mariage ne fût jamais consommé. Dja'far protesta contre cette prétention, mais Hâroûn resta inébranlable et dit à son favori que son mariage avec la sœur du khalife serait un objet d'envie pour tous.

(1) Cf. l'article de M. Horovitz sur *'Abbâsa*, dans *l'Encyclopédie de l'Islam*, 1re livraison, p. 13. M. Horovitz fait observer, en outre, que certains auteurs remplacent 'Abbâsa par de prétendues sœurs de Hâroûn, nommées, soit Fâkhita, soit Maimoûna, et qu'un « roman de jeunesse » est d'autant moins vraisemblable que, d'après le Ṭabarî persan, 'Abbâsâ aurait eu quarante ans lors de ses premières relations avec Dja'far.

Le mariage eut lieu à cette condition. En présence des eunuques et des affranchis préférés de Hâroûn, Djaʿfar jura solennellement que jamais il ne visiterait sa femme, ne resterait seul avec elle, ni ne se trouverait sous le même toit, à moins que Hâroûn ne fût en tiers avec eux.

Or Ibn Ḳotaiba nous apprend que Hâroûn fit épouser ʿAbbâsa à Mohammed ibn Solaimân, puis, après la mort de celui-ci, à Ibrâhîm ibn Sâliḥ ibn ʿAlî (1). Plus tard Ibn Khaldoûn, désireux de réhabiliter Hâroûn, dont il fait, contrairement aux témoignages des contemporains, un prince austère, simple, religieux et instruit, vivant à une époque où les mœurs n'étaient pas encore corrompues, a soutenu que ce khalife n'aurait jamais fait épouser une princesse de la naissance et du mérite de ʿAbbâsa à Djaʿfar, dont les ancêtres étaient Persans et idolâtres (2). Ces arguments sont faibles; mais il n'en est pas de même du témoignage d'Aboû Nowas (3), qui nomme les trois maris successifs qu'eut ʿAbbâsa, et au nombre desquels ne figure pas Djaʿfar: le premier des trois serait mort onze ans avant lui.

Djaʿfar, qui avait accepté les conditions de Hâroûn avec une entière bonne foi, tint scrupuleusement parole et se montra d'une grande réserve avec ʿAbbâsa, qu'il quittait toujours en sortant de chez le khalife, et mérita les éloges de celui-ci. Mais ʿAbbâsa, éprise de Djaʿfar, lui écrivit des lettres passionnées, l'exhortant à enfreindre les ordres de Hâroûn. Djaʿfar chassa les messagers avec des invectives.

(1) *Kitâb al-Maʿârif*, éd. Wüstenfeld, p. 193.

(2) *Prolégomènes*, apud Silvestre de Sacy, *Chrest. arabe*, 2e éd., pp. 119-127 du texte et 371-379 de la traduction.

(3) *Dîwân*, éd. Iskender Âsaf, p. 174. La légende a donné à la chute des Barmécides une autre raison romanesque : ʿAzzoûn, dit Ṭabarî (*Chronicon*, éd. De Goeje, III, 1131-1135), aurait raconté au khalife Wâthiḳ que Yaḥyâ, en désapprouvant l'achat que voulait faire Hâroûn d'une belle esclave dont on demandait 100.000 dinars, et en faisant des difficultés pour fournir cette somme, aurait préparé sa propre ruine.

et des menaces. ʿAbbâsa s'adressa alors à la mère de Djaʿfar, ʿAbbâda, femme d'une intelligence bornée, se la rendit favorable par de riches présents et lui assura que le rapprochement des deux époux ne ferait qu'assurer leur sécurité. ʿAbbâda dit alors à son fils, que dans un château qu'elle nomma, se trouvait une esclave d'une merveilleuse beauté, et qu'elle voulait l'acheter pour son fils. ʿAbbâda laissa un certain temps se passer, afin de rendre plus ardents les désirs de Djaʿfar. Sur les instances de celui-ci, une nuit fut enfin fixée, et ʿAbbâda se hâta de prévenir ʿAbbâsa. Djaʿfar, qui sortait ivre d'une partie de débauche dans le palais de Hâroûn, ne reconnut pas sa femme, et le mariage fut consommé. Au matin, ʿAbbâsa dit à Djaʿfar : « Comment trouves-tu les ruses des filles des rois ? — De quel roi es-tu donc la fille » ? ʿAbbâsa se fit alors connaître. Dégrisé et pris de désespoir, Djaʿfar courut chez ʿAbbâda : « O ma mère ! lui dit-il, tu m'as vendu bon marché (1) ! »

D'après Yezdî, Djaʿfar, lisant les lettres de ʿAbbâsa, s'écria que cette femme causerait sa ruine, et décida de quitter au plus tôt la cour de Bagdad. Il demanda à Hâroûn le gouvernement du Khorassan, avec mission de rétablir l'ordre dans cette province. Le khalife demanda conseil à son chambellan Faḍl ibn Rabî, ennemi acharné des Barmécides, qui répondit : « Djaʿfar a déjà reçu de vous une épouse ; maintenant il lui faut une province et il demande à aller en Khorassan : cela ne peut se faire (*nechâyed*) (2). » Ces paroles firent beaucoup d'impression sur Hâroûn. Ayant pris des informations, il sut que ʿAlî ibn 'Îsa ibn Mâhân, gouverneur du Khorassan, qui venait de lui envoyer de somptueux présents, avait amassé dans cette province des biens

(1) Yezdî, *Tarîkh*, 32-33.
(2) *Ibid.*

considérables (1). Il fut fort irrité, mais cacha sa colère. Ses familiers, jaloux de Dja'far, ne perdaient aucune occasion de nuire à celui-ci.

'Abbâsa eut recours à la ruse. Elle invita Hâroûn à venir visiter un jardin sur les bords du Tigre qu'elle venait d'acquérir, et fit de grands préparatifs pour recevoir le khalife. De grandes fêtes furent données en l'honneur de Hâroûn. Le soir du premier jour, 'Abbâsa lui envoya une esclave d'une merveilleuse beauté; une autre esclave, non moins belle, était destinée à Dja'far. 'Abbâsa fit de même le lendemain. La nuit suivante, elle envoya à Hâroûn une esclave plus belle encore que les précédentes, et alla ellemême vers Dja'far à la place de l'esclave que celui-ci attendait. Après avoir enlevé les flambeaux, 'Abbâsa partagea le lit de Dja'far, qui, au matin, reconnut sa femme et crut sa perte inévitable. (2).

Baranî, dans ses *Akhbâr-é Barmekiyân* (3), fait un récit analogue à celui de Yezdî.

Selon Yezdî deux fils seraient nés, de l'union de Dja'far et de Abbâsa: l'un, Ḥasan, aurait eu dix ans lors de la disgrâce des Barmécides, et l'autre, Ḥosain, huit ans. D'a-

(1) 'Alî ibn 'Îsâ ibn Mâhân, d'abord commandant des gardes d'Al-Hâdî, devint en 180 (796) gouverneur du Khorassan, malgré l'opposition de Yaḥyâ, et envoya alors au khalife des présents d'une richesse inouïe, qui furent exposés sur la grande place de Bagdad. Hâroûn, ayant alors reproché à Yaḥyâ son opposition, s'attira la réplique suivante: « Si dans la suite il ne surgit ni soucis, ni embarras en Khorassan, ce sera bien. A la place d'un dirhem (que tu reçois aujourd'hui), tu seras forcé d'en envoyer deux dans le Khorassan et l'ordre ne sera pas rétabli dans ce pays; tu devras, à la fin, t'y transporter toi-même de ta personne. Si cet homme ne s'était pas réservé pour lui-même une somme égale de richesses, il n'aurait point offert celles-ci au prince des croyants. Lorsque le Khorassan sera épuisé, quand les populations seront réduites à la dernière extrémité, les ennemis et les Kharidjis lèveront la tête, et il sera difficile de remédier à cette situation. » (*Modjmel ot-Tevârîkh*, fol. 224, traduit par CH. SCHEFER, *Chrest. persane*, II, pp. 47-48 des notes).

(2) YEZDÎ, *Tarîkh*, 32.

(3) Éd. de Bombay, 25-26.

près Ibn Aṭ-Ṭiḳṭaḳâ, ʿAbbâsa mit au monde deux jumeaux. Al-ʿImrânî dit qu'elle eut trois enfants de Djaʿfar. Ils avaient, lors de la chute des vizirs de Hâroûn, sept, six et quatre ans. Enfin, d'autres historiens disent qu'ʿAbbâsa n'eut qu'un seul fils et, pour que sa naissance ne fût pas divulguée, elle l'envoya à la Mecque avec deux serviteurs de confiance: l'eunuque Rayyâch et la nourrice Barra. Mais, malgré toutes les précautions qui furent prises, l'affaire fut bientôt ébruitée. Hâroûn, lorsqu'il fit le pèlerinage qui précéda la chute des Barmécides, se fit présenter le fils de Djaʿfar et de ʿAbbâsa, qui était, dit le traducteur persan de Ṭabarî, fort beau et ressemblait beaucoup à ses parents. Il voulut le faire mettre à mort; mais, songeant qu'il était innocent de la faute de Dja'far et de ʿAbbâsa, se ravisa.

Yaḥyâ ibn Khâlid, qui avait l'administration du harem, défendit aux femmes de se faire servir par des eunuques de leur choix. Zobaida, femme de Hâroûn, qui avait pris sur lui beaucoup plus d'ascendant qu'aucune de ses rivales et se montrait peu favorable aux Barmécides, se plaignit de ce que Yaḥyâ n'avait pas pour elle les égards dus à son rang. Hâroûn en ayant fait l'observation à son vizir, celui-ci lui dit de ne pas croire Zobaida et, fort de la bienveillance du khalife, montra plus de rigueur que jamais. Il ferma la nuit les portes du harem et en emporta les clés. Zobaida se plaignit de nouveau. « Je n'ai aucun reproche à faire à Yaḥyâ pour sa surveillance, lui dit Hâroûn. — Pourquoi alors, répliqua Zobaida, n'a-t-il pas empêché Djaʿfar de commettre un crime ? » Elle apprit au khalife consterné la désobéissance de son favori et l'existence du fils de ʿAbbâsa. Toutes les femmes du harem, ajouta-t-elle, connaissaient ces faits.

Hâroûn garda le silence. Quelque temps après, il partait avec Djaʿfar pour la Mecque. ʿAbbâsa écrivit alors à l'eunuque Rayyâch d'emmener en toute hâte son fils dans le

Yémen. Arrivé à la Mecque, Hâroûn chargea quelques personnes de confiance de prendre des renseignements, et tous les dires de Zobaida furent confirmés. Le pèlerinage terminé, le khalife partit, plein de projets de vengeance.

Tel est le récit de Masʿoûdi (1). Selon Baranî (2), ce fut aussi Zobaida qui apprit à Hâroûn la désobéissance de Djafar et de ʿAbbâsa. Mais, pour Ṭabarî (3) ce fut une esclave qui, frappée et menacée de mort par ʿAbbâsa, alla tout révéler à Hâroûn, qui lui promit sa protection et la garda dans son palais.

D'après Bichrî, eunuque de Zobaida, Hâroûn, la veille de l'exécution de Djaʿfar, qui eut lieu le dernier jour de ce mois, alla chez ʿAbbâsa, et ordonna de faire venir deux eunuques et huit ouvriers, qui préparèrent une pièce de cuir (*djild*). ʿAbbâsa, consternée, comprit que Hâroûn savait tout et, quand il entra, lui parla avec dureté et orgueil. Le khalife ne répondit pas. Il fit entrer les eunuques, qui saisirent ʿAbbâsa et la déposèrent avec tous ses joyaux dans un coffre, qu'ils clouèrent. Les huit ouvriers qui attendaient les ordres de Hâroûn entrèrent. Ils prirent le coffre, dans lequel était ʿAbbâsa vivante, et le descendirent dans une fosse, qui fut comblée avec de la chaux et des briques. L'intendant de ʿAbbâsa, trois de ses eunuques et huit de ses autres serviteurs furent massacrés et leurs corps jetés dans le Tigre (4).

Les enfants de Djaʿfar et de ʿAbbâsa furent mis à mort. D'après le récit que fit Masroûr à Ismâʿîl ibn ʿÎsâ (5), le kha-

(1) *Prairies d'or*, éd. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, VI, 391-394.

(2) *Akhbâr-é Barmekiyân*, éd. de Bombay, p. 26.

(3) *Chronicon*, éd. De Goeje, III, 277.

(4) Yezdî, *Tarîkh*, dans Ch. Schefer, *Chrest. persane*, II, pp. 41-43 des notes. Cf. Aboû'l-Faradj, *Moukhtaṣar*, éd. de Beyrouth, 224.

(5) Yezdî, *op. cit.*, pp. 63-64 des notes.

life, malgré les supplications de celui-ci, ordonna leur exécution. Avant de mourir, les enfants de Djaʿfar appelèrent sur leurs bourreaux la justice divine. Hâroûn, saisissant alors l'un d'eux, le précipita dans une fournaise qu'il avait fait allumer, et ordonna d'y jeter l'autre. Quand tous les deux eurent été dévorés par les flammes, il donna l'ordre de jeter leurs cendres dans le Tigre ou de les disperser au vent, de raser la maison où cette scène s'était passée et de convertir son emplacement en jardin. Hâroûn, dit une autre version (1), écrivit aux notables de la Mecque de lui envoyer les enfants de Djaʿfar et de ʿAbbâsa, qui furent amenés de nuit à son palais. Attendri en les voyant, il voulut d'abord les épargner. Il les fit venir une seconde fois, les embrassa en pleurant et leur demanda leurs noms. « Je m'appelle Ḥasan, mon frère s'appelle Ḥosain, et nous sommes Barmécides, répondit l'un d'eux ». Les mauvais instincts de Hâroûn eurent bientôt repris le dessus. Masroûr, qu'il avait chargé de lui chercher des hommes capables d'exécuter ses desseins, lui amena dix prisonniers (*zendâniyân*), qui creusèrent une fosse et y entassèrent du bois auquel ils mirent le feu. Les fils de ʿAbbâsa y furent précipités. Puis les auxiliaires de Masroûr furent enfermés dans des sacs et jetés dans le Tigre. Hâroûn, dit ʿAl-Imrânî faisant précipiter ces enfants dans la fournaise, s'écria : Le feu plutôt que la honte (2)!

(1) Yezdî, *Op. cit.*, pp. 51-54 des notes.

(2) النار ولا العار (Manuscrit arabe 4842 de la Bibliothèque Nationale, fol. 78 et 89). La version persane de Ṭabarî donne un récit assez différent. Hâroûn, pendant le pèlerinage, s'était fait présenter le fils de Djaʿfar et de ʿAbbâsa, qu'il voulut faire mettre à mort; mais il se ravisa. Partant pour Raḳḳa, il s'arrêta à ʿOumr où, le quatrième jour après son arrivée, il fit venir Yaḥyâ, Faḍl, Djaʿfar et Moûsâ, auxquels il donna des robes d'honneur. Les Barmécides crurent que le khalife leur était redevenu favorable. A l'heure de la prière de l'après-midi Hâroûn s'excusa de quitter Djaʿfar, à cause d'une partie de plaisir au harem qu'il avait projetée, et l'invita à faire de même. Mais, malgré tous les efforts de Aboû Zakkâr pour le distraire, Djaʿfar restait triste et abattu ; il fallut un ordre formel de Hâroûn pour qu'il se décidât à

Les *Mille et une Nuits* attestent combien le souvenir des Barmécides resta populaire en Orient, mais la plupart de leurs récits sont erronés et nous montrent à quel point la tradition s'était altérée. En dehors des contes d'origine persane que renferme cet ouvrage, et qui proviennent du vieux recueil des *Hezâr Efsâné* « Mille histoires », on trouve, dans les *Mille et une Nuits*, des contes d'origine et de caractère très différents, et qui n'ont de commun que la scène, Bagdad, et les personnages, Hâroûn et les Barmécides, Dja'far en particulier. Les uns, d'allure simple et même bourgeoise, sans intervention du merveilleux, sont d'origine arabe et retracent assez fidèlement la vie de Bagdad au temps des khalifes abbasides. Les autres, au caractère picaresque, faisant volontiers intervenir le merveilleux, sont d'origine égyptienne et ne reproduisent que la vie des Égyptiens, des habitants du Caire en particulier. Hâroûn n'est que là pour représenter le bon vieux temps, dont il était devenu l'incarnation pour l'imagination populaire.

La prospérité et la grandeur du khalifat sous Hâroûn avaient été l'œuvre des Barmécides, et la gloire de ceux-ci rejaillit sur leur maître, souverain médiocre. Peu à peu, la légende aidant, on regarda Hâroûn comme le plus grand des khalifes abbasides, et les *Mille et une Nuits* nous montrent que cette opinion finit par prévaloir. Yaḥyâ, celui des Barmécides qui eut le plus de pouvoir; Faḍl, le plus remarquable de tous ses fils, figurent rarement dans les récits des *Mille et une Nuits*. Le favori de Hâroûn, Dja'far, les a fait oublier. On ne peut séparer le khalife de son vizir Dja'far le Barmécide, avec qui il ira, accompagné de Mas-

faire préparer un banquet. A trois reprises, il reçut du khalife des envois de fruits secs, de sucreries et de parfums. Le reste du récit se rapproche très sensiblement de celui fait par Faḍl ibn Solaimân ibn Alî (*Chronique*, trad. Zotenberg, IV, 465-466). Ibn At-Ṭikṭaḳâ dit que Masroûr, après avoir permis à Dja'far de faire son testament, le fit entrer dans une tente, le décapita et porta sa tête, sur un bouclier, à Hâroûn.

roûr et déguisé en marchand comme ses compagnons, soit chercher de nouvelles distractions, soit surveiller la conduite des fonctionnaires et des magistrats, soit enfin pour distribuer des aumônes. On retrouvera, dans les *Mille et une Nuits*, la cour de Bagdad telle que nous la décrit le *Kitâb al-ʿAghânî;* on y retrouvera la plupart des personnages cités dans cet ouvrage : Isḥâḳ Al-Mauṣilî, Aṣmaʿî, Masroûr, Ibrâhîm An-Nadîm; mais, à l'exception des histoires du faussaire et de l'homme austère (sur Djaʿfar ibn Yaḥyâ de ʿAbd Al-Malik) que l'on retrouve dans Ibn Aṭ-Ṭiḳṭaḳâ et de Yaḥyâ et de Manṣoûr, qui figure déjà dans Ṭabarî, du récit de la chute des Barmécides, et de quelques anecdotes sur la générosité de Yaḥyâ et de ses fils, récits dont l'authenticité est moins suspecte, il ne faudra pas y chercher de faits historiques. Non seulement le Hâroûn de la légende, tel qu'il figure dans les *Mille et une Nuits*, n'est pas le Hâroûn des historiens; mais encore son favori Djafar n'est pas le Djaʿfar de la réalité. Yaḥyâ n'est plus le vizir de Hâroûn et le véritable chef de l'État; c'est Djaʿfar qui, après le khalife, est le seul maître.

Il y a, semble-t-il, une vague réminiscence de la catastrophe des Barmécides dans l'Histoire des trois pommes. Djaʿfar n'a pu retrouver, dans un délai de trois jours, l'auteur d'un meurtre qui a excité l'indignation du khalife, et celui-ci ordonne que son vizir et quarante Barmécides soient pendus. Tout est préparé pour l'exécution. Le coupable s'étant fait connaître, Djaʿfar rentre en grâce, ainsi que les siens, et obtient le pardon du khalife pour son esclave Raiḥân, cause indirecte du crime commis, après avoir raconté l'histoire de Badr ad-Dîn Ḥasan. En revanche, rien n'est historique dans le mariage de Sitt ad-Dounyâ, la prétendue sœur de Djaʿfar, avec le faux khalife ʿAlî Châh; dans les aventures de Ghânim, qui a séduit une favorite de Hâroûn et que Djaʿfar fait rechercher

pour qu'il soit mis à mort; dans le mariage de Hâroûn avec une mendiante qu'il a rencontrée avec Dja'far dans les rues de Bagdad et qui se trouve être une descendante des rois de Perse; dans le mariage de Dja'far exilé à Damas avec la femme de 'Aṭṭâf, cédée par son mari, à qui Dja'far reconnaissant sauvera plus tard la vie; dans l'histoire de la belle Persane, où l'intervention du vizir sauve Noûr ad-Dîn du dernier supplice.

On lira toujours avec grand plaisir les *Mille et une Nuits*, mais l'historien ne peut guère en faire état (1).

(1) Voir De Hammer, *Contes extraits des Mille et une Nuits*, trad. Trébutien, Paris, 1828, t. I, pp. xxxv-xxxvi de la préface; J. Œstrup, article *Alf Laila wa Laila*, dans *l'Encyclopédie de l'Islam*, 5e livr., pp. 257-258, et, du même, *Studier over 1001 Nat* (Copenhague, 1891); Victor Chauvin, *La Récension égyptienne des Mille et une Nuits* (Bruxelles, 1899), et la *Bibliographie des ouvrages arabes*, IV, 142-143; V, 163-170.

APPENDICE I

L'ORIGINE ET LES DÉRIVÉS DU NOM DE « BARMEK »

On a vu dans le chapitre Ier que M. H. Kern rattache au sanscrit *paramaka* « supérieur » le nom de Barmek, qui aurait été ainsi le titre des pontifes du Nooûbehar (*Histoire du bouddhisme dans l'Inde*, II, 434). De ce titre, les Arabes et les Persans ont fait un nom propre, celui du père de Khâlid, qui, le premier de sa famille, dit-on, se serait converti à l'Islam, et qui, d'après Ibn Khallikân (*Biogr. Dictionary*, trad. De Slane, I, 304), était fils de Djâmâsp et petit-fils de Yâchtâsp. D'autres étymologies ont été proposées pour ce nom ; elles sont peu satisfaisantes, comme on va le voir ; les premières surtout.

Selon la légende, le pseudo-Dja'far de Balkh, voulant expliquer au khalife que, s'il portait du poison sur lui, c'était pour le cas où il lui arriverait malheur, aurait dit : برمکم *bermekem*, ce qui signifie à la fois « je suce » et « je suis Barmek » ; d'où son nom. Le *Borhân-é Ḳâté'* accepte cette bizarre étymologie.

Ce que dit Hamadhânî (*Kitâb al-Boldân*, éd. De Goeje, 323) à propos du Nooûbehâr construit, dit la tradition, sur le modèle du temple de la Mecque, ne vaut pas mieux : فسمّوا سادنها الاكبر برمكًا اى انه باب مكة ووالى مكة «... ceux qui avoient l'intendance de cette mosquée (*sic*) portoient le nom de Barmek, comme s'ils eussent été les intendants du temple même de la Mecque ; et, parce que cette charge étoit attachée par droit de patronage aux fondateurs, ils en conservoient toujours le titre et le nom. » (D'Herbelot, *Bibl. orientale*, éd. de 1783, II, 25.)

Les PP. Anastase et Cheikho, qui dans *Al-Machriq* (I, 1898, pp. 284-286, معنى اسم البرمكى), ont consacré au nom de Barmécides une étude dans laquelle ils examinent les diverses étymologies proposées

en Orient, lui donnent une origine arabo-syriaque : Barmek signifierait d'après eux, « fils (en syriaque *bar*) de la Mecque (*Makka*) » ; en arabe *Ibn al-Makka*.

Justi (*Iranisches Namenbuch*, 15), propose le persan برم *barm* « cresson » ; cette explication, de même que celle des PP. Anastase et Cheikho, nous semble peu satisfaisante, malgré l'autorité de ceux qui les ont fournies.

En dehors du Barmek qui, le premier de sa famille, se serait converti à l'Islam, et que Mas'oûdî appelle Barmek le Grand, برمك الاكبر, tandis que Ibn 'Asâkir et Ibn Khallikân le nomment Djamâsp, père de Yachtâsp (Firoûz dans Ṭabarî), nous ne connaissons qu'un seul personnage ayant porté ce nom : c'est le Déilémite Barmek ibn 'Abdallâh Ad-Dâbilî, « l'un des cheikhs de Dâbil », contemporain de Balâdhorî, qui le cite deux fois (*Liber expugnationis regionum*, 193 et 201). On voit, il est vrai, dans Ṭabarî un certain Al-Barmekân, dont le nom signifierait « fils de Barmek », le suffixe persan *ân* indiquant la filiation (*Chronicon*, éd. De Goeje, I, 2346).

Barmekî, برمكى au pluriel *Barâmika*, برامكة « Barmécide » est le nom d'origine ou *nisba* de Barmek, et son pluriel a subi de nombreuses déformations : *Beramké*, en Syrie, où il est le nom d'une localité voisine de Damas ; *Baram'ka*, *Baramiké* et *Bormeké* en Égypte, *Beramka*, *Boramik* et *Bormata* au Maghreb, où il a, comme équivalent touareg, *Ikedaten* (cf. le chapitre VIII, *in fine*). Ce nom s'applique : 1° aux membres de la famille des Barmécides ; 2° à leurs soi-disant descendants ; 3° à leurs clients et affranchis, comme, par exemple, la chanteuse Danânîr ; 4° aux personnes originaires du quartier de Bagdad nommé Al-Barâmika, parce que les Barmécides l'habitaient. Yâḳoût (*Geogr. Worterbuch*, éd. Wüstenfeld, I, 539-540) en énumère plusieurs : le jurisconsulte Aboû Ḥafṣ 'Omar ibn Ibrâhîm ibn Ismâ'îl, auteur d'un traité des successions intitulé. *La Décision des parents sur les biens de leurs enfants*, كتاب حكم الوالدين فى مال ولدهما, mentionné par Hâdjî Khalîfa (*Lexicon*, éd. Flügel, V, 76, n° 10063), et qui a, de plus, collaboré à un *Traité du jeûne*, كتاب الصيام (*opere citato*, V, 110, n° 10262) ; il serait mort en djoumâdhâ Ier 389 (avril-mai 999) ; — ses trois frères Aboû Isḥâḳ Al-Barmekî Al-Baghdâdhî, mort en 441 (1049) ou 471 (1068), à l'âge de quarante-cinq ans, traditioniste

célèbre qui a formé, entre autres élèves, Aboû 'Alî Al-Bardhânî, 'Abd Al-Ḳâdir ibn Moḥammed et Aboû Bekr Moḥammed ibn 'Abd Al-Bakî, cadi du Mâristân (voir Ibn Al-Athir, *Kâmil*, éd. Tornberg, X, 373, 427; XI, 53); 'Alî ibn 'Omar Aboû'l-Ḥasan Al-Barmekî, jurisconsulte chaféite, né en 373 (983-984) et mort en dhoû'l-hidjdja 450 (janvier-février 1059); Aboû'l-'Abbâs Aḥmed ibn 'Omar Al-Barmekî, mort en 441 (1049); — son fils Aḥmed ibn Ibrâhîm ibn 'Omar Aboû'l-Ḥasan ibn Abî Isḥak, « le dernier des Barmécides », بقية البرامكة

Dans certaines localités d'Égypte, le nom de *Barmekî* est devenu une injure. Le cheikh Moḥammed 'Abdoh, commentateur de Badî' az-Zamân Al-Hamadhânî (*Séances*, éd. de Beyrouth, 89), rattache ce sens injurieux à la disgrâce des Barmécides :

ولقد سمعت فى بعض البلاد سبًّا تعجبت الاول سماعه ثم انتبهت الى سببه وذلك ان رجلاً كان قد رآى على ابنه شيًّا يشير الى رخاوة فيه فكان نهاية شتم قاله فى شدة غيظه يا برمكي فعلمت ان اهل الدولة من العباسيين بعد ان نكبوا البرامكة جعلوا عنوايهم عارًا لمن يتصل به وبقى ذلك الى اليوم فى ألسنة بعض البلاد فى مصر

On devra plutôt y voir une conséquence du mauvais renom dont jouissent, parmi les Égyptiens, les Ghawâzî ou pseudo-Barmécides dont il a été question à la fin du chapitre VIII. Un savant syrien qui, sur la demande de M. Mohammed Kurd-Ali, le distingué directeur de la revue *Al-Moktabas*, avait bien voulu faire des recherches à ce sujet, lors d'un séjour récent en Égypte, a constaté que seuls, dans ce pays, des gens illettrés, n'ayant jamais entendu parler des vizirs des Abbasides, employaient comme terme de dédain le nom de *Barmekî*, au féminin *Barmekîya*, porté par ces Ghawâzî qu'il compare aux Bohémiens appelés Ghadjar en Egypte, Nawar en Syrie, Tchingané ou Coptes (*Koubṭî*) en Turquie. Bien que généralement connue et comprise des Égyptiens, l'expression, toutefois, n'a guère cours qu'en province. Partout ailleurs, le nom de « Barmécide » évoque une idée favorable. Boutros Al-Boustânî (*Moḥîṭ al-Moḥṭî*, I, 88) constate que, dans le langage populaire, *barmekî* est synonyme de *karîm* « généreux » :

والبرامكة عشيرة يوصفون بالكرم ولذلك
العامة تستعمل البرمكى بمعنى الكريم

Le *Rabî al-Abrâr* de Zomakhcharî nous apprend que l'expression « temps des Barmécides » signifiait « tout ce qui était bon et le plus haut degré du bonheur et de l'abondance » ; Makkarî emploie l'épithète *barmekî* pour exprimer « ce qui était digne des Barmécides » (voir la *Note* de Quatremère déjà citée, p. 111). Un lettré africain de notre temps, le cheikh 'Abdallâh ben Ṣalâh ben El-Mokri, faisant le panégyrique de Cheikh Saadibouh, compare sa générosité à celle des Barmécides (*Daou'al-Asfâr fî Charh Mandhoûmat al-Ach'âr*, ouvrage analysé par l'auteur du présent travail dans *Cheikh Saadibouh et son entourage d'après un manuscrit inédit*, apud *Revue du Monde musulman*, t. XVIII, mars 1912, pp. 196-197).

Un parfum dit *barmekiya*, برمكية, ou *al-bouhoûr al-barmekî*, البحور البرمكى, doit son nom aux Barmécides ; il est mentionné dans l'*Akrabâdhîn*, traité de pharmacie de Sâboûr ibn Sahl († 255 = 869 ; cf. la *Geschichte der arabischen Literatur* de M. Carl Brockelmann, I, 232), et, d'après le *Ferheng-é Chou'oûrî*, se composait de sucre, d'aloès et d'aromates divers. Ibn Al-Baiṭar distingue les *barmekiyât* des *bouhourât* et des *mouthallathât* (Quatremère, *opere citato*, 119 ; Vullers, *Lexicon*, I, 226, et Dozy, *Supplément aux dictionnaires arabes*, I, 78).

APPENDICE II

BIBLIOGRAPHIE DES PUBLICATIONS EUROPÉENNES RELATIVES AUX BARMÉCIDES

Nous avons emprunté à l'excellente *Bibliographie des ouvrages arabes*, de M. Victor Chauvin, une grande partie des renseignements que l'on trouvera ici. Traduites dès le début du dix-huitième siècle, d'abord en français par Galland (1704-1717), puis dans toutes les autres langues de l'Europe, les *Mille et une Nuits* ont rendu Hâroûn et ses vizirs, Dja'-far en particulier, célèbres en Occident, et les littérateurs ont, de bonne heure, tiré parti du thème inépuisable que fournissent leurs aventures Contes, nouvelles, romans, pièces de théâtre, se succédèrent du milieu du dix-huitième siècle au début du vingtième. En 1752, Mlle Fauque publie une nouvelle dont Dja'far et 'Abbâsa sont les héros. Plus tard, Voltaire adressera à la duchesse de Choiseul, après la disgrâce de son mari, une épître intitulée : *Benaldaki à Caramouftée femme de Giafar le Barmécide* (Quatremère, *Note sur les Barmécides*, 119). La chute des Barmécides est le sujet de deux tragédies : l'une de La Harpe, l'autre de De Hammer. Mais un travail historique, fait d'après les sources originales, sur les Barmécides restait à faire. Amable Jourdain y avait songé, il y a un siècle (voir l'article *Audiffret*), mais on ignore s'il a donné suite à ce projet.

Audiffret (H.), Article *Yahya Al-Barmeki* (*Abou Aly*), dans la *Biographie universelle* de Michaud (nouv. éd., XLV, pp. 229-233).

Sources utilisées : Aboû'l-Fidâ, Al-Makîn, D'Herbelot, Silvestre de Sacy (textes publiés et traduits dans la *Chrestomathie arabe*). Pp. 229-

230, nous voyons que Jourdain avait annoncé qu'il publierait, dans les *Mines de l'Orient*, une monographie sur les Barmécides ; mais la publication de ce recueil cessa peu après, et il n'est resté aucune trace du travail projeté.

BARTHOLD (W.), Article *Barmakides*, dans *l'Encyclopédie de l'Islam*, 11e livraison, pp. 680-683.

BELLORMINI REUS (Doña Maria), *La invencion del órgano, o Abbasa y Bermecides, novela historica, traducida de un manuscrito frances y adornada con 1 lámina*. Madrid (impr. de Sanchez), libr. de Viana, 1831, in-8, 152 pages.

BRASSEUR DE BOURBOUARS (*sic* pour BOURBOURG), *Le Khalife de Bagdad*, scènes de la vie orientale au neuvième siècle (vignette). Limoges, impr. E. Ardant et Cie, éditeurs, 1881, gr. in-8 de 210 pages, avec une lithographie.

L'auteur donne ses sources, pp. VI-VII. La 1re édition de cet ouvrage avait paru à Paris en 1353, 10 feuilles in-18. Une 2e édit. en 1859, in-12. Compte rendu dans *la Bibliographie catholique*, XXVII, 138.

BROWNE (Edward G.), *A literary History of Persia*. London, 1902-1906, 2 vol. in-8.

T. Ier, pp. 254-258, sur les Barmécides et leur influence. Voir aussi pp. 164, 276, 342, et t. II, pp. 54, 184, 475.

CHAUVIN (Victor), *Bibliographie des ouvrages arabes ou relatifs aux Arabes publiés dans l'Europe chrétienne de* 1810 *à* 1885. Liége, 1892 et années suivantes, gr. in-8.

T. V, pp. 163-170 (Les *Mille et une Nuits*, deuxième partie ; voir aussi la première partie, t. IV, pp. 142-143) on trouve l'analyse des contes des *Mille et une Nuits*, dont les Barmécides sont les héros, leur filiation, l'indication des recueils qui les contiennent et des imitations dont ils ont été l'objet.

DIXMERIE (De la), *Contes philosophiques et moraux*. Londres, 1768, in-12.

T. II, pp. 178-198 : *Giafar et Abbasah*, trait d'histoire arabe.

DOZY (R), *Essai sur l'histoire de l'Islamisme*, traduit du hollandais par Victor Chauvin. Leyde et Paris, 1879, in-8.

Pp. 228-229, sur les Barmécides et les influences persanes aux débuts de la dynastie abbaside.

FAUQUE (Mlle), *Abbasaï, histoire orientale*. 1752, in-12.

Petit roman sur les amours de Dja'far et de 'Abbâsa. Le fond en est emprunté à MARIGNY, *Histoire des Arabes*, III, 98 et sq. Compte rendu dans *L'Année littéraire*, 1754, III, 15-20.

FLÜGEL (G.), *Geschichte der Araber*, 2te Ausgabe, Zeitz und Leipzig, 1867, in-8.

Pp. 198-201, résumé de l'histoire des Barmécides.

Giron (Aimé) et Tozza (Albert), *Les Nuits de Bagdad. Roman.* Paris, s. d. (1905), in-18.

Les amours de Dja'far et de 'Abbâsa, la chute des Barmécides, les rapports du Khalifat avec Charlemagne et l'empire de Byzance sont les sujets traités dans ce roman historique. Avec cette épigraphe : « Le Khalife Hâroûn Al-Raschid aimait d'étrange amour sa sœur Abbasah... »

Hammer (Jos. von), *Dschafar oder der Sturtz der Barmegiden. Ein hist. Trauerspiel.* Wien, 1813, in-8.

— *Litteraturgeschichte der Araber.* Wien, 1850-1856, 7 vol. in-4.

T. III, notices biographiques sur les vizirs barmécides et leurs protégés, poètes, musiciens, chanteurs, etc.

Herbelot (D'). Articles *Abbasa, Barmekian, Fadhel ben Iahia, Giafar Al-Barmeki* et *Iahia ben Khaled Al-Barmeki,*dans la *Bibliothèque orientale.*

Horovitz (J.), Article *'Abbâsa,* dans *l'Encyclopédie de l'Islam,* 1re livraison, p. 13.

Huart (Cl.), *Histoire des Arabes,* t. Ier. Paris, 1912, in-8.

Pp. 289-295, sur le rôle des Barmécides.

Kern (H.), *Histoire du bouddhisme dans l'Inde,* trad. de Gédéon Huet. Paris, 1901-1903, 2 vol. in-8 (*Annales du Musée Guimet,* t. X et XI de la *Bibliothèque d'études*).

Pp. 146, 147, 148, 388, 389, 472 et 473 du t. II, correspondant aux pp. 134, 356 et 434 de l'original, détails sur le Nooubehâr d'après les sources indiennes, chinoises et musulmanes.

Klinger (F.-M.), *Geschichte Giafars des Barmecides.* Saint-Pétersbourg, 1792-1794.

— *Id.* Nouv. édit., *Königsberg,* 1810, 2 vol.

— *Œuvres,* édit. de 1816, t. V. — Ed. Cotta, *Stuttgart,* 1879, III, 217 et sq. ; IV, 1 et sq.

— *Leven van Giaffar of de Barmeciden,* uit het Hoogduitsch. *Amsterdam,* C. Kosster, 1806, gr. in-8, met platen.

— *Dschafar Barmecidenes ättling.* Stockolme, 1823, 3 vol. in-8.

— *Der uneigennützige Grossvezier.— Palmblatter,* n° 111 (IV, 68 et sq.).

Kremer (Alfred von), *Kulturgeschichtliche Streifzuge auf dem Gebietes des Islams.* Leipzig, 1873, in-8.

Cette publication, dont on trouve une traduction anglaise dans les *Contributions to the History of Islamic Civilization,* de S. Khuda Bukhsh (Calcutta, 1905, in-8, pp. 43-118), contient, entre autres, un brillant et intéressant tableau des influences persanes sous les Abbasides.

LA HARPE, *Le Barmécide*, tragédie. Paris, Didot, 1778, in-8.

Cette tragédie, représentée au Théâtre-Français en 1778, a été réimprimée en 1820 dans les *Œuvres de La Harpe*, II, 111-195. « L'amitié du calife pour son ministre, le mariage de Barmécide, sa proscription, son caractère et celui d'Aaron, voilà tout ce que j'ai conservé ; le reste est d'invention. » (P. 118.) La Harpe fait de Hâroûn un alide et ressuscite Dja'far (qu'il nomme Barmécide) pour dénoncer à Hâroûn une conspiration tramée contre lui. Hâroûn pardonne alors à son vizir. Comptes rendus relevés par M. Victor Chauvin : *Journal Encyclopédique*, 1778, VI, 309-319 ; *Esprit des Journaux*, 1778, IX, 309-310 ; *Journal des sçavans*, 1779, XXVI, 323-324 ; *Annales dramatiques*, I, 475-476 ; DE HAMMER, *Redekunste*, 400 ; *Œuvres de La Harpe*, XI, 62 et 69.

MARKOVITCH (Marylie), *Denanir la musicienne : nouvelle orientale* (*Revue pour les Français*, 5e année, n° 8, 25 août 1910, pp. 122-138, et n° 9, 25 septembre 1910, pp. 243-258).

Sur l'épisode de Danânîr et de Hâroûn après la disgrâce des Barmécides (voir le chap. III).

MARTIN (A.-G.-P.), *Les Oasis sahariennes* (*Gourara-Touat-Tidikelt*), t. Ier. Alger, Imprimerie Algérienne, 1908, in-8.

Précieux renseignements sur les « Barmécides » d'Afrique. Ils sont résumés à la fin de notre chapitre VIII.

MUIR (Sir William), *The Caliphate, its Rise, Decline and Fall from original Sources*. Second Edition, revised, with Maps. London, 1892, in-8.

Pp. 477-479, Fall of Barmecides.

MÜLLER (August), *Der Islam im Morgenland und Abendland*. Berlin, 1885-1887, 2 vol. in-8.

T. Ier, pp. 464-483 : Manszúr und die Barmekiden.

NERVAL (Gérard de), *Voyage en Orient*. Paris, Charpentier, 2 vol, in-18. (Plusieurs éditions ; la première est de 1856).

L'Appendice au tome Ier contient un chapitre, le quatrième, consacré aux danseuses d'Égypte, dans lequel on trouve des renseignements fort curieux sur les « Barmécides » de ce pays. Voir notre chapitre VIII, *in fine*.

NICHOLSON (Reynold A.), *A literary History of the Arabs*. London, 1907, in-8.

Pp. 259-261, résumé de l'histoire des Barmécides. Voir aussi les pp. 255-262 et 293.

OSBORN (Robert Durie), *Islam under the Khalifs of Baghdad*. London, 1878, in-8.

Pp. 177-207, The Barmekides.

QUATREMÈRE, *Note sur les Barmécides*, publiée par J. MOHL (*Journal asiatique*, 5e série, 1861, t. XVII, pp. 104-119).

Résumé sommaire, mais bien fait, de l'histoire des Barmécides

Rémy (Augustine), *Histoire de la princesse Abbasa, d'après une tradition maronite.* (*La Femme et la famille et le Journal des jeunes personnes*, 46e année, 1878, édition hebdomadaire, 8e volume, pp. 761-768 et 772-778.)

D'après cette légende, Noureddin, fils de Djaʿfar et de ʿAbbâsa, aurait, par sa conversion au christianisme, provoqué la chute des Barmécides.

Sacy (Silvestre de), *Chrestomathie arabe*, 2e édition. Paris, 1826, 3 vol. in-8.

Le tome Ier contient les textes et traductions, avec introductions et notes, d'un fragment d'*Al-Fakhrî* d'Ibn Aṭ-Ṭiḳṭaḳâ, donnant l'histoire des Barmécides (texte, pp. 1-41, et traduction, pp. 1-77), et d'un passage des *Prolégomènes* d'Ibn Khaldoûn relatif au mariage de Djaʿfar et de ʿAbbâsa (texte, pp. 119-137; traduction, pp. 370-411 ; cf. De Slane, *Notices et Extraits*, t. XIX, 1re partie, pp. 26-29).

Schefer (Ch.), *Notice sur l'histoire des Barmécides* (dans le t. II de sa *Chrestomathie persane*. Paris, 1886, gr. in-8, pp. 3-13 des notes).

Esquisse faite d'après les auteurs orientaux, persans et arabes. Elle sert d'introduction aux extraits de l'ouvrage inédit jusqu'alors de Yezdî.

Varsy (G.), *Djaafar le Barmécide* (*Revue orientale et américaine*, III, 1860, pp. 73-96).

Récit de la chute des Barmécides.

INDEX

A

C

D

H

I

J

K

L

M

N

TABLE DES MATIÈRES

Pages

19-10-12. — Tours, imprimerie E. Arrault et Cie.

19-10-12. — TOURS, IMPRIMERIE E. ARRAULT ET Cie.



